

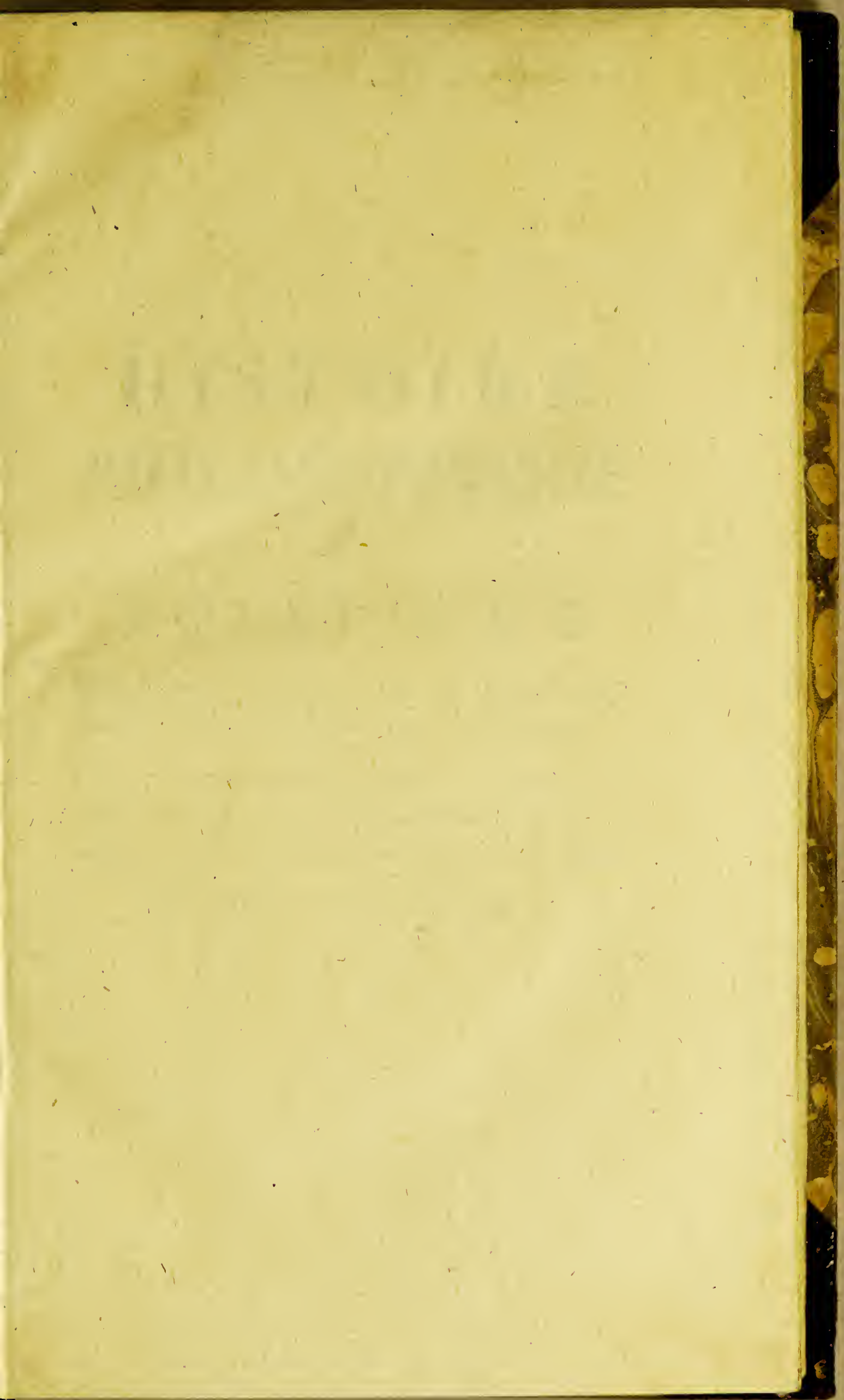


X. CIII. E. 1.



John Carter Brown
Library
Brown University

✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
✿ The John Carter Brown Library ✿
✿ Brown University ✿
✿ Purchased from the ✿
✿ Louisa D. Sharpe Metcalf Fund ✿
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿



2K



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

E T

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL,

TOME HUITIEME,

2

HISTOIRE
GÉNÉRALE

POLITIQUE

DE LA RÉPUBLIQUE
DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PAR M. DE LA FAYETTE

PARIS, 1793



De la Rue St

Bienfaisance d'une Famille Sauvage du Canada,
envers des François.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

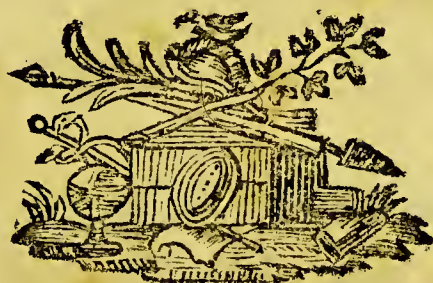
ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME HUITIÈME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.



T A B L E

D E S

I N D I C A T I O N S.

LIVRE QUINZIEME.

Etablissements des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité? Que produisirent ces combinaisons?

- I. *R*AISONS qui détournèrent long-temps les François du projet de former des établissements dans le Nouveau-Monde. Page 2
- II. *Fautes & revers qui rendirent mémorables les premières expéditions des François dans le nouvel hémisphere.* 3
- III. *Les François tournent leurs vues vers le Canada.* 9

- IV. *Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitoient le Canada.* 11
- V. *Les François prennent part, mal-à-propos, aux guerres des Sauvages.* 46
- VI. *La colonie François ne fait point de progrès. Causes de cette langueur.* 50
- VII. *Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.* 53
- VIII. *Les pelleteries sont la base des liaisons des François avec les sauvages.* 61
- IX. *Forme, caractère, gouvernement des castors.* 65
- X. *En quels lieux & de quelle maniere se faisoit le commerce des fourrures.* 76
- XI. *Guerres dans lesquelles les François se trouvent engagés dans le Canada.* 82
- XII. *La France est réduite à céder une partie des Provinces qui étoient unies au Canada.* 84



LIVRE SEIZIEME.

Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies Françoises de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutissent ces nouvelles combinaisons ?

- I. *P*OUR réparer ses pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries. 89
- II. *Etablissement des François dans l'isle de Saint-Jean. But de cette entreprise.* 97
- III. *Découverte du Mississipi par les François.* 98
- IV. *Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, & l'appellent Louysiane.* 103
- V. *La Louysiane a une grande célébrité au temps du système imaginé par Law. Pourquoi ?* 104
- VI. *Etendue, sol & climat de la Louysiane.* 111
- VII. *Caractère général des sauvages de la Louysiane, & celui des Natchez en particulier.* 116
- VIII. *Etablissements formés par les François à la Louysiane.* 121

- IX. *La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louysiane. Fautes qui ont empêché ce succès.* 129
- X. *Le Ministere de France cede la Louysiane à l'Espagne. En avoit-il le droit ?* 139
- XI. *Conduite des Espagnols à la Louysiane.* 144
- XII. *Etat du Canada à la paix d'Utrecht.* 149
- XIII. *Population du Canada, & distribution de ses habitants.* 150
- XIV. *Mœurs des François Canadiens.* 156
- XV. *Gouvernement établi dans le Canada. Quels obstacles il opposoit à la culture, à l'industrie & à la pêche.* 158
- XVI. *Impôts exigés dans le Canada. Dépenses qu'y faisoit le Ministere. De quelle maniere elles étoient payées. A quels excès elles furent portées, & comment on s'en déchargea.* 163
- XVII. *Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en priverent.* 166
- XVIII. *Difficultés que la France avoit à vaincre pour tirer un parti avantageux du Canada.* 171
- XIX. *Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.* 173

DES INDICATIONS. ix

- XX. Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois. 174
- XXI. Les Anglois attaquent le Canada. Ils y éprouvent d'abord de grands revers. Causes de ces infortunes. 178
- XXII. Prise de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraîne, avec le temps, la soumission de la colonie entière. 185
- XXIII. L'acquisition du Canada a-t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre. 190
-

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises de la baie d'Hudson, du Canada, de l'isle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Nouvelle-Jersey.

- I. **P**REMIERES expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale. 194
- II. Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique. 197

- III. *Parallele de l'Ancien & du Nouveau-Monde.* 206
- IV. *Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.* 214
- V. *En quel état les Anglois trouverent l'Amérique Septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.* 221
- VI. *Climat de la baie d'Hudson. Habitude de ses habitants. Commerce qu'on y fait.* 226
- VII. *Y a-t-il dans la baie d'Hudson un passage qui conduise aux Indes Orientales ?* 230
- VIII. *Le passage de la baie d'Hudson aux Indes Orientales a-t-il été cherché convenablement ?* 235
- IX. *Etat du Canada depuis qu'il a passé sous la domination Britannique.* 238
- X. *Ce que les isles de Saint-Jean, de la Magdelaine & du cap Breton sont devenues depuis qu'elles ont subi le joug Anglois.* 244
- XI. *Description de l'isle de Terre-Neuve.* 246
- XII. *A quelles époques & de quelle maniere les Anglois & les François s'établirent-ils à Terre-Neuve ?* 247

DES INDICATIONS. xj

- XIII. *C'est la morue seule qui rend Terre-Neuve intéressante. Etat actuel de cette pêche, divisée en pêche errante & en pêche sédentaire.* 251
- XIV. *Idée de la Nouvelle-Ecosse. Les François s'y établissent. Leur conduite dans cette possession.* 267
- XV. *La France est forcée de céder la Nouvelle-Ecosse à l'Angleterre.* 271
- XVI. *Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecosse, restent soumis au gouvernement d'Angleterre.* 272
- XVII. *Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse.* 278
- XVIII. *Fondation de la Nouvelle-Angleterre.* 279
- XIX. *Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.* 282
- XX. *Le fanatisme remplit de calamité la Nouvelle-Angleterre.* 286
- XXI. *Sévérités outrées qui se perpétuent dans la Nouvelle-Angleterre, après même l'extinction du fanatisme.* 293
- XXII. *Etendue, organisation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.* 298

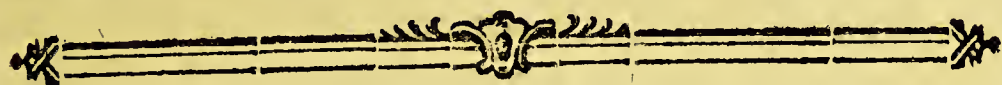
- XXIII. *Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge , appelée depuis la Nouvelle-Yorck.* 307
- XXIV. *À quelle époque & comment les Anglois s'emparèrent de la Nouvelle-Belge.* 308
- XXV. *La colonie est abandonnée au Duc d'Yorck. Principes sur lesquels il fonde son administration.* 310
- XXVI. *Le Roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénements postérieurs à ce nouvel ordre de choses.* 312
- XXVII. *Sol , population , commerce de la colonie.* 315
- XXVIII. *Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-Yorck.* 317
- XXIX. *Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jersey.* 318
- XXX. *Ce qu'est actuellement la Nouvelle-Jersey , & ce qu'elle peut devenir.* 320

Fin de la Table du Tome huitieme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE QUINZIEME.

Etablissements des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité? Que produisirent ces combinaisons?

JUSQU'A présent, nous avons reçu sur nos têtes les rayons perpendiculaires du soleil. Bientôt nous ne les recevrons qu'obliques. Ce ne sera plus de l'or que nos avides & cruels Européens iront chercher loin de leur patrie. Moins insensés, s'ils franchissent encore les mers, ce sera pour se soustraire aux calamités de leurs propres contrées; ce

Tome VIII.

A

fera pour trouver le repos & la liberté ; pour défricher les terres incultes ; pour couvrir de filets des rives poissonneuses ; pour chercher sur le haut des montagnes, dans le fond des forêts, des animaux à dépouiller de leurs précieuses fourrures.

Les sauvages possesseurs des contrées où nous allons faire nos premiers pas, ne seront point une race d'hommes abâtardie, sans force de corps, & sans élévation d'ame : mais des chasseurs, des guerriers, endurcis aux travaux, braves, éloquents, jaloux de leur indépendance, & présentant alternativement des exemples de la férocité la plus inouïe, de la plus héroïque magnanimité, & de la plus absurde superstition.

La superstition, cette plante funeste, est donc de tous les climats ; elle croît donc également dans les plaines & sur les rochers ; sous les feux de la ligne, sous les frimats du pôle, & dans l'intervalle tempéré qui les sépare. La généralité de ce phénomène désigneroit-elle par-tout un élan de l'homme ignorant & peureux vers l'auteur de l'existence & le dispensateur des biens & des maux, l'inquiétude d'un enfant qui cherche son pere dans les ténèbres ?

I. L'Espagne étoit maîtresse des riches Empires du Mexique & du Pérou, de l'or du Nouveau-Monde, & de presque toute l'Amérique Méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avoit pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Raisons qui détournèrent longtemps les François du projet de former des établissemens dans le Nouveau-Monde.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie.

D'anciennes prétentions sur le Milanès & les deux Siciles , avoient entraîné cette Puissance dans les guerres ruineuses qui l'avoient long-temps occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné , & de l'idée d'aller chercher des Royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des Rois n'étoit pas formellement contestée : mais on lui résistoit , on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laissé des traces , & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le Prince étoit sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiète & puissante. La plupart des Provinces qui composoient la monarchie , se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps , tous les ordres avoient des privileges , ou toujours attaqués , ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire , il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La Cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la foiblesse , à l'intrigue & à la séduction , ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie ; la nation négocioit sans cesse avec le Prince. L'autorité des Rois étoit illimitée , sans être avouée par les loix ; la nation souvent trop indépendante , n'avoit aucun garant de sa liberté. De-là on s'observoit , on se craignoit , on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s'occupoit uniquement , non du bien de la nation , mais de la maniere de l'assujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins , ignorant ses forces & ses ressources , ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses Seigneurs & par les Rois.

La France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes , & donner des loix à

II.
Fautes &
revers qui

rendirent
mémo-
ra-
bles les pre-
mieres ex-
péditions
des Fran-
çois dans le
nouvel hé-
misphere.

des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'Amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui ayent jamais illustré ce puissant Empire. Ce grand politique, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, envoya l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique Septentrionale s'étendoit alors, depuis le Mexique jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. On ne fait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge. Cette idée enchantait l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr, on pensa que s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carrière qui s'ouvroit devant ses pas, il résolut d'al-

ler renouveler ses jours, & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto - Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier, qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere. Il eut le sort de l'alchymiste, qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas, & qui trouve une chose précieuse qu'il ne cherchoit pas.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inaperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute, & n'appartient qu'à très-peu d'êtres pour quelques moments. Ses efforts même ne le menent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là savent pressentir & chercher ce que celui-ci trouve quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jetté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré sans le connoître.

Les Espagnols avoient méprisé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieillesse. Les François y découvrirent un trésor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix & de l'hospitalité : mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trésor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny ; si l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour

l'enrichir ; si la subordination avoit été maintenue entre les Européens ; si les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pu fonder une colonie, dont le temps auroit augmenté l'éclat & assuré la prospérité. Mais la légèreté Françoisé ne permettoit pas tant de sagesse. On prodigua les vivres. Les champs ne furent pointensemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse & de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désoloient la France, détournèrent les regards des sujets d'une entreprise où l'Etat n'avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits, divisoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même-temps la loi sacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran sans intérêt. La Religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription, & elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au Clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, & qui désormais ira toujours en s'affaiblissant. L'Inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, fut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'Etat, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique, accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive, instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laissoit le gouverne-

ment, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menandez qui la commandoit, arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchements , les emporte l'épée à la main , & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre , avec cette inscription : NON COMME FRANÇOIS , MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de songer à venger cet outrage , le Ministère de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé , mais qu'il n'aimoit pas , parce qu'il avoit été imaginé par le chef des Huguenots , & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier d'exécuter ce que l'Etat auroit dû faire.

Dominique de Gourgue , né à Mont-Marsan en Gascogne , navigateur habile & hardi , ennemi des Espagnols , dont il avoit reçu des outrages personnels , passionné pour sa patrie , pour les expéditions périlleuses & pour la gloire , vend son bien , construit des vaisseaux , choisit des compagnons dignes de lui , va attaquer les meurtriers dans la Floride , les pousse de poste en poste avec une valeur , une activité incroyables , les bat par-tout ; & pour opposer dérision à dérision , les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS , MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Espagnols s'étoient contentés de massacrer les François , jamais on n'auroit usé contre eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithèse de l'inscription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable , parce qu'on trouva un mot plai-

fant. L'histoire offre plus d'un exemple où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride, soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France, soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendroient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la Cour. Despote & superstitieuse, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gascon avoit évacué la Floride, les François oublièrent le Nouveau-Monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus sociable devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échafauds : criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs prêtres, qui ne crioient que sang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ses sujets. En pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchants de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre sous un Roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devoient se tourner naturellement vers

la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autrefois construit par les Espagnols, à dix ou douze lieues de la colonie François, les Européens n'avoient pas un seul établissement dans ce vaste & beau pays. On n'en craignoit pas les habitants. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit même pour riche en mines d'or & d'argent, parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, sans soupçonner qu'ils venoient de quelques vaisseaux jettés sur les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne, qui n'étoit pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple si puissant dans le Nouveau-Monde, inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il seroit possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique obtinrent par cette raison la préférence. La route en étoit déjà tracée.

François I^{er}. y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer l'isle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent, mais sans s'y arrêter.

III.
Les François tournent leurs vues vers le Canada.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations, qui étoient les premières débarquées au Nouveau-Monde, crièrent à l'injustice, en voyant qu'on y couroit sur leurs traces. *Eh quoi ! dit plaisamment François I^{er}. , le Roi d'Espagne & le Roi de Portugal partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frere ! Je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur legue ce vaste héritage ?*

Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il

entra dans le fleuve Saint-Laurent : mais après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des pelleteries, il se rembarqua pour la France, où l'on publia par légèreté, une entreprise qu'on paroïssoit n'avoir formée que par imitation.

Heureusement, les Normands, les Bretons, les Basques continuerent à faire la pêche de la morue sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, servirent de pilotes aux aventuriers, qui, depuis 1598, tenterent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissemens ne prospéra, parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives, qui n'avoient ni les talents qu'il falloit pour choisir les meilleures positions, ni des fonds suffisants pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole ; mais en vain, c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre, sans que l'Etat gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres Puissances la fondation des grands Empires. Enfin, Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Quebec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoït l'ancienneté. Des rivières sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient étoit coupé d'une multitude

de lacs. On en comptoit quatre , dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entre elles ; & leurs eaux , après avoir formé le fleuve Saint-Laurent , alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du Nouveau-Monde , portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité , une magnificence , une majesté qui commandoit la vénération , mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre , un poète auroit senti son imagination s'exalter , s'échauffer & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes ! Toutes ces contrées exhaloient , respiroient un air de longue vie. Cette température qui , par la position du climat , devoit être délicieuse , ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois , aux sources , aux montagnes dont ce pays est couvert , n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid , l'élévation du terrain , un ciel tout aérien , & rarement chargé de vapeurs , la direction des vents qui viennent du Nord au Midi , par des mers toujours glacées.

Les habitants de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor , ferré par une ceinture de cuir , une chaussure de peau de chevreuil , c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connoissoient la culture , encore n'étoit-ce que celle du maïs qu'ils abandon-

noient aux femmes, comme indigne des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ; la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche; mais leur vie & leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hyver étoit la belle saison de l'année: l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vitesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages, que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivières, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la seve ou de la pellicule qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les fleches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs & les rivières. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'industrie, tous les arts de ces peuples errants. Ceux d'entre eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les soins qu'exigeoient leur vie plus sédentaire; ils y joi-

gnoient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors, dans une sécurité profonde, à la plus entière inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse; cette lassitude de tout & de soi-même, qu'on appelle ennui; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais plus propres à supporter les fatigues de la course que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes, continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages, de se peindre le corps & le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour, ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson, usage familier & nécessaire pour se garantir de la piquûre insoutenable des moucheron & des insectes qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguents étoient préparés & mêlés avec des suc ou des matières rouges qui, peut-être, étoit le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits qui pénètrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppose encore à tous ces insectes, ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils se chauffent tout l'hyver, où ils boucanent leurs viandes. C'en étoit assez pour leur don-

ner un teint hideux à nos regards, mais beau sans doute, ou du moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissoient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étoient bornés; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoissoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violents, ou de la surabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes excessives.

Leur population étoit peu nombreuse, & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent desirer la multiplication des hommes, parce que, gouvernées par des chefs ambitieux, d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser, parce qu'elles n'ont jamais assez de terrain & d'espace pour leur vie entreprenante & dispendieuse. Mais les peuples isolés, errants, gardés par les déserts qui les séparent, par les courses qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices; ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien. Plus ils le seroient au-delà, plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils seroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions qui pouvoient bien ne s'être par présentées aux sauvages du Canada d'une manière si développée, la nature des choses suffisoit seule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier

& en poisson, il y avoit des faisons, & quelquefois des années, où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passagères, mais causées par des haines éternelles, étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course ; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, & la vue à l'effusion du sang, devoient, dans les combats, se montrer plus impitoyables encore, s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin, malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui séduisirent Pierre-le-Grand, au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfants de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous, il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssoient par la faim, par la soif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivières à la nage, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer longtemps de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération, & sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carrière que l'on fournit dans nos sociétés, où les habitudes sont plus uniformes & plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'usage des nourritures grossières, ont fait une illusion dangereuse. Les Philosophes, séduits par le sentiment des maux de l'humanité, ont voulu consoler les malheureux que la for-

tune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur persuadant que c'étoit le plus sain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un systême qui leur endurcissoit tranquillement le cœur, & les dispensoit de la compassion & de la bienfaisance. Non, il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société, vivent aussi long-temps que l'homme qui jouit du fruit de leurs sueurs. Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. Un payfan est un vieillard à soixante ans, tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque sagesse, atteignent & passent souvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches & les grands, qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissements, & détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux, pour la porter toute entière sur leurs chiens & sur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'Algonquine, la Siouse & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérirent, se multiplioient presque autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits, parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guere loin des objets & des temps présents; & qu'avec peu d'idées on a rarement besoin de les généraliser, & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs, le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique & profond, remué par les grandes scènes de la nature, prenoit
dans

dans leur imagination sensible & forte, un caractère vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit susceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres physiques qu'ils retraçoient avec des couleurs sensibles, & leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut des termes de conventions pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employoient des expressions figurées. Le geste, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix supplétoient ou achevoient ce qui manquoient à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familières dans leur conversation, qu'elle ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques étoient sur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces sauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous sommes, répond-il, nés sur cette terre ; nos peres y sont ensevelis. Disons-nous aux ossements de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce degré de lumière & de police où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations ; dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particulière. Les décisions étoient de simples conseils , qui n'obligent personne , sous la moindre peine. Si , dans une de ces singulières républiques , on ordonnoit la mort d'un homme , c'étoit plutôt une espèce de guerre contre un ennemi commun , qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut du pouvoir coercitif , les mœurs , l'exemple , l'éducation , le respect pour les anciens , l'amour des parents , maintiennent en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison qui n'avoit pas été , comme parmi nous , dénaturée par les préjugés , & violée par des actes de force , leur tenoit lieu de préceptes de morale , & d'ordonnance de police. La concorde & la sûreté se maintiennent sans l'entremise du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleffoit ce puissant instinct de la nature , l'amour de l'indépendance , qui , éclairé par la raison , produit en nous celui de l'égalité.

De-là , ces égards , que les sauvages observent réciproquement entre eux. Ils se prodiguent des marques d'estime , par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenants & réservés , ils pesent leurs paroles , ils écoutent avec attention. Leur gravité qu'on prendroit pour de la mélancolie , est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y harangue à son tour , selon son âge , son expérience & ses services. Jamais on n'est interrompu , ni par un reproche in-

décent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos gouvernements, où le bien de l'Etat ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages, avertir ceux qui déferent à ses conseils, qu'un autre est plus digne de leur confiance.

Ce respect mutuel entre les habitants d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne disputent à personne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiete pas. La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrières. Est-on convenu de la treve ou de l'union? On s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'est une espèce de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs qui le sont encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce, on les distribue en branches & en colliers. Les branches, d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures,

où les grains, disposés par rangs, sont assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tissu assez propre. La mesure, le poids & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Il servent de bijoux, de registres & d'annales. C'est le lien des peuples & des individus. C'est un gage inviolable & sacré, qui donne la sanction aux paroles, aux promesses, aux traités. Les chefs de bourgades sont les dépositaires de ces fastes de la nation. Ils en connoissent la signification ; ils en interpretent le sens. C'est avec ces caracteres de convention qu'ils transmettent l'histoire du pays à la génération naissante.

Comme les sauvages n'ont point de richesses, ils sont bienfaisants. On le voit, on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions, avec ceux dont la chasse, la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables & leurs cabanes sont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille sur-tout cette hospitalité généreuse, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins par ce qu'il possède que par ce qu'il donne, qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois est souvent distribuée en un jour, & celui qui régale a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs sauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractère naturel, une antipathie de ressentiment ? Ces peuples n'aiment, n'estiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés, est, aux yeux d'un sauvage, le comble de

la démence. Ils sont également scandalisés, que, chez nous, un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres, & que cette première injustice en entraîne une seconde, qui est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais ce qui leur semble une bassesse, un avilissement au-dessous de la stupidité des bêtes, c'est que des hommes, qui sont égaux par la nature, se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, & sur-tout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espèce humaine. Quand on fait conduire un canot, battre l'ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent & le soleil, sans autre provision qu'un arc & des fleches, c'est alors qu'on est un homme; & que faut-il de plus? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manières, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité, à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise & leur bonne foi sont indignées des finesse & des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus, par représailles, durs & cruels envers nous. L'aversion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aisance, tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'hom-

me civil , pour aller prendre dans les forêts l'arc & la massue de l'homme sauvage.

Cependant un sentiment inné de bienveillance les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit brisé , à l'entrée de l'hyver , sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui , dans cette isle déserte & sauvage , avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine , formerent , des débris de leur navire , un radeau qui , au printemps , les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirants. *Mes freres* , leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire , *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance ; nous sommes hommes , & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Européens , si fiers de vos gouvernements , de vos loix , de vos institutions , de vos monuments , de tout ce que vous appelez votre sagesse , permettez que je vous arrête un moment. Je viens de vous exposer avec simplicité & sans art le tableau de la vie & des mœurs du sauvage. Je ne vous ai ni dissimulé ses vices , ni exagéré ses vertus. La sensation que mon récit vous a fait éprouver , je vous demande de la conserver jusqu'à ce que le plus beau génie , l'homme le plus éloquent d'entre vous , ait apprêté ses crayons , & vous ait peint avec toute la force , avec toute la magie de son coloris , les biens & les maux de vos contrées si policées. Son tableau vous transportera d'admiration , je n'en doute point : mais croyez-vous qu'il laisse dans vos ames l'émotion délicieuse que vous ressentez encore ? L'estime , l'amour , la vénération que vous venez d'accorder à des sauvages , vous l'inspira-t-il pour vos

compatriotes ? Vous ne feriez que des misérables sauvages dans les forêts, le dernier des sauvages feroit un homme respectable dans vos cités.

Une seule félicité manquoit aux Américains : le bonheur d'aimer passionnément les femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, des beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agréments ne sont comptés que durant le temps de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chérissent uniquement, devient insensible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altèrent ; elles perdent en même-temps & le desir & le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, jeter la semence, faire la moisson, tandis que leurs maris, dédaignant de courber la tête & le dos sous le joug de l'agriculture, s'amusaient à chasser, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie, se font du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble n'est pas encore entré dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas, ils se séparent de concert, & partagent entr'eux les enfants. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison, que le système opposé des Chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux, & ce seroit l'offenser que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos mis-

sionnaires. Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, & nous sommes tous contents.

Un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer quand on n'est pas de son avis, pense que l'amour n'est point, chez les Américains, un principe d'industrie, de génie & de mœurs, comme il l'est en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un sixieme sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourments, ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre, dont l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même seve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes; cette aversion qui les en éloigne dans le flux menstruel, & dans les temps de grossesse; cette ardeur foible & passagere qui ne se réveille que dans certaines saisons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend superstitieux, peureux dans les ténèbres comme des enfants, aussi portés à la vengeance que des femmes, poètes & figurés dans leurs discours; sensibles, en un mot, mais peu passionnés. Enfin, de-là venoit sans doute en partie ce défaut de population qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfants, parce qu'ils n'aiment pas assez les femmes: & c'est un vice national que les vieillards ne cessent de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourroit-on pas dire que la passion pour les femmes languit moins par le tempérament des sauvages que par leur caractère moral? Les plaisirs de l'amour y sont trop faciles pour y exciter puissamment les desirs. Parmi nous, en effet, est-ce dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfants? Dans quel pays l'amour fut-il une source d'héroïsme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amants par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foiblesses de leur sexe? C'est à Sparte, c'est à Rome, c'est en France même, dans les temps de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & souffrir de grandes choses. C'est-là que se mêlant à l'esprit public, il aidait ou suppléait au patriotisme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire plusieurs, le règne de l'amour moral prolongeait le pouvoir de l'amour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances, qui perpétuoient les desirs & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu produisoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art, c'étoit une passion. Engendrée par l'innocence même, elle se nourrissoit de sacrifices, au-lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quand aux sauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés, ce n'est pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier besoin de l'homme arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nourriture épuise presque toutes leurs forces. La chasse & les courses ne leur laissent ni les moyens, ni le loisir de peupler. Toute nation errante ne fera jamais féconde. Que deviendroient des fem-

mes, obligées de suivre leurs maris à cent lieues, avec des enfants sur leur sein ou dans leurs bras? Que deviendroient ces enfants eux-mêmes, privés d'une mamelle qui tariroit en chemin? La chasse empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre la détruit. Un sauvage guerrier résiste aux pièges séducteurs dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce sexe à poursuivre celui qui fuit, & qu'elles vont solliciter les hommes jusques dans leur lit, ceux qui sont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, se laissent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne se rendent pas. Le Canada n'est donc point désert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ses habitants. Aussi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils usent toute leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette seconde passion, c'est que la première est promptement satisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme consomme peu, toute la surabondance des forces se porte vers la population, qui, d'ailleurs, est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue, le temps & les facultés de l'espèce humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfants. Une mère allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance natu-

relle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader, parce que ce feroit une espèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfants les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parents les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller, après six mois, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ses mamelles.

Des liens plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. L'amitié n'est pas précisément un devoir, puisqu'on ne peut pas la commander : mais c'est une union plus agréable, plus tendre & même plus forte que celles qui sont formées par la nature ou par les institutions sociales. Tous ceux que ce sentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des conseils dans les conjonctures difficiles, des consolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des secours dans l'infortune. Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu, l'imagination se plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puisse pas exister, sans un parfait abandon de soi-même, sans une entière renonciation à ses intérêts personnels en faveur de la personne véritablement chérie.

Il n'est pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Plusieurs, à raison de la froideur & de la sécheresse de leur caractère, ne peuvent ni l'éprouver, ni la faire naître. Comment entreroit-elle dans le cœur d'un riche ? Il n'est touché que de son opulence actuelle, du desir de l'augmenter, de la crainte de la perdre. Il ne faut au puissant que des adulateurs dont l'œil timide n'ose s'é-

lever jusqu'à lui, des ames avilies qui implorent bassement sa protection. Quel appât pourroit-il trouver dans une communication intime que la dernière classe des citoyens pourroit goûter aussi bien ou mieux que lui? L'homme dissipé est également incapable d'affections profondes & durables : le faste, la variété des plaisirs, c'est tout ce qui l'occupe. Ses jouissances sont extérieures, son ame n'entre pour rien dans ses attachements.

Chez les sauvages, l'amitié n'est jamais altérée par cette foule d'intérêts opposés, qui, dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus douces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentiments, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent constamment sur le corps l'un de l'autre. Alors même ils ont la douce persuasion que leur séparation ne sera que momentanée, & qu'ils se rejoindront dans un autre monde, pour ne se plus quitter, & se rendre à jamais les plus grands services. Un Iroquois Chrétien, mais qui ne se conduisoit pas selon les maximes de l'Evangile, étoit menacé des peines éternelles. Il demanda si son ami, enterré depuis peu de jours, étoit en enfer. J'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'y a pas été précipité, répondit le missionnaire. S'il en est ainsi, je ne veux pas y aller, reprit le sauvage. Il s'engagea, sur le champ, à changer de mœurs, & sa vie fut toujours depuis très-édifiante.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne fait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux; parce que nous n'avons presque jamais

que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui regne entre eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles : d'où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au-lieu des méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre ? La première fois qu'on parle devant nous une langue étrangère, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'appercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, ont plus ou moins de durée, qu'après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de temps pour prononcer sur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours subordonnée à sa langue ?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit pour la première fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que, dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractère

dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite ? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l'esprit des peuples est plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées ; un pas, une attitude suffit pour rappeler plusieurs sentiments dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand les uns ne donnent pas, & que les autres ne voyent point de caractère & d'expression à quelque danse figurée. D'ailleurs, les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paisibles ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant il faudroit quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentiments de la nature par des mouvements qui les représentent, & s'éloigner des traces antiques & savantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs, & sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulents ; ils y perdent le repos, la raison & tout ce qu'ils possèdent. Dénués de la plupart des cho-

ses, curieux de ce qu'ils voyent, & dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir & d'en jouir, ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfants imbécilles & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition, quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espèce humaine. Mais comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéraments de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *L'Homme d'en haut l'a voulu*, disent-ils; & il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnements, toutes les déclamations de nos Philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain, dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune & le soleil qu'ils adorent; en un mot, des êtres en qui ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement; parce que partout où ils voyent un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie : mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas destinée à la punition

du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur & sans pitié, l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu sa bourgade victorieuse, à sa mort passera dans une terre abondante, où toutes sortes d'animaux rassasieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire & dans l'indolence, seront relégués à jamais dans un sol stérile, où la famine & les maladies les assiègeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs mœurs & pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs & à des peines qu'ils connoissent. Ils ont plus d'espérances que de craintes; ils sont heureux jusques dans leurs erreurs. Cependant ils sont tourmentés par des songes.

Rien n'est si naturel à l'ignorance que d'attacher du mystère aux songes; que de les rapporter à quelque être puissant qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues & liées par le sommeil, pour veiller sur nous en l'absence de nos sens. C'est comme une ame étrangère qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l'avenir, toujours présent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'élève que dans un état de société commencée, fait chez les peuples policés les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophète sans avoir eu des songes, c'est le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chasse, les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diètes. Alors les sauvages ont des songes, & ces songes sont tristes & funestes. Ils rêvent qu'ils sont
entourés

entourés d'ennemis ; ils voyent leur bourgade surprise nager dans le sang ; ils reçoivent des outrages, des blessures ; on leur enleve leurs femmes, leurs enfants, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces visions pour un avis des dieux ; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'Etat, comme parmi nous les indolents prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue, rêvent aussi, pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres Chrétiens, ont constamment répondu les sauvages, vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes, & vous exigez que nous croyions des choses infiniment moins vraisemblables.* On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu longtemps dans ces contrées, assurent qu'ils n'ont jamais vu un sauvage en colere. Sans la superstition, il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement apaisées par le corps de l'Etat. La considération que la nation témoigne à l'offensé, calme son amour-propre, & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes, séparées par des forêts de cent lieues, viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contre elles-mêmes les fleches qu'elles réservoient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haine nationale qui vivra dans leur sang, & renâtra de leurs cendres. Cependant, ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'est qu'une jeunesse bouillante, qui, dans l'impatience de son âge, est allée au loin faire l'essai de ses premières armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légèrement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'assemble, & le chef parle. Il expose les griefs & les injures. On pèse, on balance les dangers & les suites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'écarter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la simplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation universelle, les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef. Lorsqu'un certain nombre d'hommes se réunissent pour exécuter une entreprise d'un intérêt commun, il faut que quelqu'un d'entr'eux soit chargé de diriger les mou-

vemens de la multitude dont il faut qu'il soit l'ame commune, l'ame qui commande aussi impérieusement à tous, qu'aux membres du corps qu'elle habite, & qu'elle en soit aussi promptement, aussi fidèlement servie. Au moment où cette identité cesse, le désordre s'introduit. Ce n'est plus une armée qui tend au même but, ce sont des officiers isolés, des soldats séparés qui s'abandonnent à des desseins particuliers. Cette subordination qui lie cent mille têtes, deux cents mille bras à un même Général, est la qualité principale qui distingue nos guerriers modernes des guerriers anciens. Chez ces derniers, chacun se désignoit son ennemi, & alloit le défier au milieu de la mêlée. Un combat n'étoit qu'un grand nombre de duels exécutés en même-temps sur un champ de bataille. Il n'en est pas ainsi de nos jours. Ce sont de profondes, larges & denses masses d'hommes alignés & pressés, se mouvant en tout sens comme un seul. Autrefois, c'étoit un duel d'homme à homme; à présent, c'est un duel de masse à masse. Le moindre défaut de subordination amèneroit la confusion, & la confusion un horrible massacre & une défaite humiliante.

L'éloignement qu'ont les sauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance, ne les a pas empêchés d'appercevoir la nécessité d'un chef militaire. Des capitaines les ont toujours menés au combat; & dans la préférence qu'ils leur accordoient, la physionomie étoit consultée. Ce moyen de juger des hommes seroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvements, n'ont plus de physionomie, sont pleins de dissimulation & de passions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guere les sauvages, qui, guidés par la nature seule, en connoissent la marche. Après l'air guer-

rier, on cherche une voix forte, parce que dans des armées qui marchent sans tambours, sans clairons pour mieux surprendre l'ennemi, rien n'est plus propre à sonner l'alarme, à donner le signal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même-temps. Mais ce sont sur-tout les exploits qui nomment un Général. Chacun a droit de vanter ses victoires, pour marcher le premier au péril, de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire; & les sauvages trouvent qu'un héros balaffré, qui montre ses cicatrices, a très-bonne grace à se louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. » Camarades, dit-il, les os de nos frères sont encore découverts. Ils crient contre nous; il faut les satisfaire. Jeunesse, aux armes; remplissez vos carquois; peignez-vous de couleurs funebres qui portent la terreur. Que les bois retentissent de nos chants de guerre. Désennuyons nos morts par les cris de la vengeance. Allons nous baigner dans le sang ennemi, faire des prisonniers, & combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans nos champs, que le soleil & la lune resteront fixés au firmament ».

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les hasards de la guerre, vont trouver le chef, & lui disent : *Je veux risquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il, *nous risquerons ensemble*. Mais comme on n'a sollicité personne, de peur qu'un faux point d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut subir bien des épreuves avant d'être reçu soldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi témoignoit la moindre impatience, quand, après de longues diètes, on l'expose à l'ardeur du soleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piqûres sanglantes des insectes, on le déclareroit incapable, indigne de

Porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triste ! Quel présage funeste ! Des hommes qui n'ont pu se dérober , par la fuite , à ces levées de troupes , ou s'y soustraire par des privilèges & de l'argent , se traînent , l'œil baissé , le visage pâle & consterné , devant un délégué , dont les fonctions sont odieuses , & la probité suspecte aux peuples. Des parents désolés & tremblants semblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir sort d'une urne fatale , & désigne les victimes que le Prince dévoue à la guerre. Une mere dans le désespoir , presse & retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras. Maudissant le jour de son hymen , de son enfantement , elle dit à ce fils un éternel adieu. Non , ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil & de consternation que les sauvages se présentent à la victoire : c'est du milieu des festins , des chants , des danses , qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux , mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes , qui ne poussent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement , oseroient-elles amollir par des pleurs , même de tendresse , les défenseurs , les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes une espèce de javelot hérissé de pointes d'os ; ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens , ce n'étoit qu'une petite massue d'un bois très-dur , de figure ronde , avec un côté tranchant. Aujourd'hui , c'est une petite hache qu'ils manient avec une dextérité surprenante. La plupart n'ont aucune arme défensive ; mais s'il leur arrive d'attaquer les palissades qui entourent les bourgades , ils se couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entre eux , qui se fai-

soient une maniere de cuirasse d'un tissu de jonc ; y renoncèrent , dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre , dans ses expéditions , par les rêveurs , qui , sous le nom de jongleurs , décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers , presque nus pour être plus agiles au combat , se barbouillent le corps avec du charbon , pour paroître plus terribles , ou avec de la terre , pour se cacher de loin & mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle , malgré leur aversion pour le déguisement , les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. Cet art de ruser , commun à toutes les nations , soit sauvages , soit policées , quoiqu'il semble contraire à la bravoure , au préjugé de l'honneur , cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se feroient toutes absolument détruites , si , loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs , on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens , que tout cultive & rien n'émousse , apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat , ils découvrent , dit-on , des vestiges sur l'herbe la plus courte , sur la terre sèche & dure , sur la pierre même ; ils voyent , à la maniere dont ces traces sont imprimées , quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi , il se fait une décharge générale de fleches , & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes , ou trop bien retranché , on se retire , s'il est possible ; sinon , il faut se battre

jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte achève les blessés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où il a eu soin de tracer la marque de sa nation, celle de sa famille, & sur-tout son portrait, c'est-à-dire, un ovale, avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, sur un tronc d'arbre, ou sur une écorce, avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée l'histoire, non-seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du Général, vient le nombre de ses soldats, marqué par autant de lignes; celui des prisonniers, par autant de marmousets; celui des morts, par des figures humaines sans tête. Ce sont-là les signes parlants & techniques qui ont précédé, chez toutes les sociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuses bibliothèques qui surchargent les palais des riches oisifs, & la tête des savants.

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages : ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire & dans sa bourgade. C'est-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui font sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdu dans l'action qui vient de se passer, ou dans des occa-

sions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisés. Les prisonniers, incorporés dans une famille, y deviennent cousins, oncles, peres, freres, époux, enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent, & ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même-temps qu'ils leur imposent tous ses engagements. Loin de se refuser aux sentiments qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien foibles pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre, en effet, semble rompre tous les noeuds du sang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De-là vient, chez les sauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des parents. Ceux qui combattent & meurent ensemble, sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toit. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté, qui est cimentée par la nature, ou celle qui est formée par le choix, le fort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier, lui donne aussi de nouveaux parents & d'autres amis. La convention générale & l'usage ont fait cette loi singuliere, qui, sans doute, est née de la nécessité.

Mais quelquefois un captif refuse cette adoption, & quelquefois il en est exclu. Un prisonnier, grand & bien fait, avoit perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit destiné, *nous t'avions choisi pour vivre avec nous ; mais dans la situation où je te vois, incapable de com-*

battre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie ? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois, répondit le sauvage. Eh bien, repliqua la femme, tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, souviens-toi de ne pas démentir ton courage. Il le promit, & tint parole. Durant trois jours, il souffrit les plus cruels tourments, avec une constance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges, lui fournissant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mélange de vertu & de férocité ! Tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature dans ses horreurs & ses beautés.

Les captifs que personne n'adopte, sont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce semble, leur faire regretter la vie. La meilleure chère, les traitements & les noms les plus doux, rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu'au moment de leur arrêt. Est-ce commisération ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere, répond le prisonnier, c'est fort bien, je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche, crie-t-elle à cette ombre, je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans*

la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée & satisfaite.

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourments du malheureux captif. Les uns lui sillonnent la chair avec des tisons ardents; d'autres la tranchent en lambeaux; d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtissent, & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux que la crainte de hâter sa mort. Ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourments, le héros chante d'une manière barbare, mais héroïque, la gloire de ses anciennes victoires; il chante le plaisir qu'il eut autrefois d'immoler ses ennemis. Sa voix expirante se ranime pour exprimer l'espoir qu'il a d'être vengé, pour reprocher à ses persécuteurs de ne savoir pas venger leurs pères qu'il a massacrés. Il choisit pour braver ses bourreaux le moment où leur rage est un peu rallentie; il cherche à la rallumer pour que l'excès de ses souffrances déploye l'excès de son courage. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur, soit que l'habitude & l'éducation opèrent ces prodiges d'héroïsme, le patient meurt, sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une

larme, un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fausses, vantez encore la constance de vos martyrs ! Le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie ? Un sang plus froid, des humeurs plus épaisses, un tempérament que l'humidité de l'air & du sol rend plus flegmatique, peuvent, sans doute, émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons, aux fatigues de la chasse, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à souffrir, qui se change en une sorte d'impassibilité. On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie, soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux suites de la mort, ne leur donne pas une sensibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter ; à surmonter cette douleur, que notre mollesse irrite.

Mais ce qui devoit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourments, c'est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, soit dans les nations, soit dans les particuliers, la vengeance n'est point atroce chez les peuples où regnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préservent des offenses. La vengeance n'est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez les petites nations, où chaque individu tient une grande por-

tion de l'Etat dans ses mains, où l'enlèvement d'un seul homme menace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendants, qui ont une estime d'eux-mêmes que des hommes asservis ne peuvent avoir; chez des sauvages, dont les affections sont peu étendues & fort vives, on doit venger sans mesure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible; on doit poursuivre jusqu'à la dernière goutte de sang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frère, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance du fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accents lugubres des oiseaux de la nuit; elles apparoissent dans les phosphores & les éclairs; & la superstition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l'on considère la haine que les sauvages se portent de horde en horde, leur vie dure & disetteuse, la continuité de leurs guerres, leur peu de population, les pièges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendants de cette espèce d'hommes, qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs? Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité, ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'antiquité? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des Centaures & des Lapithes? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs usages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des temps, ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide? Combien s'élèveront sur les beaux ouvrages

de notre siècle, de disputes philosophiques? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une espèce quelconque de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel, doit être son état nécessaire & primordial: alors il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons, prises de la dignité de l'espèce humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la Providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même pour oser assurer un jour que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractère; voilà comme vous vous mentez à vous-même; contre la nature qui vous accuse; contre la terre qui vous confond; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices! Prophètes à venir, tyrans de vos neveux! puissent ces lignes que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez long-temps pour vous démentir!

Sans doute il est important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des sauvages. C'est, peut-être, à cette connaissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les

moralistes avoient cherché l'origine & les fondements de la société dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel & céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérhoient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivoient indépendants & sans culte, on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs & des législateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des temps & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières : mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis pour avoir pu si-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés.

V.

Les François prennent part, mal-à-propos aux guerres des sauvages,

Le caractère des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit singulièrement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une espèce de confédération. Les premiers qui travailloient la terre, faisoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le

fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient, & les Iroquois se contentoient d'écorcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit mal. Les Iroquois, qui les suivoient, demandèrent la permission d'essayer s'ils seroient plus heureux. Cette complaisance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu'au souvenir, ils attendirent que les chasseurs Iroquois fussent endormis, & leur cassèrent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l'espérance de la plus légère satisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurèrent de périr ou de se venger : mais n'étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur, ils allèrent au loin s'essayer & s'aguerrir contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le temps où le feu de ces haines embrasoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent; les Algonquins, qui occupoient ses rives,

depuis Québec jusqu'à Montréal ; les Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins considérables, errant dans les intervalles, favoriserent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée, dont ils se promirent un succès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils se flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne se tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la supériorité des lumières que les Européens ont sur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Epousant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuses depuis, sous le nom de Nouvelle-Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes étoit fertilisé par de belles rivières. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espèce de ligue ou d'association assez semblable à celle des Suisses ou de la Hollande. Leurs députés s'assembloient tous les ans pour faire le festin d'union, & pour délibérer sur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendissent pas à être provoqués par des ennemis si souvent vaincus, ils ne furent pas surpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient sur leur supériorité habituelle ; les autres, sur
le

le secours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuse, deux chefs Iroquois, & blessé mortellement le troisieme, que l'armée entiere, également étonnée & consternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défense. Dans la campagne suivante, elle crut devoir se retrancher contre des armes qu'elle ne connoissoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la résistance, les retranchements furent emportés par les sauvages, soutenus d'un feu plus vif, & de plus de François que dans la premiere expédition. Presque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere, où ils se noyèrent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, si les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à son voisinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui eussent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils sourdement à continuer les hostilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevait alors à ses ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses. Quoi qu'il en soit, le poids que cette liaison avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal, sans qu'il en résultât que de l'affoiblissement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de succès & de disgraces, qui, dans les gouvernements où l'intérêt est plus consulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faisoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre

but que leur mutuel anéantissement. Les plus faibles nations disparurent en effet de la face de la terre, & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

VI.

La colonie
Françoise
ne fait point
de progrès.
Causes de
cette lan-
gueur.

Cependant les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1627, ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitants, hommes, femmes, enfans, composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le systême d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le temps d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifier & de les régir à son gré; de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce, qui pouvoit se faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelleteries lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le Roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse:

On pressa les Gentilshommes, le Clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singulière, dont il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtrise, de fraix de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilège, deux ou trois cents ouvriers des professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemençer la première fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siège de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractère, par intérêt d'Etat, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux Ministres ambitieux, saisirent cette

occasion pour mettre aux prises les deux Rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le Conseil de Louis XIII connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution : mais l'orgueil de son chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit, & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagements qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilege. Les cris que pouffoit le Canada, se perdoient dans l'immensité des mers ; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui bleffoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement.

Les François avoient mal formé leurs établissements. Pour paroître régner sur d'immenses contrées, pour se rapprocher des pelleteries, ils avoient placé leurs habitations à une telle distance les unes des autres, qu'elles n'avoient presque point de communication, qu'elles étoient hors d'état de se secourir. Les malheurs dont cette imprudence avoit

été suivie, ne les avoient pas fait changer de conduite. L'intérêt du moment leur avoit toujours fait perdre le souvenir du passé, leur avoit ôté la prévoyance de l'avenir. Ils n'étoient pas proprement dans un état social, puisque le magistrat ne pouvoit pas surveiller à leurs mœurs, ni le gouvernement pourvoir à la sûreté de leurs personnes, à celle de leurs propriétés.

L'audacieux & ardent Iroquois ne tarda pas à démêler le vice de cette constitution, & se mit en mouvement pour en profiter. Aussi-tôt les foibles hordes de sauvages qu'on avoit dérobées à ses fureurs, privées de l'appui qui faisoit leur sûreté, s'enfuirent devant lui. Ce premier succès lui fit espérer qu'il réduiroit leurs protecteurs à repasser les mers, & que même il enleveroit à ces étrangers leurs enfants pour remplacer les guerriers que les guerres précédentes lui avoient fait perdre. Pour éviter ces calamités, ces humiliations, les François se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupoient, une espece de fort où ils se réfugioient, où ils retiroient leurs vivres & leurs troupeaux à l'approche de cet ennemi irréconciliable. Ces palissades, communément soutenues de quelques mauvais canons, ne furent jamais forcées, ni peut-être même bloquées; mais tout ce qui étoit hors des retranchements, étoit détruit ou emporté par ces barbares. Telle étoit la misere & la dégradation de la colonie, qu'elle ne subsistoit que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

Enfin le Ministère, tiré de sa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit passer, en 1662, quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après. On reprit par degrés un

VII.
Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.

ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations effrayées de leurs pertes, proposèrent un accommodement, & les deux autres y furent amenées en 1668 par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors pour la première fois d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par foiblesse autour de leurs palissades, donnèrent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultivèrent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le Nouveau-Monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissements déjà formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François, & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencements de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité, chose peut-être inouïe jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la Puissance qui l'avoit cimentée n'employât à la maintenir une grande supériorité de forces. Les

Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractère remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des François. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une sommation si fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance, & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant, ébranlés par le ton imposant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espece d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois, qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête, qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présents pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résisterent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Française.

Denonville, l'envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des Rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontieres,

mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentoît qu'il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si extrême résolution. Ces secours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cents quarante-neuf personnes, dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse. Il déshonora le nom François chez les sauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le Jésuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens des Iroquois firent appeller leur missionnaire. » Tout nous autorise à te traiter en ennemi, lui dirent-ils; mais nous ne pouvons nous y résoudre. Ton cœur n'a point eu de part à l'insulte qu'on nous a faite, & il seroit injuste de te punir d'un crime que tu détestes plus que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse inconsidérée pourroit ne voir en toi qu'un perfide, qui a livré les chefs de la nation à un indigne esclavage ». Après ce discours, ces sauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnerent au missionnaire des conducteurs, qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger, & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs : mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissoit au-

lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoises, qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent à plusieurs reprises les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations, qui leur ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirerent que pour la paix. Le caractère de Denonville seconçoit ces desirs; mais il étoit difficile d'amener à une conciliation un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel, né dans les forêts, le Rat, qui étoit le sauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choisie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquise. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainsi ce seroit désobliger le Gouverneur François, que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offensé de ce que les François dispoisoient ainsi de la guerre & de la paix, sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés; les uns furent tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout, il les relâcha tous sur l'heure, à l'exception d'un seul qu'il garda,

disoit-il, pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au Commandant François, qui, ne sachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-temps captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation, que, tandis que les François amusoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prisonniers, & les massacroient. Cet artifice, digne de la politique Européenne la plus consommée en méchanceté, réussit au gré du sauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occasion du détronement de Jacques II, crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloise, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'Octobre, pour en former le siege. Elle avoit dû compter sur une foible résistance, par la diversion que les sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise après de grandes pertes, trompée dans son attente par des causes singulieres qui méritent quelque attention.

Le Ministere de Londres, en formant le projet d'affervir le Canada, avoit décidé que ses forces de terre & celles de mer y arriveroient par des mouvements paralleles. Cette sage combinaison fut exécutée avec la plus grande précision. A mesure que les vaisseaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchissoient les terres pour aboutir au même temps que la flotte au théâtre de la guerre.

Elles y touchoient presque, quand les Iroquois, qui leur servoient de guide & de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger qu'ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Québec. Placés, dirent-ils dans leur conseil, entre deux nations Européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours, que nous reste-t-il, sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre ? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce système qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, déterminâ les Iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois, & les François en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert, toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois, enchaînant par politique leur ressentiment contre la France, & restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux Puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une & de l'autre, ne se causèrent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitoient, & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférents pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclore des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour

une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages, *il est juste que nous partagions avec vous les aliments de la vie, nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes*. Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Un Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourments horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard, qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens! Un de ses bourreaux, outré de ces invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement l'Onnontagué, *d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme*. Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siècle! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme & de grandeur d'ame.

La paix de Riswick fit cesser tout-à-la-fois les calamités de l'Europe & les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les

Iroquois & les Hurons sentirent le besoin qu'ils avoient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencerent à respirer, les Européens reprirent leurs travaux, & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs, acquit plus de consistance.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainsi dire, qu'un vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieusement multipliées, parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déserts, sans troupeaux & sans animaux domestiques, laissoient plus d'espace & de nourriture aux especes errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces especes à l'infini, du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la souveraineté de l'homme, titre si cruel & si coûteux à tous les êtres vivants! Faute d'arts & de culture, le sauvage se nourrissoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouissances nouvelles pour leurs sens; d'autant plus meurtrière, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diversité de pelleteries, dont une partie fut consommée dans le Royaume, & l'autre alla dans les Etats voisins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du Nord de notre hémisphère, mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a

VIII.

Les pelleteries sont la base des liaisons des François avec les sauvages.

voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui, courant ou nageant sur les bords des lacs & des rivières, vit ordinairement de poisson; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau : mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés qui ne sont pas brûlants : mais il est bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs : mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des pièges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois espèces. La première est la commune, la seconde s'appelle vison, & la troisième est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empesté l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau dans l'Amérique septentrionale. Il y en a sur-tout deux espèces, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat,

qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvements si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue, longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moissons ou des fruits, devient, en hyver, blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada : mais, quoique plus petit que la martre, il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation, animal chasseur, & vivant d'oiseaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait sur la neige, paroissent être d'un animal très-grand ; parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure est recherchée, quoiqu'infinitement moins précieuse que celle de la martre, si distinguée sous le nom de zibeline. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle, parmi les autres, est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos, jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hyver ; c'est-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer une grande chasse.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce

qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleusement perçants, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de sentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche & d'un goût exquis; mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau, dont le poil est fort long & d'un beau gris-blanc; moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & destructeur, est originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, semble obliger tous les animaux à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les Zones tempérées, il n'y a pas gardé sa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord, il l'a conservé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & souvent d'un rouge tirant sur le roux. Le plus beau, sans comparaison, est le poil tout-à-fait noir : mais c'est un mérite plus rare au Canada que dans la Moscovie, qui est plus septentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, sous le nom de caribou; des peaux d'élan, sous le nom d'original. Les deux dernières espèces, qui, dans notre hémisphère, ne se trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, se trouvent dans le Nouveau-Monde à de moindres latitudes; soit parce que le froid est plus vif en Amérique, par des causes singulières d'exception à la loi générale; soit peut-être aussi parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l'homme dépeupleur. Leurs peaux fortes, douces & moelleuses,

ses, servent à faire d'excellents buffles, qui pèsent très-peu. La chasse de tous ces animaux se fait pour les Européens. Mais les sauvages en ont une par excellence, qui fut, de tout temps, leur chasse favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrières, à leur bravoure, & sur-tout à leurs besoins : c'est la chasse de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au-lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux & pourri, de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est-là qu'il se loge en hyver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne se donne aucun mouvement, & qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, & rarement sortir de son asyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu; & dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les fleches avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faisoient à l'ours, lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

Cet animal qui possède les dons secourables de la société, sans en éprouver comme nous les vic-
ces & les malheurs; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation & la conservation de son espece; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnassier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la

IX.
Forme, caractère,
gouvernement des
castors.

plus furieuse passion de l'homme chasseur ; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur, qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles ; il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une fouris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir, mais qu'il a eu des mains, & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage ; il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instruments, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état social tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à personne, parce qu'il n'a besoin que de lui-même ; il entre en communauté, mais il ne veut point servir, ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préside à ses travaux.

C'est le besoin commun de vivre & de peupler

qui rappelle les castors, & les rassemble en été, pour bâtir leurs bourgades d'hyver. Dès le mois de Juin & de Juillet, ils viennent de tous les côtés, & se réunissent au nombre de deux ou trois cents, mais toujours sur le bord des eaux, parce que c'est sur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invasions. Quelquefois ils préfèrent les lacs dormants au milieu des terres peu fréquentées, parce que les eaux y sont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruisseaux; & c'est par le moyen d'une chaussée ou d'une digue. La seule pensée de cet ouvrage, est un système d'idées très-composées, très-complicquées, qui semble n'appartenir qu'à des êtres intelligents; & si ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les castors ont une ame spirituelle, ou que celle de l'homme n'est que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds, à la base, qui décroît jusqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choisit l'endroit d'une rivière où il y a le moins d'eau. S'il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre, pour qu'il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le scie, ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il est bientôt dépouillé de ses branches par le peuple ouvrier qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits sont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu'aux bords de la rivière; d'autres les conduisent sur l'eau jusqu'à l'endroit où doit se faire la chaussée.

fée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles, on creuse un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la rivière ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds, on dresse le pieu, & on l'enfonce par la pointe, dans le trou où il se plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches, pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue est opposé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par degrés; & les pieux y sont plantés obliquement, à raison de l'inclination du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber; & pour lui ménager un écoulement, qui diminue l'action de sa pente & de son poids, on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue, par où la rivière débouche une partie de ses eaux.

Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république, le citoyen songe à se loger. Chaque compagnie se construit une cabane dans l'eau, sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu'à dix pieds de diamètre, sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaisseur, & se terminent toutes en forme de voûte ou d'anse de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes; l'une du côté de la terre pour aller faire des provisions, l'autre vers le cours des eaux

pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire, de l'homme destructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert, en hiver, à garantir des glaces, qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, est appuyée sur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faisant un bâtardeau devant la maison, laisse une issue pour s'échapper ou nager sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un plancher jonché de verdure, & tapissé de branches de sapin. On n'y souffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices sont toujours voisins de l'emplacement. Ce sont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains, qui s'en construisent des logements. Ces citoyens ont le plaisir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même-temps. A l'exemple de certains sauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il est vrai que ceux-là ne l'aiment que sèche, pilée, & apprêtée avec des ragoûts; au-lieu que ceux-ci la mâchent & la sucent toute fraîche.

On fait des provisions d'écorce & de branches tendres, dans des magasins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ses habitants. Chacun reconnoît son magasin, & personne ne va piller celui de ses voisins. Chaque tribu vit dans son quartier, contente de son domaine, mais jalouse de la propriété qu'elle s'en est acquise par le travail. On y ramasse, on y dépense, sans querelles, les provisions de la communauté. On se borne à des mets simples que le travail prépare. L'unique passion est l'amour conjugal, qui a pour

base & pour terme , la reproduction de l'espèce.

Deux êtres assortis & réunis par un goût, par un choix réciproques , après s'être éprouvés dans une association à des travaux publics pendant les beaux jours de l'été, consentent à passer ensemble la rude saison des hyvers. Ils s'y préparent par l'approvisionnement qu'ils font en Septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'est pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois , la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitants de la terre à la repeupler. L'hyver donne au moins le loisir d'aimer , & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail , aucun plaisir ne fait diversion , ne dérobe du temps à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison , le couple heureux sort de sa cabane , va se promener sur le bord de l'étang ou de la rivière , y manger de l'écorce fraîche , y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mere met au jour , vers la fin de l'hyver , les fruits de l'hymen conçus en automne ; & tandis que le pere , attiré dans les bois par les douceurs du printemps , laisse à ses petits la place qu'il occupoit dans sa cabane étroite , elle les allaite , les soigne , les élève au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mene dans ses promenades , où le besoin de se refaire & de les nourrir lui fait chercher des écrevisses , du poisson , de l'écorce nouvelle , jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades , qu'on pourroit comparer de loin à de grandes char-

treuses. Mais elles n'en ont que l'apparence; & si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il ne se ressemble guere à lui-même dans ses moyens, puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, & qu'ici c'est à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société, qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre, isolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des âmes innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux anges? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeler de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue! N'es-tu pas essentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du chaos, toi qui fais sans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même. Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes?

Ce peuple républicain, architecte, industrieux, intelligent, prévoyant & systématique dans ses plans de police & de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heu-

reux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race? Souvent les Américains ont détruit les établissements des castors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hyver qu'on vient les investir. L'expérience les avertis du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau, sonne l'allarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les pieges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affut. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fusil sur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais assez pour être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jetté dans l'eau, il a toujours le temps de s'y plonger; & s'il meurt de sa blessure, on le perd, parce qu'il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d'attaquer les castors, est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se regaler d'écorces tendres de jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur casse les reins. L'homme, caché dans un lieu voisin, accourt, se jette sur sa proie, acheve de la tuer, & l'emporte.

D'autres sortes de chasses sont encore plus usitées, & d'un plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitants, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont besoin d'y venir respirer l'air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D'autres fois l'animal chassé de son logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout

autour, en brisant la glace à quelques toises de sa cabane. Veut-on prendre la peuplade entière, au lieu de rompre les écluses pour noyer les habitants, comme on pourroit le tenter en Hollande, on ouvre la chaussée pour laisser écouler l'eau de l'étang où les castors vivent. Restés à sec, hors d'état de s'échapper ou de se défendre, on les prend à loisir & à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre, mâle & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conserver peu, que pour avoir plus à détruire. Le castor, dont le cri plaintif semble implorer sa clémence & sa pitié, ne trouve dans le sauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins, que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature! où est ta providence, où est ta bienfaisance d'avoir armé les animaux, espèce contre espèce, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'industrie des castors, avec la vie errante des sauvages du Canada, peut-être avouera-t-on que, vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux, le castor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur, quand l'Européen alla étendre & porter ses connoissances & ses progrès dans l'Amérique septentrionale.

Plus ancien habitant de ce Nouveau-Monde que l'homme, tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espèce, le castor avoit mis à profit une paix de plusieurs siècles pour perfectionner l'usage de ses facultés. Sous notre hémisphère, l'homme s'est emparé des régions les plus saines & les plus fertiles; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux. C'est, grace à leur petitesse, que

l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouse & destructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'est ainsi qu'on voit quelques républiques sans éclat & sans vigueur, se soutenir par leur foiblesse même au milieu des vastes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes sociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté, d'étendre leurs connoissances; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que mécaniques, & ne supposent aucun principe semblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection, si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait, si ce qu'il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne, si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances n'est pas retranché de sa durée, le castor qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domestique, les saisons du travail & du repos, certaines regles d'architectures, l'art curieux & savant de construire des digues? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des instruments foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents, qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à

tout, & se foumet à tout, a dans ce seul organe du tact, tous les instruments réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espece sur toutes les autres? Ce n'est point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu'il leve au ciel comme pour y chercher son origine, il l'étend & l'appesantit sur la terre pour y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, & dire, quand il a tout ravagé: JE REGNE. La plus sûre marque de la population de l'espece humaine, est la dépopulation des autres especes. Ainsi diminue & disparoît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les Européens se sont fait un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur, en modifiant l'espece. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés, il y a pourtant des castors sauvages & solitaires. Ces animaux rejetés, dit-on, de la société pour leurs défauts, vivent sans maison, sans magasin, dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils se creusent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un fossé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant pour leur donner la facilité de se garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur espece; ils n'aiment que la terre. Tels sont nos bievres

d'Europe. Ces castors, solitaires & terriers, n'ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve des castors en Amérique depuis le trentième degré de latitude septentrionale jusqu'au soixantième. Toujours clair-semés au Midi, leur nombre croît, & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtaîns un peu plus haut, couleur foncée de marron au Nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espèce, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux sur la croupe: tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

X. La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Française fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Québec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivières, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de Juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportent, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils

En quels lieux & de quelle manière se faisoit le commerce des fourrures.

avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espece de foire, où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le temps ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglois se répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ses marchandises s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui, tandis que chez les François, il étoit & fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui

fut celle des premiers colons, avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq personnes la permission de franchir ces bornes, pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-Yorck, rendit ces congés beaucoup plus fréquents. C'étoient des espèces de privilèges exclusifs, qu'on exerçoit par soi-même ou par d'autres. Ils duroient un an, ou même au-delà. On les vendoit ; & le produit en étoit distribué par le Gouverneur de la colonie, aux Officiers ou à leurs veuves & à leurs enfants, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile ; quelquefois enfin aux créatures du Commandant lui-même, qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans les caisses publiques : mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes ; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu'il falloit voiturer sur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivières pour aller par terre ; à travers de tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges ou dans les glaces, par la faim, ou par le fer de l'ennemi.

Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles, soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès, soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées, disparoissoient aussi vite : semblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent élève & détruit tout-à-coup dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvénients, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-temps, la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts qu'elle croyoit nécessaire à sa conservation, à son agrandissement dans l'Amérique septentrionale. Ceux qu'elle avoit construits, soit à l'ouest, soit au midi du fleuve Saint-Laurent, pour resserrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la solidité. Ceux qu'elle avoit jettés sur les différents lacs, dans les positions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord jusqu'à mille lieues de Quebec : mais ce n'étoient que de misérables palissades, destinées à contenir les sauvages, à s'assurer de leur alliance & du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse, à raison de l'importance du poste & des ennemis qui le menaçoient. C'est au Commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilège s'achetoit : mais comme il étoit toujours une occasion de gain, sou-

vent même d'une fortune considérable, il n'étoit accordé qu'aux Officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation, ils trouvoient aisément des capitalistes qui s'associoient à leur entreprise. On prétendoit que loin de contrarier le bien du service, ce système lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la nécessité d'avoir des liaisons plus suivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvements, de ne rien négliger pour s'assurer de leur amitié. Personne ne voyoit ou ne vouloit voir que cette disposition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt, & seroit la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie devenue en peu de temps universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilege exclusif, estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario, où les Anglois leur accorderoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la Cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il? Le Roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs; le Roi eut, sans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte du Roi. Toutes ces
mauvaises

mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au Roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages, quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité des scies, des couteaux, des haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instruments ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac, & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'ancien-monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible, & de s'en abstenir, & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfants, les sœurs, les freres, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François

honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur ; nous ne pouvons plus nous en passer ; & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal, il est sans remède.

La Cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour pros crit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses Ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les temps. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale de la diminution d'hommes, & par conséquent des peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus sensible.

XI.
Guerres
dans les-
quelles les
Fran çois se
trouvent
engagés,
dans le Ca-
nada.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du Duc d'Anjou sur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Les flammes de l'incendie général allèrent jusqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-temps, les Anglois & les Fran çois briguoient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte, avoient enflé son cœur naturellement haut. Il se croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ses intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fièrement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hostilités. Cette résolution s'accordoit avec la situation de la colonie Fran çoise, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de sa mé-

tropole. La Nouvelle-Yorck , au contraire , dont les forces déjà considérables augmentoient tous les jours , vouloit entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses insinuations , ses présents , ses négociations furent inutiles jusqu'en 1709. A cette époque , elle réussit à séduire quatre des cinq nations ; & ses troupes restées jusqu'alors dans l'inaction , s'ébranlerent , soutenues d'un grand nombre de guerriers sauvages.

L'armée s'avançoit fièrement vers le centre du Canada , avec l'assurance presque infailible de le conquérir , lorsqu'un chef Iroquois , qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit , dit simplement aux siens : Que deviendrons-nous , si nous réussissons à chasser les François ? Ce peu de mots prononcés avec un air de mystère & d'inquiétude , rappella promptement à tous les esprits leur premier système , qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers , pour assurer l'indépendance de la nation Iroquoise. Aussi-tôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public : mais comme il paroissoit honteux de s'en détacher ouvertement , on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste , par une trahison secrète. Les sauvages sans loix , les vertueux Spartiates , les religieux Hébreux , les Grecs & les Romains , éclairés & belliqueux , tous les peuples bruts ou policés , ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens , de la ruse & de la force.

On s'étoit arrêté sur le bord d'une petite rivière , où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois , qui passoit à la chasse tout le loisir que lui laissoit la guerre , imagina de jeter dans la rivière , un peu au-dessus du camp , toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois , qui ne se défoient pas d'une

semblable perfidie, continuerent malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Française. Une flotte nombreuse, destinée contre Quebec, & qui portoit cinq ou six mille hommes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroissoit sûre de vaincre, si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son Amiral, & le courroux des éléments, la firent périr dans la route. Ainsi le Canada, tout-à-la-fois délivré de ses inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours & sans perte, contre la force & la politique des Anglois.

XII.
La France
est réduite
à céder une
partie des
Provinces
qui étoient
unies au
Canada.

Cependant la France, qui, pendant quarante ans, avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets sous Louis XIV. ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers Royaumes; la France, qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt regnes, & sous un seul regne tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de succès, en plaçant une branche de sa Maison royale sur le trône des Espagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés qu'elle n'en avoit eus dans le temps de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fiere & vigoureuse sous un Roi, brillant de toutes les graces & de la force

de la jeunesse , après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur , elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie , qui étoit entré à la Cour avec une prude ambitieuse , décida du choix des Ministres , des Généraux , des administrateurs , & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les Rois , qui , comme les autres hommes , s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer , semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espece de flatteurs qui les bercent d'espérances , au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie , toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine , réveille dans l'ame des Princes les idées qu'elle y avoit semées ; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester , elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse , ainsi que le premier , une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais ; l'intrigue espere davantage , & le mérite obtient moins ; les talents se retirent , & les sollicitations de toute espece s'avancent ; les places tombent au hasard sur des hommes , qui , tous également incapables de les remplir , ont la présomption de s'en croire dignes , fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance , & tout va comme tout est mené , sans dessein , sans vigueur , sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie , le soutenir dans sa splendeur , l'arrêter sur le penchant de sa chute , sont trois opérations difficiles : mais la dernière l'est davantage. On sort de la barbarie par des élans intermittents ; on se soutient au som-

met de la prospérité par les forces qu'on a acquises ; on décline par un affaïssement général auquel on s'est acheminé, par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes, il faut des regnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un Monarque caduc, prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

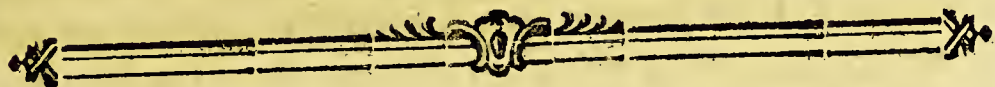
Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une suite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaïssement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple, en les faisant surtout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à sa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui formoient, avec le Canada, l'immense pays connu sous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le Livre suivant comment cette Puissance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ses pertes.

Fin du quinzieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE SEIZIEME.

*Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies
Françoises de l'Amérique septentrionales. A quoi
aboutissent ces nouvelles combinaisons ?*

LA guerre pour la succession d'Espagne avoit embrasé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux siècles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes pour en disputer un seul, qui, sous Charles-Quint, les avoit fait tous trembler. Une Maison, souveraine de cinq ou six Etats, avoit donné à la nation Espagnole cette grandeur colossale qui

devoit enchanter son imagination. Une Maison plus puissante encore , parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras , ambitionnoit de commander cette nation superbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon , rivaux depuis deux cents ans , faisoient les derniers efforts pour s'assurer une supériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entre eux. Il s'agissoit de savoir lequel se glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux Maisons , dont les prétentions avoient quelque fondement , vouloit bien qu'elles pussent étendre leurs branches , mais non que plusieurs sceptres fussent réunis , comme autrefois , dans une seule main. Tout s'arma pour disperser ou séparer un vaste héritage , & l'on résolut de le mettre en pieces , plutôt que de l'attacher à une Puissance qui , avec ce nouveau poids , dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue , parce qu'elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talents , par des peuples belliqueux & des Généraux soldats , désola tous les pays qu'elle devoit secourir , ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi ; mais son inconstance ne cessoit d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays , & succomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit sur mer étoit défait sur terre. On apprenoit en même-temps & la perte d'une flotte , & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre pour les dévorer tous. Enfin , après que les Etats eurent été épuisés d'or & de sang , après douze ans de calamités & de dépenses , les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts , s'empresserent à réparer

leurs pertes. On chercha dans le Nouveau-Monde les moyens de repeupler & de rétablir l'Ancien. La France tourna ses premiers regards vers l'Amérique septentrionale, où sembloit l'appeller la conformité du sol & du climat, & ce fut l'isle du cap Breton qui fixa d'abord son attention.

Les Anglois regardoient cette possession comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Aussi s'opposoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette isle, & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la Reine Anne, ou peut-être la corruption de ses Ministres, sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette Puissance fut autorisée à faire, au cap Breton, tous les arrangements qui lui conviendroient.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-fix lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée, dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au-dessus desquelles plusieurs élèvent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte que quelques mouillages pour

I.

Pour réparer ses pertes, la France peupla, fortifia l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

de petits bâtimens , dans des anes ou entre des îlets. A l'exception des lieux montueux , la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légère & de l'eau. La grande humidité du terrain s'exhale en brouillards , sans rendre l'air mal-sain. Du reste , le climat est très-froid ; ce qui doit provenir , soit de la prodigieuse quantité des lacs long-temps glacés qui couvrent plus de la moitié de l'île , soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil , d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le cap Breton attirât depuis long-temps quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés , il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François , qui en prirent possession au mois d'Août 1713 , furent proprement les premiers habitants. Ils changèrent son nom en celui de l'Île-Royale , & jetterent les yeux sur le fort Dauphin , pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords , y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne , nécessaires pour bâtir , pour fortifier une grande ville , se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs , & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable ; mais la difficulté d'y arriver , qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages , le fit abandonner , même après des travaux assez considérables. Les vues se tournèrent vers Louisbourg , dont l'abord étoit plus facile , & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg , situé sur la côte orientale de l'île , a pour le moins une lieue de profondeur , plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en

est bon. On y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau, & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais temps. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hyverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent, est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de Novembre, & de ne s'ouvrir qu'en Mai, & souvent en Juin. Son entrée, naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'isle aux Chevres, dont l'artillerie, battant à fleur d'eau, couleroit inmanquablement à fond tous les bâtimens, grands ou petits, qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l'une de trente-six, & l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis sur les côtes opposées, fortifient & croisent ce feu terrible.

La ville édifiée sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est de figure oblongue. Elle a environ une demi-lieue de tour; ses rues sont larges & régulières. On n'y voit guere que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre ont été bâties aux dépens du gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a construit des calles : ce sont des ponts, qui, avançant considérablement dans le port, sont très-commodes pour charger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart un espace d'environ cent toises du côté de la mer, parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle

formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en temps de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du Midi fussent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle les pêcheurs François fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier, pour des avantages équivoques, à leur attachement pour la France. La place qu'ils refusèrent d'occuper fut successivement remplie par quelques malheureux qui arrivoient de temps en temps d'Europe, & la population fixe de la colonie s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitants de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être ré-

coltés, ils avoient trop dégénéré pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoient qu'on en renouvelât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeler à l'Isle-Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts lorsqu'elle reçut des bâtimens, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente : mais le chêne y a toujours été fort rare, & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'originaux, de rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'isle avec les François, & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-James ou du continent voisin.

Il eût été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horizontales, de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jusqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les

bâtiments expédiés pour les isles Françoises n'avoient eu besoin de lest.

Toute l'activité de la colonie se tourna constamment vers la pêche de la morue sèche. Les habitants, moins aisés, y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches, cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les greves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtements, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitants de la colonie. Les plus grands de ces navires se bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe aussi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandises contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoisent pas qu'elle ne fût finie.

L'Isle-Royale n'envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles Françoises du Midi, sur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis soixante-dix jusqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaison, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du faumon & du maquereau salés, de l'huile de poisson, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du sucre & du café, mais plus encore avec des syrops & du taffia.

L'Isle-Royale ne pouvoit consommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur superflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des bêtes, des bestiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une assez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation qui se faisoit toute entière à Louisbourg, la plupart des colons languissoient dans une misère affreuse. Ce mal tiroit sa source de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'isle. Dans l'impuissance de se pourvoir d'ustensiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt excessif. Ceux même qui n'avoient pas eu besoin de ces avances, ne tarderent pas à subir la dure loi des emprunts. La cherté du sel & des vivres, les pêches malheureuses les y réduisirent en peu de temps. Des secours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinèrent sans ressource.

Telle est à chaque instant la position relative de l'indigent, qui sollicite des secours, & du citoyen opulent, qui ne les accorde qu'à des conditions si

dures, qu'elles deviennent en peu de temps fatales à l'emprunteur & au créancier; à l'emprunteur, à qui l'emploi du secours ne peut autant rendre qu'il lui a coûté; au créancier, qui finit par n'être plus payé d'un débiteur, que son usure ne tarde pas à rendre insolvable. Il est difficile de trouver un remède à cet inconvénient : car enfin, il faut que le prêteur ait ses sûretés, & que l'intérêt de la somme prêtée soit d'autant plus grand que les sûretés sont moindres.

Il y a de part & d'autre un vice de calcul, qu'un peu de justice & de bienfaisance de la part du prêteur pourroit réparer. Il faudroit que celui-ci se dît à lui-même : Ce malheureux qui s'adresse à moi est intelligent, laborieux, économe. Je veux lui tendre la main pour le tirer de la misère. Voyons ce que son industrie la plus avantageuse lui rendra, & ne lui prêtons point; ou si nous nous déterminons à lui prêter, que l'intérêt que nous exigerons de la somme prêtée, soit au-dessous du produit de son travail. S'il y avoit égalité entre l'intérêt & le produit, mon débiteur resteroit constamment dans la misère, & le moindre accident inattendu emmeneroit sa faillite & la perte de mon capital. Au contraire, si le produit excède l'intérêt, la fortune de mon débiteur s'accroît d'année en année, & avec elle la sûreté du fonds que je lui aurai confié. Mais malheureusement l'avidité ne raisonne pas comme la prudence & l'humanité. Il n'y a presque point de pactes & de baux entre le riche & le pauvre, auxquels ces principes ne soient applicables. Voulez-vous être payé de votre fermier, dans les bonnes & les mauvaises années, n'en exigez pas à la rigueur tout ce que votre terre peut rendre; sans quoi, si le feu prend à vos granges, c'est à vos dépens qu'elles seront incendiées. Si vous voulez prospérer seul, la prospérité vous échappera

échappera souvent. Il est rare que votre bien puisse se séparer absolument du bien d'un autre. Vous ferez la dupe de celui qui s'engage à plus qu'il ne peut, s'il le fait; il fera la vôtre, s'il l'ignore; & l'homme qui réunit la prudence à l'honnêteté, ne veut ni duper, ni être dupe.

Toutes les parties de la Nouvelle-France n'étoient pas prédestinées, dès leur origine, au même état de langueur. Plus heureuse que l'Isle-Royale, l'Isle de Saint-Jean traita mieux ses habitants. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guère qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette Couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve lui ouvrit les yeux sur ce foible reste, & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hyver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse : mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces désagréments. On y vit un pays uni que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains; du gibier & des bêtes fauves sans nombre; un grand abord des meilleures sortes de poisson; une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie qui forma le dou-

II.
Etablis-
ment des
François
dans l'Isle
de Saint-
Jean. But
de cette en-
treprise.

ble projet de défricher une île si productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement, l'intérêt qui avoit uni les associés les divisa, avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens commencerent à passer dans cette île en 1749. Avec le temps, ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi, la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c'est nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'île de Saint-Jean n'offre pas assez de greves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché, une Puissance, dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de pêcheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait seule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années, trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots & les fauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec sa colonie. Enfin, on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser, par l'impossibilité où l'on mettoit les habitants d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'isle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Isle-Royale, qui relevoit elle-même du Gouverneur du Canada. Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louysiane formoit la portion la plus intéressante.

Cette grande & belle contrée, que les Espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, resta longtemps inconnue aux habitants du Canada. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en soupçonnèrent l'existence. Avertis, à cette époque, par les sauvages qu'il y avoit à l'Occident de la colonie un grand fleuve, qui ne couloit ni à l'Est, ni au Nord, ils en conclurent qu'il devoit se rendre au golfe du Mexique, s'il couloit au Sud, ou dans l'Océan Pacifique, s'il se déchargeoit à l'Ouest. Le soin d'éclaircir ces faits importants, fut confié, en 1673, à Joliet, habitant de Quebec, homme très-intelligent, & au Jésuite Marquette, dont les mœurs douces & compatissantes étoient généralement chéries.

III.
Découverte du Mississipi par les François.

Aussi-tôt, ces deux hommes, également désintéressés, également actifs, également passionnés pour leur patrie, partent ensemble du lac Michigan, entrent dans la rivière des Renards qui s'y décharge, & la remontent jusque vers sa source, malgré les courants qui en rendent la navigation difficile. Après quelques jours de marche, ils se rembarquerent sur le Ouiskong, & naviguant toujours à l'Ouest, ils se trouvent sur le Mississipi, qu'ils descendent jusqu'aux Akanfas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur

zele les pouffoit plus loin : mais ils manquoient de subsistances ; mais ils se trouvoient dans des régions inconnues ; mais ils n'avoient que trois ou quatre hommes avec eux ; mais l'objet de leur voyage étoit rempli , puisqu'ils avoient découvert le fleuve qu'on cherchoit , & qu'ils étoient assurés de sa direction. Ces considérations les déterminèrent à reprendre la route du Canada , à travers le pays des Illinois , peuple assez nombreux & très-disposé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher , sans rien exagérer , ils communiquèrent au chef de la colonie les lumières qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitants , un Normand nommé Lasale , possédé de la double passion de faire une grande fortune , & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des Jésuites , où il avoit passé sa jeunesse , l'activité , l'enthousiasme , le courage d'esprit & de cœur , que ce corps célèbre savoit si bien inspirer aux ames ardentes , dont il aimoit à se recruter. Lasale , prêt à saisir toutes les occasions de se signaler , impatient de les faire naître , audacieux & entreprenant , voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite , une vaste carrière ouverte à son ambition & à son génie. De concert avec Frontenac , Gouverneur du Canada , il s'embarque pour l'Europe , se présente à la Cour de Versailles , s'y fait écouter , presque admirer dans un temps où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le Monarque & la nation. Il en revient comblé de faveurs , & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

C'étoit un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile & solide , il falloit , par des forts placés de distance en distance , s'assurer des contrées qui sépareroient le Mississipi des établissemens François :

il falloit gagner l'affection des peuplades errantes ou sédentaires dans ce vaste espace. Ces opérations, lentes de leur nature, furent encore retardées par des accidents inattendus, par la malveillance des Iroquois, par les émeutes répétées des soldats, que le despotisme & l'inquiétude de leur chef aigrissoient continuellement. Aussi Laſale, qui avoit commencé ses préparatifs au mois de Septembre 1678, ne put-il naviguer que le 2 Février 1682 sur le grand fleuve qui fixoit ses vœux & ses espérances. Le 9 Avril, il en reconnut l'embouchure, qui, comme on l'avoit prévu, se trouva dans le golfe du Mexique, & il étoit de retour à Quebec au printemps de l'année suivante.

Il part aussi-tôt pour aller proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une grande colonie sur les fertiles rives qu'arrose ce fleuve. La Cour se rend à son éloquence ou à ses raisons. On lui donne quatre petits bâtimens avec lesquels il vogue vers le golfe du Mexique. Pour avoir trop pris à l'ouest, la petite flotte manque son terme, & se trouve au mois de Février 1685 dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues de l'embouchure où l'on s'étoit proposé d'entrer. La haine irréconciliable qui s'est formée entre le chef de l'entreprise & Beaujeu, Commandant des vaisseaux, rend cette erreur infiniment plus funeste qu'elle ne devoit l'être. Impatients de se séparer, ces deux hommes altiers se décident à tout débarquer sur la côte même où le hasard les a conduits. Après cette opération désespérée, les navires s'éloignent, & il ne reste sur ces plages inconnues que cent soixante-dix hommes, la plupart très-corrompus, & tous mécontents avec raison de leur situation. Ils n'ont que peu d'outils, peu de vivres, peu de munitions. Le reste de

ce qui devoit servir à la fondation du nouvel Etat, a été englouti dans les flots, par la perfidie ou la mal-adresse des Officiers de mer, chargés de le mettre à terre.

Cependant l'ame fiere & inébranlable de Lafale n'est pas abattue par ces revers. Soupçonnant que les rivières qui se déchargent dans la baie où l'on est entré peuvent être des branches du Mississipi, il employe plusieurs mois à éclaircir ses doutes. Désabusé de ces espérances, il perd sa mission de vue. Au-lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui le conduiroient à sa destination, il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, & prendre connoissance des fabuleuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'au commencement de 1687 il est massacré par quelques-uns de ses compagnons, irrités de ses hauteurs & de ses violences.

La mort du chef disperse la troupe. Les scélérats qui l'ont assassiné périssent par les mains les uns des autres. Plusieurs s'incorporent aux tribus Indiennes. La faim & les fatigues en consomment un assez grand nombre. Les Espagnols voisins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers, qui finissent leurs jours dans les mines. Les sauvages surprennent le fort qu'on avoit construit, & immolent à leur rage ce qui s'y trouve. Il n'échappe à tant de défastres que sept hommes, qui, ayant erré jusqu'au Mississipi, se rendent au Canada par les Illinois. Ces malheurs font oublier en France une région encore peu connue.

D'Iberville, Gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudson, en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveille, en 1697, l'attention du Ministère. On le fait partir de Rochefort, avec deux

vaisseaux. Il découvre le Mississipi en 1699, le remonte jusqu'aux Natchez; & après s'être assuré par lui-même de tout ce qu'on avoit publié d'avantageux, il construit à son embouchure un petit fort qui ne subsiste que quatre ou cinq ans. Cependant il va établir ailleurs sa colonie.

Entre le fleuve & Pensacole, que les Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue, où aucun bâtiment ne peut aborder. Le sol en est sablonneux, & le climat brûlant. On n'y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Dans ce grand espace est un canton nommé Biloxi. Cette position, la plus triste, la plus stérile de ces contrées, est celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes qu'Iberville avoit amenés sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après, arrive une nouvelle peuplade. On retire la première des sables arides où elle avoit été jettée, & toutes deux sont réunies sur les bords de la Maubile. Cette rivière n'est navigable que pour des pirogues; les terres qu'elle arrose ne sont pas fertiles. C'étoient des motifs suffisants pour abandonner l'idée d'un pareil établissement. Il n'en fut pas ainsi. On décida que ces désavantages seroient compensés par la facilité des communications avec les sauvages voisins, avec les Espagnols, avec les îles Françaises & avec l'Europe. Le port qui devoit former ces liaisons, ne tenoit pas au continent. Un hasard heureux ou malheureux l'avoit placé à quelques lieues de la côte, dans une île déserte, ingrate & sauvage, qu'on décora du grand nom d'île Dauphine.

Une colonie fondée sur de si mauvaises bases ne pouvoit prospérer. La mort d'Iberville, qui, en 1706, termina sa carrière devant la Havane, en

IV.

Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, & l'appellent Louysiane.

servant glorieusement sa patrie dans la marine , acheva d'éteindre le peu d'espoir qui restoit aux plus crédules. On voyoit la France trop occupée d'une guerre désastreuse pour en pouvoir attendre des secours. Les habitants se croyoient à la veille d'un abandon total ; & ceux qui se flattoient de pouvoir trouver ailleurs un asyle , s'empressoient de l'aller chercher. Il ne restoit que vingt-huit familles , plus misérables les unes que les autres , lorsqu'on vit avec surprise Crozat demander , en 1712 , & obtenir pour quinze ans le commerce exclusif de la Louysiane.

C'étoit un négociant célèbre , qui , par de vastes entreprises sagement combinées , avoit élevé l'édifice d'une fortune immense. Il n'avoit pas renoncé à augmenter ses richesses , mais il vouloit que ses nouveaux projets contribuassent à la prospérité de la monarchie. Une ambition si noble tourna ses regards vers le Mississipi. Le soin d'en défricher le sol fertile ne l'occupa pas. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique , d'y verser des marchandises de toutes les especes , & d'en tirer le plus qu'il pourroit de métaux. La concession qu'il avoit désirée lui paroissoient l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations ; & les démarches de ses agents furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives , toutes infructueuses , l'ayant défabusé de ses espérances , il se dégoûta de son privilège , & le remit , en 1717 , à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations.

V.

La Louysiane a une grande célébrité au temps du système

Elle fut formée par Law , ce célèbre Ecoffois , sur lequel on n'eut pas , dans le temps , des idées bien arrêtées , & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers , & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce

génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter imaginé par un œil curieux & réfléchi sur toutes les Puissances Law. Pourquoi de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. L'état où l'ambition déordonnée de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singulièrement ses regards. Ils s'arrêtèrent sur des ruines. Un Empire qui, durant quarante ans, avoit causé tant de jalousie, tant d'inquiétude à tous ses voisins, ne montrait plus ni vigueur, ni vie. La nation étoit écrasée par les besoins du fisc, & le fisc par l'énormité de ses engagements. En vain on avoit réduit la dette publique dans l'espoir de redonner du prix aux créances respectées. Cette banqueroute du gouvernement n'avoit produit que très-imparfaitement l'espece de bien qu'on en attendoit. Les papiers royaux étoient encore infiniment au-dessous de leur valeur originale.

Il falloit ouvrir un débouché aux effets pour prévenir leur discrédit total. La voie du remboursement étoit impraticable, puisque les intérêts pour les sommes dues absorboient presque entièrement les revenus du gouvernement. Law imagina un autre expédient. Au mois d'Août 1717, il fit créer, sous le nom de compagnie d'Occident, une association dont les fonds devoient être faits avec des billets d'Etat. Ce papier étoit reçu pour la valeur entière, quoiqu'il perdît cinquante pour cent dans le commerce. Aussi le capital, qui n'étoit que de cent millions, fut-il rempli dans peu de jours. Il est vrai qu'avec ces singuliers moyens on ne pouvoit pas fonder une puissante colonie dans la Louysiane, comme le privilège exclusif sembloit l'exiger : mais un espoir d'un autre genre soutenoit l'auteur de ces nouveautés.

Ponce de Léon n'eut pas plutôt abordé à la Floride, en 1512, qu'il se répandit dans l'Ancien & le Nouveau-Monde, que cette région étoit remplie

de métaux. Ils ne furent découverts, ni par François de Courdoue, ni par Velasquez de Ayllon, ni par Philippe de Narvaez, ni par Ferdinand de Soto, quoique ces hommes entreprenants les eussent cherchés pendant trente ans avec des fatigues incroyables. L'Espagne avoit enfin renoncé à ses espérances, elle n'avoit même laissé aucun monument de ses entreprises; & cependant il étoit resté vaguement dans l'opinion des peuples que ces contrées renfermoient des trésors immenses. Personne ne désignoit le lieu précis où ces richesses pouvoient être : mais cette ignorance même servoit d'encouragement à l'exagération. Si l'enthousiasme se refroidissoit par intervalles, ce n'étoit que pour occuper plus vivement les esprits quelque temps après. Cette disposition générale à une crédulité avide pouvoit devenir un merveilleux instrument dans des mains habiles.

Dans les temps malheureux, il en est des espérances du peuple comme de ses terreurs, comme de ses fureurs. Dans ses fureurs, en un clin-d'œil, les places sont remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace & qui hurle. Le citoyen se barricade dans sa maison. Le magistrat tremble dans son hôtel. Le Souverain s'inquiète dans son palais. La nuit vient; le tumulte cesse, & la tranquillité renaît. Dans ses terreurs, en un clin-d'œil, la consternation se répand d'une ville dans une autre ville, & plonge dans l'abattement toute une nation. Dans ses espérances, le fantôme du bonheur, non moins rapide, se présente par-tout. Par-tout il relève les esprits, & les bruyants transports de l'allegresse succèdent au morne silence de l'infortune. La veille, tout étoit perdu; le jour suivant, tout est sauvé.

De toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme, il n'y en a point dont l'ivresse soit aussi violente que celle de l'or. On connoît le pays des

belles femmes, & l'on n'est point tenté d'y voyager. L'ambition sédentaire s'agite dans une enceinte assez étroite. La fureur des conquêtes est la maladie d'un seul homme qui entraîne une multitude d'autres à sa suite. Mais supposez tous les peuples de la terre également policés, & l'avidité de l'or déplacera les habitants de l'un & l'autre hémisphère. Partis des deux extrémités du diamètre de l'équateur, ils se croiseront sur la route d'un pôle à l'autre.

Law, auquel ce grand ressort étoit bien connu, persuada aisément aux François, la plupart ruinés, que les mines de la Louysiane, dont on avoit si longtemps parlé, étoient enfin trouvées; qu'elles étoient même plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté, déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une découverte si précieuse, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagème sur un peuple singulièrement passionné pour ces nouveautés, est inexprimable. Chacun s'agitoit pour acquérir le droit de puiser dans cette source regardée comme inépuisable. Le Mississipi devint un centre où tous les vœux, toutes les espérances, toutes les combinaisons se réunissoient. Bientôt des hommes riches, puissants, & qui la plupart passaient pour éclairés, ne se contentoient pas de participer au gain général du monopole, ils vouloient avoir des propriétés particulières dans une région qui passait pour le meilleur pays du monde. Pour l'exploitation de ces domaines, il falloit des bras. La France, la Suisse & l'Allemagne fournirent avec abondance des cultivateurs, qui, après avoir travaillé trois ans gratuitement pour celui qui auroit fait les fraix de leur transplantation, devoient devenir citoyens, posséder eux-mêmes des terres, & les défricher.

Durant les accès de cette fièvre ardente, ou dans les années 1718 & 1719, on entassoit sans soin & sans choix dans des navires, tous ces malheureux. Ils n'étoient pas déposés à l'isle Dauphine, dont des monceaux de sable venoient de combler la rade. Ils n'étoient pas jettés à la Maubile, à laquelle il ne restoit plus rien depuis qu'elle avoit perdu son port. C'étoit le Biloxi, cet affreux Biloxi, qui recevoit tous les nationaux, tous les étrangers qu'on avoit séduits. Ils y périssoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. Pour les conserver, il n'auroit fallu que les faire entrer dans le Mississipi, que les placer sur les terrains qu'ils devoient mettre en valeur. Mais telle étoit l'impéritie ou la négligence de ceux qui dirigeoient l'entreprise, qu'ils ne firent jamais construire les bateaux nécessaires pour une opération si simple. Après même qu'on se fut assuré que les navires qui arrivoient d'Europe pouvoient la plupart remonter le fleuve, le Biloxi continua à être le tombeau des tristes victimes d'une imposture politique. On ne transféra le quartier général de la colonie à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'est-à-dire, lorsqu'il ne restoit presque aucun des infortunés qui s'étoient si légèrement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu. Les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d'avoir embrassé des chimeres. La Louysiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers, dont on s'est fait d'abord une idée trop avantageuse, & qu'on punit de cette renommée en les rabaisant au-dessous de leur valeur réelle. On cherche, par l'excès du blâme, à persuader qu'on n'a pas donné dans l'erreur commune. Comment en effet imaginer qu'on s'acharnât à dire du mal de soi? Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre.

Le Mississipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, que dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du Royaume.

Que pouvoit-on espérer d'un édifice élevé avec ces matériaux ? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qui avoient été transplantés dans ces climats sauvages, allèrent étaler dans les établissements Anglois ou Espagnols le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe. Le plus grand nombre erra dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie qui faisoient ces énormes avances, avoient la folle prétention de former dans la capitale de la France le plan des entreprises qui convenoient à ce Nouveau-Monde. Paris, qui ne connoît pas même les Provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, Paris vouloit tout soumettre aux opérations de ses frivoles & rapides calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louysiane, avec les gênes & les entraves qu'on jugeoit bien ou mal favorables au monopole. De légers encouragements accordés à des citoyens qu'on auroit appelés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres : ces encouragements donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment

plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux qu'un privilege exclusif avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agents qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt intermédiat au succès.

Cependant le Ministère croyoit important au bien de l'Etat de laisser la Louysiane entre les mains de la compagnie. Ce corps eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilege. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur par le sacrifice d'une somme de 1,450,000 livres. Car il est des Empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se délivrer, & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tout le temps que le privilege exclusif avoit tenu la Louysiane dans les fers, il avoit exigé, selon les distances, cinquante, soixante, quatre-vingts, cent pour cent de bénéfices sur les marchandises qu'il y faisoit passer; il avoit réglé par un tarif plus oppresseur encore le prix des denrées que la colonie lui livroit. Comment un établissement naissant auroit-il pu faire des progrès sous le joug d'une tyrannie si atroce? Aussi le découragement étoit-il universel. Pour redonner du ressort & de l'énergie aux esprits, le gouvernement voulut qu'une possession devenue vraiment nationale éprouvât de plus heureuses influences. Dans cette vue, il régla que tout ce que le commerce de France porteroit dans cette contrée, que tout ce qu'il en rapporteroit seroit exempt, pendant dix ans, de tous les droits d'entrée & de sortie. Voyons à quel degré de prospérité une disposition si sage éleva cette région célèbre.

La Louysiane est une vaste contrée, bornée au
midi par la mer, au levant par la Floride & la Ca-
roline, au couchant par le nouveau Mexique, au
nord par le Canada & par les terres inconnues qui
doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il
n'est pas possible de fixer sa longueur avec préci-
sion; mais sa largeur commune est de deux cents
lieues.

VI.

Etendue, sol
& climat de
la Louysia-
ne.

Le climat varie beaucoup dans un si grand es-
pace. A la basse Louysiane, les brouillards sont trop
communs au printemps & durant l'automne; l'hy-
ver est pluvieux, & accompagné de loin en loin
de foibles gélées; la plupart des jours d'été sont
gâtés par de violents orages. Sur ce vaste espace,
les chaleurs ne sont nulle part telles qu'on devroit
les attendre de sa latitude. Les épaisses forêts qui
empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol;
des rivières innombrables qui entretiennent une
humidité habituelle; les vents, qui, par une longue
continuité de terres, arrivent du Nord: toutes ces
raisons expliquent aux yeux des physiciens ce phé-
nomène étonnant pour le vulgaire.

Quoique les maladies ne soient pas communes
dans la haute Louysiane, elles sont peut-être plus
rares dans la basse. Ce n'est toutefois qu'une lan-
gue de terre de deux ou trois lieues de largeur,
remplie d'insectes, d'eaux stagnantes, de matières
végétales qui croupissent dans une atmosphère hu-
mide & chaude, principe constant de la dissolution
des corps. Sous le ciel, où tous les êtres morts
subissent généralement une putréfaction rapide,
l'homme jouit d'une santé plus affermie que dans
les régions que tout porteroit à croire plus salubres.
A l'exception du Tetanos, qui emporte avant le dou-
zième jour la moitié des enfants noirs, & un grand
nombre d'enfants blancs, on ne connoît guère d'au-

tres infirmités dans cette contrée que des affections vaporeuses, & des obstructions qu'on pourroit même regarder comme une suite du genre de vie qu'on y mene. D'où peut venir cette salubrité dans l'air ? peut-être des fréquents tonnerres qui se font entendre sur ce sol étroit ? peut-être des vents qui y regnent presque continuellement ? peut-être des feux qu'il y faut allumer sans cesse pour réduire en cendres les nombreux roseaux qui s'opposent à la culture ?

Antérieurement à tous les essais, on devoit croire cette région susceptible d'une grande fécondité. Elle étoit remplie de fruits sauvages. Une multitude prodigieuse d'oiseaux & de bêtes fauves y trouvoient une subsistance abondante. Ses prairies formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Les arbres étoient remarquables par leur grosseur, par leur élévation, & il n'y manquoit que les bois de teinture, qui ne croissent qu'entre les tropiques. D'heureuses expériences ont depuis confirmé ces augures favorables.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve qui coupe du Nord au Sud ce pays immense. Les voyageurs les plus déterminés ne l'ont guere remonté que deux cents lieues au-dessus du saut Saint-Antoine, qui en barre le cours par une cascade assez haute, vers les quarante-fix degrés de latitude. De-là jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un circuit de sept cents lieues, la navigation n'est pas interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossi par la riviere des Illinois, par le Missouri, par l'Ohio, par cent rivières moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même beaucoup étendu son lit, formé en partie d'un terrain assez nouveau, puisqu'on

puisque'on n'y trouve pas une seule pierre. La mer rejetant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles, de troncs & de branches d'arbre que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s'assemble & se lie de tous ces matériaux poussés & repoussés, une masse ferme & solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Le fleuve n'a pas des époques bien déterminées pour augmenter ou pour décroître. Cependant il est communément plus majestueux depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juin, que dans le reste de l'année. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guere qu'à soixante lieues du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire, dans les terres basses, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux, qui, embarrassant les corps étrangers que charie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, composé avec le temps des bords plus élevés que les parties latérales, qui forment des deux côtés un plan incliné. Il arrive de-là que les eaux une fois sorties de leur cours naturel n'y rentrent jamais, & qu'elles sont réduites à s'écouler vers l'Océan, ou à former de petits lacs.

Quand on ne considère que la largeur & la profondeur du Mississipi, on est porté à croire que la navigation y est très-facile. Cependant elle est lente, même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des temps obscurs, & qu'au-lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode dans le reste de l'Amérique, il faut employer des pirogues plus solides, & par conséquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans

ces précautions, on feroit fans cesse exposé à heurter contre les branches ou contre les racines des arbres entraînés en foule par le fleuve, & souvent arrêtés sous l'eau. Les difficultés augmentent encore quand il s'agit de remonter.

A une assez grande distance des terres, il faut, avant que d'entrer dans le Mississipi, se débarrasser des bois flottants qui sont descendus de la Louysiane. La côte est si plate, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y aborder. Les embouchures du fleuve sont multipliées : elle changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les navires ont heureusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou douze lieues, à travers un pays noyé ou l'œil n'apperçoit que des joncs & quelques arbrustes. Ils trouvent alors sur les deux rives des forêts épaisses qu'ils franchissent en deux ou trois jours, à moins que des calmes, assez ordinaires durant l'été, n'arrêtent leur marche. Il faut ensuite se faire touer ou attendre un nouveau vent pour passer le détroit à l'Anglois, & arriver à la Nouvelle-Orléans. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courants, se fait avec des bateaux à rame & à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand, à l'entrée de la nuit, ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues. Les Européens qui y sont embarqués, se font suivre par terre de chasseurs sauvages qui fournissent à leur subsistance, pendant un espace d'environ trois mois & demi que dure la navigation d'une extrémité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales sont les plus grandes que la France ait eu à surmonter dans la formation de ses établissements à la Louysiane.

Les Anglois fixés à l'Est ont toujours été si occupés de leurs cultures, qu'ils n'ont jamais songé qu'à les étendre, qu'à les perfectionner. L'esprit de conquête ou de ravage ne les a pas détournés de leurs travaux. Eussent-ils eu du penchant à la jalousie, les François ne se conduisoient pas de maniere à la provoquer.

Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenants du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voisin actif, leur fit former, en 1720, le projet de pousser une peuplade considérable fort au-delà des limites dans lesquelles ils s'étoient jusqu'alors renfermés. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de Santa-Fé. Elle dirigea sa marche vers les Osages qu'on vouloit armer contre leurs éternels ennemis, les Missouris, dont on avoit résolu d'occuper la place. Les Espagnols s'égarèrent. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils méditoient la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquèrent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singulière du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda que quarante-huit heures pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols qu'on avoit amusés par des jeux, & les égorgerent dans le sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfants. L'aumônier seul échappa au carnage; & encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtements. Cette catastrophe ayant rassuré la Louysiane du côté qui paroissoit le plus menacé, la colonie ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays.

Quoique plus nombreux alors que de nos jours, ils n'étoient pas fort redoutables.

VII.
Caractere
général des
sauvages de
la Louysia-
ne, & celui
des Natchez
en particu-
lier.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes très-foibles, toutes ennemies, quoique séparées par des déserts immenses. Quelques-unes avoient une demeure fixe. Des feuillages entrelacés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux des bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le maïs, quelques fruits, fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractère.

Entre ces nations, la plus remarquable étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un homme qui s'appelloit GRAND SOLEIL, parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre brillant, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion, tout dépendoit de lui. Peut-être le globe entier n'eût-il pas offert un Souverain plus absolu. Sa compagne jouissoit de la même autorité, des mêmes honneurs. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres : *Qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. C'étoit une obligation de leur apporter tout ce que la chasse, la pêche, la culture offroient de meilleur. Lorsqu'il mouroit, lui ou sa femme, il falloit que plusieurs de leurs sujets terminassent aussi leur carrière, pour les aller servir dans un autre monde. La religion des Natchez se bornoit à l'adoration du soleil : mais cette croyance étoit accompagnée de beaucoup de culte, & par conséquent suivie de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Il fut embrasé un jour par le feu qu'on y entretenoit per-

pétuellement, du moins habituellement, & la consécration fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfants, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le Pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'un peuple aussi pauvre, aussi sauvage, fut si cruellement asservi : mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des hommes qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

La plupart des relations assurent, sur la foi douteuse de quelques traditions, que les Natchez occuperent long-temps la rive orientale du Mississipi, depuis la riviere d'Iberville jusqu'à l'Ohio, c'est-à-dire un espace de quatre cents lieues. Alors ils devoient former la nation la plus florissante de l'Amérique Septentrionale. On peut soupçonner que le joug sous lequel un gouvernement oppresseur & arbitraire les faisoit gémir, les dégoûta de leur patrie. Ils dûrent se disperser ; & quelques traces de leurs cultes, qu'on trouve de loin en loin dans ces régions, paroissent donner du poids à ces conjectures. Ce qui est sûr, c'est que lorsque les François parurent à la Louysiane, ce peuple ne comptoit que deux mille guerriers, & ne formoit que quelques bourgades, placées à une assez grande distance les unes des autres, mais toutes rapprochées du Mississipi.

Ce défaut de population n'empêchoit pas que le pays des Natchez ne fût excellent. Le climat en est sain & tempéré ; le sol se prête à des cultures riches & variées ; le terrain est assez élevé pour n'avoir rien à craindre des inondations du fleuve. Cette contrée est généralement ouverte, étendue, arrosée, couverte de jolis côteaux, d'agréables

prairies , de bois délicieux jusqu'aux Apalaches. Aussi les premiers François qui la reconnurent jugerent-ils que , malgré l'éloignement où elle étoit de la mer , ce seroit , avec le temps , le centre de la colonie. Cette opinion les y attira en foule. Ils furent accueillis favorablement , & soulagés par les sauvages dans l'établissement des plantations qu'ils vouloient former. Des échanges réciproquement utiles commencerent entre les deux nations une amitié qui paroissoit sincere. Elle seroit devenue solide , si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers n'avoient d'abord demandé les productions du pays qu'en négociants honnêtes. Ils dictèrent depuis impérieusement les conditions du commerce. A la fin , ils ravirent ce qu'ils étoient las de payer , même à vil prix. Leur audace s'accrut , au point de chasser le cultivateur indigene des champs qu'il avoit défrichés.

Cette tyrannie étoit atroce. Pour en arrêter le cours , les Natchez employerent , mais sans succès , les plus humiliantes supplications. Dans leur désespoir , ils tenterent d'associer à leur ressentiment les peuples de l'Est , dont les dispositions leur étoient connues , & ils réussirent à former , sur la fin de 1729 , une ligue presque universelle , dont le but étoit d'exterminer en un seul jour la race entiere de leurs oppresseurs. La négociation fut si heureusement conduite , que le secret n'en fut pénétré , ni par les sauvages amis des François , ni par les François eux-mêmes. Le complot ne pouvoit être déconcerté que par un hasard heureux. Il arriva.

Selon les relations du temps , les Natchez envoyèrent aux nations conjurées , qui ne connoissoient pas mieux qu'eux l'art de l'écriture , des paquets composés d'un égal nombre de buchettes.

Pour ne pas se méprendre sur l'époque où la haine commune devoit éclater, on convint d'en brûler une tous les jours dans chaque bourgade, & que la dernière donneroit par-tout le signal de la sanglante tragédie qu'on vouloit jouer. Il arriva que la femme ou la mere du grand chef, fut instruite de la conspiration, par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en avertit, à plusieurs reprises, l'officier de cette nation, qui commandoit à son voisinage. L'indifférence ou le mépris qu'on montra pour ses avis, n'étouffa pas dans son cœur l'affection qu'elle avoit pour ces étrangers. Sa dignité l'autorisoit à entrer dans le temple du soleil, aux heures qui lui convenoient. Cette prérogative la mettoit à portée d'enlever successivement les buchettes qu'on y avoit déposées, & elle s'y détermina pour déranger les calculs de la ligue, au risque d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte des François qu'elle aimoit, pour assurer le salut de ceux qui lui étoient inconnus. Ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Au signal convenu, les Natchez fondirent inopinément sur leur ennemi, persuadés que la même scene se répétoit chez leurs alliés : mais comme il n'y avoit pas eu ailleurs de perfidie, tout fut tranquille & devoit l'être.

Ces détails paroissent bien fabuleux. Mais il est très-vrai que l'époque convenue entre tous les membres de la confédération pour délivrer la Louysiane d'un joug étranger, fut prévenue par les Natchez. Peut-être ne purent-ils pas contenir plus long-temps leur haine ? peut-être furent-ils entraînés par des facilités inattendues ? peut-être craignirent-ils, bien ou mal-à-propos, qu'on ne commençât à soupçonner leurs intentions ? Ce qui est sûr, c'est que sur deux cents vingt François qui étoient alors dans cet établissement, il y en eut deux cents de massacrés ; que

les femmes enceintes ou qui avoient des enfants en bas âge, n'eurent pas une destinée plus heureuse ; & que les autres, restées prisonnières, furent exposées à la brutalité des assassins de leurs fils & de leurs époux.

Au bruit de cet événement, la colonie entière se crut perdue. Elle ne pouvoit opposer à la foule d'ennemis qui la menaçoient de toutes parts, que quelques palissades à demi-pourries, qu'un petit nombre de vagabonds mal armés & sans discipline. Perrier, en qui résidoit l'autorité, n'avoit pas une meilleure opinion de la situation des choses. Cependant il montra de l'assurance, & cette audace lui tint lieu de forces. Les sauvages ne le crurent pas seulement en état de se défendre, mais encore de les attaquer. Pour écarter les soupçons qu'on pouvoit avoir conçu contre eux, ou dans l'espoir d'obtenir leur grace, plusieurs de ces nations joignirent leurs guerriers aux siens, pour assurer sa vengeance.

Il eût fallu, pour réussir, d'autres troupes que des alliés mal intentionnés, & des soldats qui servoient par force. Cette milice marcha vers le pays des Natchez, avec une lenteur qui n'étoit pas d'un bon augure ; elle attaqua leurs forts avec une mollesse qui ne promettoit aucun succès. Heureusement les assiégés offrirent de relâcher tous les prisonniers qu'ils avoient en leur puissance, si l'on consentoit à se retirer, & cette proposition fut acceptée avec une extrême joie.

Mais Perrier ayant reçu quelques secours d'Europe, recommença les hostilités dans les premiers jours de 1731. A la vue de ce nouveau péril, la division se mit parmi les Natchez, & cette mésintelligence entraîna la ruine de la nation entière. Quelques foibles corps de ces sauvages furent passés au

fil de l'épée, un grand nombre furent envoyés esclaves à Saint-Domingue. Ce qui avoit échappé à la servitude & à la mort, se réfugia chez les Chicachas.

C'étoit le peuple le plus intrépide de ces contrées. On connoissoit ses liaisons intimes avec les Anglois. Sa vertu chérie étoit l'hospitalité. Pour toutes ces raisons, on craignit de lui proposer d'abord de livrer ceux des Natchez auxquels il avoit accordé asyle. Mais le successeur de Perrier, Bienville, se crut autorisé à demander cette lâcheté. La réponse des Chicachas fut celle de l'indignation & du courage. Des deux côtés on courut aux armes en 1736. Les François furent battus en rase campagne, & repoussés avec perte sous les palissades de leur ennemi. Encouragés quatre ans après par les secours qu'ils avoient reçus du Canada, ils voulurent tenter de nouveau la fortune. Ils succomboient encore, lorsque des circonstances favorables les réconcilièrent avec ces sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louysiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

Ses côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses & couvertes d'un sable aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification.

Quoique les François dussent souhaiter de s'approcher du Mexique, ils n'ont formé aucun établissement sur la côte qui est à l'ouest du Mississipi. On aura craint, sans doute, d'offenser l'Espagne, qui n'auroit pas souffert patiemment ce voisinage.

A l'est du fleuve, on voit le fort la Maubile, élevé sur les bords d'une rivière qui prend sa source dans les Apalaches. Il servoit à contenir dans l'alliance des François les Chaëtas, les Alimabous, d'au-

VIII.
Etablissements formés par les François à la Louysiane.

tres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacole tiroient de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes qui n'ont point de stabilité. Plusieurs sont quelquefois à sec. Il y en a qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Celle de l'est, la seule aujourd'hui fréquentée par des navires, est très-tortueuse, n'offre qu'une voie infiniment étroite, & n'a que onze ou douze pieds d'eau dans les plus hautes marées. Le petit fort, nommé la Balise, qui défendoit autrefois l'embouchure de la rivière, a perdu toute son utilité depuis que son canal s'est comblé, & que les bâtimens naviguent hors de la portée de son canon.

La Nouvelle-Orléans, située à trente lieues de l'océan, est le premier établissement qui se présente. Cette ville, destinée à être l'entrepôt de toutes les liaisons que la métropole & la colonie formeroient entre elles, fut bâtie sur le bord oriental du fleuve, autour d'un croissant accessible à tous les navires, & où ils jouissent d'une sûreté entière. On en jeta les fondemens en 1717; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, qu'elle devint la capitale de la Louysiane. Jamais elle n'a compté plus de seize cents habitants, partie libres, & partie esclaves. Les cabanes qui la couvroient originellement ont été successivement remplacées par des maisons commodes, mais bâties de bois sur brique, parce que le sol n'avoit pas assez de solidité pour soutenir des édifices plus pesants.

La ville s'élève dans une île qui a soixante lieues de long, sur une largeur médiocre. Cette île, dont la plus grande partie n'est pas susceptible de culture, est formée par l'océan, par le Mississipi,

par le lac Pontchartrain & par le Manhac, ou la rivière d'Iberville, canal que le Mississipi s'est creusé pour y verser le superflu de ses eaux, dans la saison de sa trop grande abondance. Il peut y avoir sur ce territoire une centaine de possessions, où l'on trouve quatre à cinq cents blancs & quatre mille noirs, que des indigoteries occupent principalement. Quelques propriétaires entreprenants ont tenté d'y naturaliser le sucre; mais de petites gelées, destructives de cette riche production, ont rendu ces essais infructueux. Les plantations sont rarement contiguës. Des eaux stagnantes & marécageuses les séparent le plus souvent, sur-tout dans la partie inférieure de l'isle.

Vis-à-vis l'isle de la Nouvelle-Orléans, & sur la rive occidentale du Mississipi, furent établis, en 1722, trois cents Allemands, restes infortunés de plusieurs mille qu'on avoit arrachés à leur patrie. Leur nombre a triplé depuis cette époque peu éloignée, parce qu'ils ont toujours été les hommes les plus laborieux de la colonie. Aidés par environ deux mille esclaves, ils cultivent du maïs pour leur nourriture, du riz & de l'indigo pour l'exportation. Ils s'occupoient autrefois du coton; mais ils l'ont abandonné depuis que l'Europe l'a trouvé trop court pour ses fabriques.

Un peu plus haut, sur la même côte, furent placés huit cents Acadiens, arrivés à la Louysiane immédiatement après la dernière paix. Leurs travaux se sont bornés jusqu'ici à l'éducation des bétiaux, à la culture des denrées les plus nécessaires. Si leurs facultés augmentent, ils demanderont à leur sol des productions vénales.

Toutes celles qui enrichissent le bas de la colonie se terminent à l'établissement de la Pointe-coupée, formé à quarante-cinq lieues de la Nou-

velle-Orléans. Il fournit de plus la majeure partie du tabac qui se consomme dans le pays, & beaucoup de bois pour le commerce extérieur. Ces travaux occupent cinq ou six cents blancs, & douze cents noirs.

Sur toute la longueur des terres cultivées dans ces divers établissements qui appartiennent à la basse Louysiane, regne une chaussée destinée à les garantir des inondations du fleuve. De larges & profonds fossés, dont chaque champ est entouré, assurent une issue aux fluides qui auroient percé ou surmonté la digue. Ce sol est entièrement vaseux. Lorsqu'il doit être mis en valeur, on coupe par le pied les grosses cannes dont il est couvert. Dès qu'elles sont seches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un sein fécond à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Le bled n'y prospere pas, & il ne pousse que des épis sans grain. La plupart des arbres fruitiers ne réussissent pas davantage. Ils croissent fort vite; ils fleurissent deux fois chaque année: mais le fruit, piqué des vers, seche & tombe généralement avant d'avoir atteint sa maturité. Il n'y a que le pêcher, l'oranger & le figuier, dont on ne peut assez vanter la fertilité.

On trouve une nature différente dans la haute Louysiane. A l'est du Mississipi, cette région commence un peu au-dessous de la riviere d'Iberville. Son terrain, anciennement formé, assez élevé pour être à l'abri des inondations, & qui n'a que le degré d'humidité convenable, exige moins de soins, & promet une plus grande variété de productions. Ainsi le penserent les premiers François qui parurent dans ces contrées. Ils s'établirent aux Natchez, y essayèrent plusieurs cultures qui réussirent toutes, & se fixerent enfin à celle du tabac, qui ne tarda

pas à avoir dans la métropole la réputation dont il étoit digne. Le gouvernement s'attendoit à voir arriver bientôt de cet établissement l'approvisionnement entier de la monarchie, lorsque la tyrannie de ses agents en causa la ruine. Depuis cette funeste époque, ce sol inépuisable est resté en friche, jusqu'à ce que la Grande-Bretagne en ayant acquis la propriété par les traités, y ait fait passer une population suffisante pour le féconder.

Un peu plus haut, mais sur la rive occidentale, se décharge dans le Mississipi la rivière Rouge. C'est à trente lieues de son embouchure & sur les terres des Natchitoches, que les François, à leur arrivée dans la Louysiane, éleverent quelques palissades. Ce poste avoit pour objet de tirer du nouveau Mexique des bêtes à poil & à corne, dont une colonie naissante a toujours besoin, & celui d'ouvrir un commerce interlope avec le fort Espagnol des Adayes, qui n'en est éloigné que de sept lieues. Il y a long-temps que la multiplication des troupeaux, dans les campagnes où il falloit les naturaliser, a fait cesser la première liaison; on avoit encore plutôt compris que la seconde, avec un des plus pauvres établissements du monde, n'auroit jamais d'utilité réelle. Aussi les Natchitoches ne tarderent-ils pas à être abandonnés par ceux que l'espoir d'une grande fortune y avoit attirés. On n'y voit plus que les descendants de quelques soldats qui s'y sont fixés à la fin de leur engagement. Leur nombre ne passe pas deux cents. Ils vivent du maïs ou des légumes qu'ils cultivent, & vendent le superflu de ces productions à leur indolent voisin. L'argent qu'ils reçoivent de cette foible garnison leur sert à payer les boissons & les vêtements qu'ils sont obligés de tirer d'ailleurs.

L'établissement formé aux Akanfas est plus mi-

féritable encore. Infailliblement il feroit devenu très-florissant, si les troupes, les armes, les engagés, les vivres & les marchandises que Law y faisoit passer pour son compte particulier, n'eussent été confisqués après la disgrâce de cet homme entreprenant. Il ne s'est depuis fixé dans cet excellent pays que quelques Canadiens qui ont pris pour compagnes des femmes Indigenes. De ces liaisons est bientôt sortie une race presque sauvage. Les familles en sont très-peu nombreuses : elles vivent dispersées, & ne s'occupent guere que de la chasse.

Pour arriver des Akanfas aux Illinois, il faut faire trois cents lieues : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en sont que plus indépendants. Ils n'ont point des chefs liés entre eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, & les rendre si malheureux qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. Les Illinois, placés dans la partie la plus septentrionale de la Louysiane, étoient continuellement battus, & toujours à la veille d'être détruits par les Iroquois ou par d'autres nations belliqueuses. Il leur falloit un défenseur, & le François le devint en occupant une partie de leur territoire à l'embouchure de leur riviere, & sur les rives plus riantes, plus fécondes du Mississipi. Rassemblés autour de lui, ils ont évité la destinée de la plupart des peuplades de ce Nouveau-Monde, dont il reste à peine quelque souvenir. Cependant leur nombre a diminué à mesure que celui de leurs protecteurs s'est accru. Ces étrangers ont formé peu-à-peu une population de deux mille trois cents quatre-vingts personnes libres & de huit cents esclaves, distribués dans six bourgades, dont cinq sont situées sur le bord oriental du fleuve.

Malheureusement, la plupart d'entre eux ont eu

la passion de courir les bois pour y acheter des pelleteries, ou d'attendre dans leurs magasins que les sauvages leur apportassent le produit de leurs chasses. Ils auroient travaillé plus utilement pour eux, pour la colonie & pour la France, s'ils eussent fouillé le sol excellent où la fortune les avoit placés, s'ils lui avoient demandé les grains de l'Ancien monde que la Louysiane a toujours été obligée de tirer de l'Europe ou de l'Amérique septentrionale. Mais combien l'établissement formé par les François au pays des Illinois, combien leurs autres établissements sont restés loin de cette prospérité !

Jamais, dans son plus grand éclat, la colonie n'eut plus de sept mille blancs, sans y comprendre les troupes qui varient depuis trois cents jusqu'à deux mille hommes. Cette foible population étoit dispersée sur les bords du Mississipi, dans un espace de cinq cents lieues, & soutenue par quelques mauvais forts, situés à une distance immense l'un de l'autre. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le Nouveau-Monde, au temps du systême. Tous ces misérables avoient péri sans se reproduire. Les colons étoient des hommes forts & robustes sortis du Canada, ou des soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement un terrain convenable & de quoi l'ensemencer, un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & six poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Quelques Officiers, quelques hommes riches avoient formé des plantations assez considérables qui occupoient huit mille esclaves.

Cette peuplade envoyoit à la France quatre-vingts milliers d'indigo, quelques cuirs & beaucoup de pelleteries. Elle envoyoit aux isles du suif, des viandes fumées, des légumes, du riz, du maïs, du brai, du goudron, du merrein & des bois de charpente. Tant d'objets réunis pouvoient valoir 2,000,000 liv. Cette somme lui étoit payée en marchandises d'Europe & en productions des Indes Occidentales. La colonie recevoit même beaucoup plus qu'elle ne donnoit, & c'étoient les fraix de souveraineté qui lui procuroient ce singulier avantage.

Les dépenses publiques furent toujours trop considérables à la Louysiane. Elles surpassèrent souvent, même en pleine paix, le produit entier de cet établissement. Peut-être les agents du gouvernement auroient-ils été plus circonspects, si les opérations eussent été faites avec des métaux. La malheureuse facilité de tout payer avec du papier, qui ne devoit être acquitté que dans la métropole, les rendit généralement prodigues. Plusieurs même furent infidèles. Pour leur intérêt particulier, ils ordonnèrent la construction de forts qui n'étoient d'aucune utilité, & qui coûtoient vingt fois plus qu'il ne falloit. Ils multiplièrent, sans motif comme sans mesure, les présents annuels que la Cour de Versailles étoit dans l'habitude de faire aux tribus sauvages.

Les exportations & les importations de la Louysiane ne se faisoient pas sur des navires qui lui fussent propres. Jamais elle ne s'avisa d'en avoir un seul. Il lui arrivoit quelquefois de foibles embarcations des ports de France. Quelquefois les isles à sucre lui envoyoit de gros bateaux. Mais le plus souvent, des vaisseaux partis de la métropole pour Saint-Domingue, déposoit dans ce riche établissement une partie de leur cargaison, alloient vendre le

le reste de Mississipi, & s'y chargeoient en retour de ce qui pouvoit convenir à Saint-Domingue, de ce qui pouvoit convenir à la métropole.

La Louysiane, que la nature sembloit appeler à une grande prospérité, y seroit sans doute arrivée, si l'on eût eu la sagesse d'écouter les vœux des Protestants François réfugiés dans les colonies établies par les Anglois au Nord du Nouveau-Monde.

IX
La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louysiane. Fautes qui ont empêché ce succès.

Sous le regne le plus brillant, & sous l'époque la plus heureuse de ce regne, trois cents mille familles Calvinistes jouissoient paisiblement en France des droits de l'homme & du citoyen, droits confirmés par l'édit fameux qui avoit assoupi tant de troubles & terminé tant de malheurs, l'édit de Nantes. L'effroi de ses voisins, & l'idole de ses sujets, Louis XIV n'avoit à redouter ni des ennemis au-dehors, ni des rebelles au-dedans de ses Provinces. Les Protestants, tranquilles par devoir & par intérêt, ne songeoient qu'à servir l'Etat, & qu'à contribuer à sa puissance & à sa gloire. On les voyoit à la tête de beaucoup de nouvelles manufactures; & répandus dans les contrées maritimes, une marine formidable à sa naissance trouvoit sa force principale dans leurs bras. Où regne une aisance honnête, fruit du travail & de l'industrie, là sont ordinairement les bonnes mœurs. Elles distinguoient les Protestants, parce qu'ils étoient les plus foibles, les plus laborieux, & qu'ils avoient encore à justifier leur croyance par leurs vertus.

Je le repete : tout étoit tranquille dans l'intérieur du Royaume; mais l'orgueil sacerdotal, mais l'ambition pharisenne ne l'étoient pas. Le Clergé de France, Rome & les Jésuites, obsédoient le trône de leurs calomnieuses remontrances. Des François qui ne s'humilioient pas aux pieds d'un confesseur; qui ne voyoient que du pain dans la sainte hostie; qui se

passoient de messes ; qui n'apportoient aucune offrande à l'autel ; qui épousoient leurs cousines sans acheter de dispenses : ces François ne pouvoient aimer ni la patrie , ni le Souverain. Ce n'étoient , au fond du cœur , que des traîtres hypocrites , qui , pour secouer le joug de l'obéissance , n'attendoient qu'une circonstance favorable , que , tôt ou tard , ils sauroient bien faire naître.

Lorsque l'imposture allarmera le Souverain sur la fidélité de ses sujets , il est difficile qu'elle ne soit pas attentivement écoutée. Cependant nous oserons demander si Louis XIV fut excusable , lorsqu'il parut ignorer combien ses sujets Protestants lui étoient utiles ; s'il pouvoit croire sérieusement qu'ils le feroient davantage en devenant Catholiques ; & si la tolérance d'un maître aussi puissant , aussi absolu , pouvoit jamais amener aucune de ces fâcheuses conséquences dont on ne cessoit de le menacer. Les Protestants avoient été séditieux , il est vrai : mais persécutés , mais alternativement avec les Catholiques le jouet de l'ambition turbulente des grands. Tant de sang versé sous les regnes précédents , ne devoit-il pas lui faire craindre d'en verser encore ? Les événements passés lui apprendre qu'un Roi ne peut rien sur les opinions religieuses , que les consciences ne se forcent point , que la fortune , la vie , les dignités ne se comparent point avec les peines éternelles ; & que s'il est bon de fermer l'entrée d'un pays où l'on n'observe qu'un seul culte , à toute superstition étrangère , la force n'en exclura jamais celle qui y est établie. Louis XIV l'éprouva. Vous qui êtes chargés du soin de conduire les hommes , Souverains , apprenez à les connoître. Etudiez leurs passions , pour les régir par leurs passions. Sachez qu'un Prince qui dit à ses sujets , votre religion me déplaît , vous l'abjurerez , je le veux , peut faire dres-

fer des potences & des roues : que ses bourreaux se tiennent prêts.

Louis XIV chargea de l'exécution de son projet impie en religion, absurde en politique, deux Ministres impérieux comme lui ; deux hommes qui haïssoient les Protestants, parce que Colbert s'en étoit servi ; un le Tellier, homme dur & fanatique ; un Louvois, homme cruel & sanguinaire : c'est celui-ci qui opinoit à submerger la Hollande, & qui depuis fit réduire le Palatinat en cendre. Sur le moindre prétexte, on ferme au Calviniste son temple ; on l'exclut des fermes du Roi ; il ne peut être admis dans aucune corporation ; on inscrit ses ministres sur le rôle de la taille ; on prive ses Maires de la noblesse ; on applique aux hôpitaux les legs faits à ses consistoires ; les Officiers de la maison du Prince, les Secretaires du Roi, les Notaires, les Avocats, les Procureurs ont ordre de quitter leurs fonctions ou leur croyance. L'absurdité succède à la violence. Une déclaration du Conseil de 1681, autorise les enfants à l'âge de sept ans de renoncer à leur foi. Des enfants de sept ans qui ont une foi ! qui ont une volonté civile ! qui en font des actes publics ! Ainsi donc le Souverain & le Prêtre peuvent également, & des enfants en faire des hommes, & des hommes en faire des enfants !

Mais il falloit soustraire les enfants à l'autorité de leurs parents. La force y pourvoit. Des soldats les enlèvent de la maison paternelle, & s'installent à leur place. Le cri de la désolation retentit d'un bout du Royaume à l'autre. On songe à s'éloigner de l'oppressé. Des familles entières désertent leurs foyers transformés en corps-de-garde. Les Puissances rivales de la France leur offrent des asyles. Amsterdam s'agrandit de mille maisons qui les attendent. Les Provinces se dépeuplent. Le gouvernement voit ces

émigrations, & il en est troublé. Les galeres sont décernées contre l'artisan & le matelot fugitifs. On ferme les passages. On n'oublie rien de ce qui pouvoit accroître le mérite du sacrifice, & plus de cinq cents mille citoyens utiles s'échappent, au hasard de recevoir en chemin la couronne du martyre.

C'est en 1685, au milieu de ces horreurs, que paroît la fatale révocation de l'édit de Nantes. Il est ordonné au Ministres opiniâtres de sortir du Royaume dans l'intervalle de quinze jours, sous peine de mort. Les enfants sont arrachés d'entre les bras de leurs peres & de leurs meres. Et ce sont des hommes réfléchis ; une assemblée de graves personnages ; une Cour suprême qui légitime de pareilles horreurs ! Ils étoient peres, & ils ne frémirent pas en ordonnant l'infraction des loix les plus sacrées de la nature !

Cependant les esprits s'échauffent. Les Protestants s'assemblent. On les attaque. Ils se défendent. On envoie contre eux des dragons. Et voilà les hameaux, les villages, les champs, les grands chemins, les entrées des villes, hérissés d'échafauds & trempés de sang. Les Intendants des Provinces se disputent de barbarie. Quelques Ministres osent prêcher, osent écrire. Ils sont saisis & mis à mort. Bientôt le nombre des cachots ne suffit plus au nombre des persécutés ; & c'est la volonté d'un seul qui peut faire tant de malheureux ! Il parle, & les liens civils & moraux se brisent ! Il parle, & mille citoyens révéres par leurs vertus, leurs dignités, leurs talents, sont dévoués à la mort & à l'infamie. O peuples ! ô troupeaux d'imbécilles & de lâches !

Et toi, tyran aveugle ! parce que tes Prêtres n'ont pas l'art persuasif qui feroit triompher leurs raisons ; parce qu'ils ne peuvent effacer de l'esprit de ces innocents les traces profondes que l'éducation y a gra-

vées; parce que ceux-ci ne veulent être ni des lâches, ni des hypocrites, ni des infâmes; parce qu'ils aiment mieux obéir à leur Dieu qu'à toi, il faut que tu les spolies, que tu les enchaînes, que tu les brûles, que tu les pendes, que tu traînes leurs cadavres sur une claie. Lorsque tu retires d'eux ta protection, parce qu'ils ne pensent pas comme toi, pourquoi ne retirent-ils pas de toi leur obéissance, parce que tu ne penses pas comme eux? C'est toi qui romps le pacte.

Les temples des Protestants sont détruits. Leurs Ministres ont été mis à mort ou se sont enfuis. La désertion des persécutés s'est-elle arrêtée? Non. Quel parti prendra-t-on? On imaginera que la fuite sera moins fréquente lorsque la sortie sera libre. L'on se trompera; & après avoir ouvert les passages, on les refermera une seconde fois avec aussi peu de succès que la première.

L'horrible plaie que le fanatisme fit alors à la nation, a saigné jusqu'à nos jours, & saignera longtemps encore. Des armées détruites se refont. Des Provinces envahies se reprennent. Mais l'émigration d'hommes utiles qui en portant chez des nations étrangères leur industrie & leurs talents, les élèvent tout-à-coup au niveau de la nation qu'ils ont abandonnée, est un mal qui ne se répare point. Le cosmopolite, dont l'âme vaste embrasse les intérêts de l'espèce humaine, s'en consolera peut-être. Pour le patriote, il ne cessera jamais de s'en affliger.

Ce patriote, c'est lui qui dit aux Rois dans ce moment : Maîtres de la terre, lorsqu'un homme, sous le nom de Prêtre, aura su lier ses intérêts aux prétendus intérêts d'un Dieu; quand sa haine ombrageuse pourra faire servir le nom de ce Dieu, qu'il ne manquera pas de peindre jaloux & cruel,

pour allumer la persécution contre celui qui ne pensera pas comme lui, ou pour parler plus exactement, qui ne pensera pas comme il veut que l'on pense, malheur à vous & à vos sujets, si vous l'écoutez.

Cependant les Protestants François, dispersés dans les différentes parties du globe, tournoient par-tout de tristes regards vers leur ancienne patrie. Ceux qui avoient trouvé un asyle au Nord de l'Amérique, désespérant de revoir jamais leurs premiers foyers, vouloient du moins être réunis à la nation aimable dont la tyrannie les avoit séparés. Ils offroient de porter leur industrie & leurs capitaux à la Louysiane, pourvu qu'il leur fût permis d'y professer leur culte. Le malheur de l'Etat voulut que la superstition de Louis XIV, que la foiblesse du Régent, fissent rejeter ces propositions.

Cependant quel rapport y a-t-il entre les dogmes de la Religion & les spéculations du Ministère ? Pas plus, ce me semble, qu'entre l'ordonnance du médecin & les dogmes qu'il professe. Le malade s'est-il jamais avisé de demander à Dumoulin s'il alloit au sermon ou au prêche, s'il croyoit en Dieu ou s'il n'y croyoit pas ? Maîtres de la terre, celui qui fait luire indistinctement son soleil sur les contrées orthodoxes & sur les contrées hérétiques ; celui qui laisse également tomber la rosée féconde sur leurs champs, ne vous dit-il pas avec assez d'évidence & de force, combien il doit vous être indifférent par quels hommes elles soient peuplées, par quels bras elles soient cultivées ? C'est à vous de les protéger tous ; c'est à vous à animer leurs travaux ; c'est à vous à encourager leur industrie & leurs vertus. C'est à lui à lire au fond de leurs cœurs & à les juger. Rend-il les meres des Calvinistes stériles, ou étouffe-t-il l'enfant dans le sein des

meres Luthériennes, lorsqu'elles sont fécondes ? Comment osez-vous donc condamner à l'exil, à la mort, à la misère pire qu'elle, celui à qui le Souverain, des Souverains, votre pere & le leur, permet de vivre & de prospérer ? Parce qu'on n'auroit pas célébré la messe & chanté vêpres à la Louysiane, les productions du sol en auroient-elles été moins abondantes, moins précieuses & moins utiles ? Si cette contrée eût été peuplée d'orthodoxes, & que quelque raison d'Etat vous en eût fait tenter la conquête, vous les eussiez tous égorgés sans scrupule ; & vous en avez à confier sa culture à l'hérétique ? De quelle étrange manie êtes-vous donc tourmentés ? La conformité du culte n'arrête point votre férocité ; la diversité l'excite. Est-il de la dignité du chef d'un Etat de régler sa conduite sur l'esprit fanatique & les vues étroites d'un directeur de Séminaire ? Est-il de sa sagesse de n'admettre au nombre de ses sujets que les esclaves de ses Prêtres ? Qu'après avoir déterminé un vieux Monarque pusillanime, & humilié par une longue suite de calamités, à y mettre le comble en révoquant un édit salutaire, les superstitieux & les hypocrites qui l'environnoient l'ayent amené, de conséquence en conséquence, à rejeter les propositions avantageuses des religionnaires du Nouveau-Monde, je n'en serai point étonné : mais que des considérations, qu'on peut appeller monacales, ayent eu la même autorité sur le Prince éclairé qui tenoit les rênes de l'Empire après le vieux Monarque, & qui certes ne fut jamais soupçonné de bigotterie, c'est ce que je ne saurois expliquer.

Indépendamment de ce fatal systême, peut-être la Louysiane n'auroit-elle pas languì si long-temps, sans la faute qu'on fit dès l'origine, d'accorder des terres au hasard & selon le caprice de ceux qui

les demandoient. Des déserts immenses n'auroient pas séparé les colons les uns des autres. Rapprochés d'un centre commun, ils se seroient prêtés des secours mutuels, & auroient heureusement joui de tous les avantages d'une société régulière & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichements se seroit étendu. Au-lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu s'élever une riche colonie qui seroit peut-être devenue avec le temps une nation puissante. Que d'avantages il en eût résulté pour la France même !

Ce Royaume qui achete chaque année dix-huit à vingt millions pesant de tabac, auroit pu le faire cultiver dans la Louysiane, & tirer de cette possession tout ce qu'il lui en falloit pour sa consommation. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher cette plante en France. Convaincu que les terres de ses Provinces étoient propres à des cultures plus riches & plus importantes, il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à cet établissement naissant le débouché de la production qui demandoit le moins d'avance, le moins de temps & le moins d'expérience. Le discrédit où tomba Law, auteur du projet, fit tomber dans l'oubli cette vue dont les avantages étoient si sensibles avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagination déréglée. L'aveuglement du Ministère fut perpétué par les intérêts particuliers des agents du fisc, & ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait fait à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes & belles prairies dont elle est remplie. Bientôt elles se fussent couvertes de nombreux

troupeaux, dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations, & dont la chair préparée & salée auroit remplacé le bœuf étranger dans les îles. Les chevaux & les mulets, qui s'y feroient multipliés dans la même proportion, eussent tiré les colonies Françaises de la dépendance où elles ont toujours été, où elles sont encore des Anglois & des Espagnols pour cet objet indispensable.

Une fois mis en action, les esprits seroient montés d'une branche d'industrie à l'autre. Auroient-ils pu se refuser à la construction des vaisseaux? Le pays étoit couvert des bois propres pour le corps du navire. La mâture & le goudron se trouvoient dans les pins qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins sujet à se fendre, à se courber, à se rompre, & rachetant par un peu d'épaisseur ce que la nature lui refusoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre pour les voiles & pour les cordages. On n'eût été réduit qu'à tirer du fer des autres contrées; & encore paroît-il prouvé qu'il en existe des mines dans la Louysiane.

Les forêts, ainsi défrichées sans frais & même avec profit, auroient laissé le sol libre aux grains, à l'indigo, même à la soie, lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multitude des mûriers, quelques expériences heureuses ne cesseroient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré, où le terrain est uni, vierge, fertile, & qui avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal-habiles?

Si la Louysiane fût parvenue à la fécondité que

la nature y sembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à s'occuper du soin de rendre son entrée plus accessible. Peut-être y eût-on réussi, en bouchant les petites passes avec les arbres flottants que les eaux entraînent, & en réunissant toute la force du courant dans un seul canal. Si la mollesse du terrain, si la rapidité du fleuve, si le refoulement de la mer eussent opposé à ce projet des obstacles insurmontables, le génie eût trouvé des ressources. Tous les arts, tous les biens feroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique une colonie florissante & vigoureuse.

Cette perspective, qu'on n'avoit jamais entrevue que dans le lointain, sembloit se rapprocher à la paix dernière. Les habitants auxquels le fisc devoit sept millions, acquis la plupart par des manœuvres criminelles, désespérant d'être jamais payés de cette dette impure, ou ne pouvant se flatter que de l'être tard & imparfaitement, tournoient heureusement leurs travaux vers des cultures importantes. Ils voyoient grossir leur commerce d'une partie des pelleteries qu'attiroit autrefois le Canada. Les isles Françoises, dont les besoins augmentoient continuellement, & les ressources venoient de diminuer, leur demandoient plus de bois & de subsistances. Les liaisons frauduleuses avec le Mexique, interrompues par la guerre, reprenoient leur cours. Les navigateurs de la métropole, exclus d'une partie des marchés qu'ils avoient fréquentés, tournoient leurs voiles vers le Mississipi, dont les bords, trop longtemps déserts, alloient enfin être habités. Déjà deux cents familles Acadiennes s'y étoient fixées, & les restes infortunés de cette nation, dispersés dans les établissements Anglois, faisoient leurs arrangements pour les suivre. Les mêmes dispositions se remar-

quoient dans plusieurs colons de Saint-Vincent & de la Grenade, mécontents de leurs nouveaux maîtres. Douze ou quinze cents Canadiens s'étoient mis en marche pour la Louysiane, & ils devoient être suivis par beaucoup d'autres. On a même de fortes raisons pour croire qu'un assez grand nombre de Catholiques alloient passer des possessions Britanniques dans cette vaste & belle contrée.

Tel étoit l'état des choses, lorsque la Cour de Versailles annonça, le 21 Avril 1764, aux habitants de la Louysiane, que, par une convention secrète du 3 Novembre 1762, on avoit abandonné à celle de Madrid, la propriété de leur territoire. La langueur de cette colonie, les obstacles qui s'opposoient à son amélioration, l'impossibilité de la mettre en état de résister à la masse des forces ennemies réunies sur la frontière, ces considérations durent aisément déterminer le Ministère de France à cette cession, en apparence si considérable. Mais quel fut le motif qui porta l'Espagne à l'accepter? Ne valoit-il pas mieux qu'elle sacrifiât gratuitement la Floride au rétablissement de la tranquillité publique, que de recevoir en échange une possession dont la défense lui étoit impossible? Si c'étoit une barrière contre les entreprises qu'une nation ambitieuse, active & puissante pouvoit projeter contre le Mexique, n'étoit-il pas de son intérêt qu'un allié fidele eût à soutenir un premier choc qui l'avertiroit de l'orage, & lui donneroit peut-être le temps de le conjurer?

Mais de quelque maniere que la politique veuille envisager cet événement, ce sera toujours au tribunal de la morale un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une Puissance étrangère.

De quel droit, en effet, un Prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître?

Les nations doivent-elles tout aux Rois, & les

X.

Le Ministère de France cede la Louysiane à l'Espagne. En avoit-il le droit?

Rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des Princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime, imaginée par le Clergé, qui ne met les Rois au-dessus des peuples que pour commander aux Rois même au nom de la Divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? Ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une société ? Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeler aux interpretes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres loix religieuses, au tribunal de la conscience ; & dans un Etat où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'Eglise éclaire & dirige les consciences sur l'étendue & la nature du pouvoir des Rois. En vain dirait-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux Puissances de la terre. C'est à l'Eglise que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés, & par l'Eglise aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux Puissances de la terre. Les Rois, en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des Ministres de l'Evangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du Clergé pour tenir les peuples dans les fers, le Clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les Rois. Il trouvera dans l'Evangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les Princes ont recours au Ciel pour rappeler leurs droits quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'élève contre eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des Pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative; elle n'est pas moins limitée par le code religieux où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations: car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les fondements de ce pouvoir n'étant pas plus évidents que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base; le despote tombe entre les mains du Clergé, si le peuple est dirigé par des Prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de Pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux Rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise? Et quel est le bonheur d'un Prince qui ne commande que par la force, & qui n'est obéi que par la crainte? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa

liberté, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu, dont il est si facile d'abuser ? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raison, lorsqu'un Etat s'est policé, agrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique, est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, les fondements d'une autorité légitime ? Le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-dessus d'elle. C'est là, sans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulières qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

Or, en appliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les Rois font entre eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples sans les consulter ? Quoi, les Princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs Provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles, tandis que les appanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressants d'un Etat !... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique, c'est la voix d'une nombreuse colonie. Elle dit à sa métropole :

» Que t'ai-je fait, pour me livrer à un étranger?
» Ne suis-je pas sortie de ton sein? N'ai-je pas
» semé, planté, cultivé, moissonné pour toi seule?
» Quand tes vaisseaux m'exporterent sur ces riva-
» ges si différents de ton heureux climat, ne me
» promis-tu pas de me couvrir toujours de tes
» armes & de tes voiles? N'ai-je pas combattu
» pour tes droits, & défendu le sol que tu m'a-
» vois donné? Après l'avoir fertilisé de mes sueurs,
» ne l'ai-je pas arrosé de mon sang pour te le con-
» server! Tes enfants sont mes peres ou mes fre-
» res; tes loix faisoient ma gloire, & ton nom
» mon honneur. J'ai tâché de l'illustrer, ce nom,
» chez les nations même qui ne le connoissoient
» pas. Je t'avois fait des amis & des alliés parmi les
» sauvages. J'aimois à croire qu'un jour je pour-
» rois être l'égale de tes rivaux, la terreur de tes
» ennemis. Mais non, tu m'as abandonnée. Tu
» m'as engagée à mon insu, par un marché dont
» le secret même étoit une trahison. Mere insensi-
» ble, ingrate, as-tu pu rompre, contre le vœu
» de la nature, les nœuds qui m'attachoient à toi
» par ma naissance même? Quand je te rendois,
» pour le tribut de mes pénibles labeurs, le sang &
» le lait que j'avois reçu de tes veines, je n'aspi-
» rois qu'à la consolation de vivre & de mourir
» sous ta loi. Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arra-
» chée à ma famille pour me donner à un maître
» qui n'étoit pas de mon choix. Rends-moi mon
» pere, cruelle; rends-moi à celui dont j'ai appris
» à bégayer le nom dès ma plus tendre enfance.
» Tu peux bien me soumettre malgré moi-même
» au joug que mon cœur repousse; mais ce ne
» fera que pour un temps. Je languirai, je périrai
» de douleur & de foiblesse; ou si je reprends de
» la vie & des forces, ce sera pour me soustraire

» aux liens que je déteste ; dussai-je me livrer à tes ennemis ».

XI.
Conduite
des Espa-
gnols à la
Louysiane.

Cette aversion des habitants de la Louysiane pour la domination Espagnole, ne fit rien changer aux arrangements des Cours de Madrid & de Versailles. Le 28 Février 1766, M. Ulloa arriva dans la colonie avec quatre-vingts hommes de sa nation. La prise de possession devoit, dans les regles ordinaires, suivre son débarquement. Il n'en fut pas ainsi. Les ordres continuerent à être donnés au nom du Roi de France ; la justice fut rendue par ses magistrats ; & les troupes ne cessèrent point de faire le service sous ses enseignes. C'étoit le représentant de Louis XV qui avoit toujours le commandement. Toutes ces raisons persuaderent aux habitants que Charles III faisoit étudier le pays, & qu'il se détermineroit à l'accepter ou à le rejeter, selon qu'il le croiroit utile ou nuisible à sa puissance. Cet examen étoit fait par un agent qui paroissoit prendre une idée peu favorable de la région qu'il étoit venu reconnoître ; & il étoit raisonnable d'espérer qu'il en dégôûteroit son maître.

On étoit assez généralement dans cette illusion, lorsqu'une loi arrivée d'Espagne, défendit à la Louysiane toute liaison de commerce avec les marchés qui avoient servi jusqu'alors au débouché de ses productions. Ce funeste décret fut suivi, selon tous les témoignages, d'une hauteur intolérable, d'odieux monopoles, d'actes répétés d'une autorité arbitraire : maux d'autant plus fâcheux qu'ils paroissoient l'ouvrage du Commandant François, qu'Ulloa avoit subjugué au point de le rendre le servile instrument de tous ses caprices. Peut-être les accusations étoient-elles exagérées : mais il ne falloit pas dédaigner toutes les mesures qui auroient pu

pu détromper les esprits prévenus, qui auroient pu ramener ces cœurs aigris.

Ce mépris qui fut regardé comme le plus grand des outrages, comme le comble de la tyrannie, poussa les peuples au désespoir. Un moyen infail-
lible d'arriver au bonheur & au repos se présen-
toit à eux. Ils n'avoient que le fleuve à traverser pour le trouver. Le gouvernement Anglois les pressoit d'accepter un excellent territoire, des en-
couragements à la culture, toutes les prérogatives de la liberté; mais un lien cher & sacré les atta-
choit à la patrie. Ils aimèrent mieux demander au Conseil qu'Ulloa fût obligé de se retirer, & que la prise de possession qu'il avoit différée jus-
qu'alors, ne lui fût pas permise avant que la Cour de Versailles eût écouté les représentations de la colonie. Le tribunal prononça le 18 Octobre 1768, l'arrêt qu'on lui demandoit, & les Espagnols s'em-
barquerent paisiblement sur la frégate qui les avoit amenés. Durant trois jours que dura cette grande crise, il n'y eut pas le plus léger tumulte, il n'y eut pas la moindre indécence à la Nouvelle-Or-
léans. Lorsqu'elle fut finie, les habitants de la ville & ceux de la basse-Louysiane, qui avoient uni leurs ressentiments pour opérer la révolution, reprirent leurs travaux avec l'espoir consolant que la con-
duite qu'ils avoient tenue seroit approuvée par la Cour de France.

Le succès ne répondit pas à leur attente. Les députés de la colonie n'arriverent en Europe que six semaines après Ulloa; & ils trouverent le Mi-
nistere de Versailles très-mécontent de ce qui s'é-
toit passé, ou affectant de l'être. Ces dispositions furent hautement blâmées par la nation, qui ne voyoit dans les colons de la Louysiane que des hommes généreux, dont tout le crime étoit d'a-

voir eu un attachement sans bornes pour leur métropole. Il s'éleva en leur faveur un cri si unanime & si éclatant, que le gouvernement ne put se dispenser avec bienséance de montrer quelque intérêt pour ces malheureux. Cette compassion tardive ne produisit rien. La Cour de Madrid, qui l'avoit prévue, avoit fait partir rapidement Monsieur Oreilly pour l'île de Cuba. Là, ce Général avoit pris trois mille hommes de troupes réglées ou de milices qu'il embarqua sur vingt-cinq bâtimens de transport, & le 25 Juillet 1769, il fit voir son pavillon à l'embouchure du Mississipi.

A cette nouvelle, tous les cœurs se livrent à une rage inexprimable contre une patrie qui sacrifie librement une colonie affectionnée, contre une Puissance qui prétend régner sur un peuple qui repousse son joug inhumain. On se dispose à empêcher le débarquement des troupes & à brûler les navires qui les portent. Rien n'étoit plus facile, s'il en faut croire ceux qui ont bien connu la disposition des lieux. Les suites de cette résolution hardie n'étoient pas aussi dangereuses qu'elles le pourroient paroître au premier coup d'œil. Les habitants de la Louysiane pouvoient espérer de former une république indépendante. Si l'Espagne & la France les attaquoient avec de trop grandes forces, ils se mettoient sous la protection de l'Angleterre; & si enfin la Grande-Bretagne se trouvoit dans une position qui ne lui permît pas de leur accorder son appui, il leur restoit pour dernière ressource de passer sur la rive orientale du fleuve, avec leurs esclaves, leurs troupeaux & leur mobilier.

On étoit dans l'attente d'événemens terribles, lorsque les promesses du Général Espagnol, les supplications d'Aubry, ce foible Commandant Fran-

çois, dont l'imbécillité avoit tout perdu ; les discours pleins de véhémence d'un Magistrat éloquent calmerent la fermentation. Personne ne s'oppose à la marche de la petite flotte qui arriva devant la Nouvelle - Orléans le 27 Août. Le lendemain, tous les citoyens furent déchargés de l'obéissance qu'ils devoient à leur première patrie. On prit possession de la colonie au nom de son nouveau maître ; & les jours suivans , ceux des habitants qui consentoient à porter le joug de la Castille, prêterent leur serment.

Tout étoit consommé, tout , excepté les vengeances. On vouloit des victimes. Il en fut choisi douze dans ce que le militaire, la magistrature & le commerce avoient de plus distingué. Six de ces hommes généreux payerent de leur tête la considération dont ils jouissoient. Les autres, plus infortunés peut-être , allèrent languir dans les cachots de la Havane ; & le Ministère Espagnol avoit ordonné cette horrible tragédie ! & le Ministère François n'en conçut aucune indignation !

Maîtres inhumains, maîtres cruels, qui sera tenté de vous appartenir ? qui sera tenté de s'appeller votre sujet ? qui voudra vous servir contre le droit de la nature , contre le droit des gens, vous disposez de vos colons comme d'un troupeau de bêtes, vous les cédez sans leur consentement. Et s'ils étoient accourus, la torche dans une main & le poignard dans l'autre ; s'ils avoient brûlé les vaisseaux Espagnols ; s'ils avoient assassiné le porteur des ordres de la Cour de Madrid , quelle est la bouche assez vile pour oser les blâmer ? Le gouvernement François auroit-il pu s'offenser d'un soulèvement dont la violence n'auroit été que la mesure de l'attachement qu'on avoit pour lui ? Le gouvernement Espagnol n'auroit-il pas reçu le châ-

timent qu'il méritoit ? mais ils sont demeurés tranquilles : mais ils se sont présentés avec résignation au nouveau joug qu'on leur imposoit : mais ils ont étouffé le murmure de leur cœur pour prêter le serment qu'on leur demandoit. Barbares , sanguinaires , perfides Espagnols , ils juroient de vous être fideles ; & c'est dans ce moment que vos yeux désignoient dans la foule les premières victimes de votre autorité. Colons stupides , colons lâches , où êtes-vous ? que faites-vous ? On entraîne à l'échafaud , on va précipiter dans des fosses obscures , vos amis , vos parents , vos chefs , vos défenseurs , les objets de votre tendresse , de votre vénération ; & vous êtes immobiles ! quand & pourquoi , vous exposerez-vous donc à mourir ? Venez du moins apprendre à connoître la Puissance sous laquelle vous avez à vivre. Vile canaille , venez vous instruire du sort qui vous attend par celui de vos citoyens qui valent mieux que vous.

Effrayés de ces atrocités , ceux des habitants que les intérêts de leur négoce avoient appelés dans la colonie , portèrent ailleurs leur activité. Le désespoir fit abandonner plusieurs riches plantations par leurs propriétaires. Le reste vécut sous l'oppression & dans la misère. Sans quelques liaisons furtives avec l'Anglois qui navigue sur le Mississipi , dont il possède & enrichit une des deux rives , ces malheureux habitants n'auroient connu aucun débouché pour leurs productions , ils n'auroient eu aucune voie pour se procurer les premiers besoins. Leur destinée doit , avec le temps , devenir un peu moins fâcheuse , & parce que les communications de l'Espagne avec ses colonies ont été débarrassées de beaucoup d'entraves , & parce qu'il a été accordé aux isles Françaises la liberté de tirer de cette grande Province sur leurs propres navires , des bois & des

substances. Cependant la Cour de Madrid a dans le nouvel hémisphère tant d'autres intérêts plus grands, qu'on peut prédire qu'elle ne s'occupera jamais bien sérieusement des prospérités de la Louysiane.

Mais peut-on plaindre bien vivement la triste situation de ces colons qui ont laissé égorger leurs compatriotes ? Leur misère n'est-elle pas le vrai châtiment qu'ils ont mérité ? La conscience, ce juge sévère de tous les devoirs, ne leur crie-t-elle pas sans interruption : » Tu avois des magistrats honnêtes & vertueux qui veilloient le jour à ton bonheur, la nuit à ta sécurité, pendant tout le cours de l'année à tes intérêts ; tu avois à tes côtés des concitoyens qui t'aimoient & te secouroient : ils t'étoient la plupart attachés par les liens les plus sacrés. C'étoient ton pere, ton frere, ton enfant ; & tu les as vus tranquillement conduire à l'échafaud ou charger de chaînes ! & tu marches froidement sur la pierre qu'ils ont teinte de leur sang ! & tu t'inclines devant leurs bourreaux ! & tu obéis à leurs ordres ! Lâches, il faut que tu subisses le sort du lâche, & que tu le subisses jusqu'à ce qu'un noble ressentiment t'absolve à tes yeux & aux nôtres..... »

Voyons quel a été le sort du Canada, qui a aussi changé de métropole.

Cette vaste contrée s'étoit trouvée, à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foiblesse & de misère inconcevable. C'étoit la faute des premiers François qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures, mais sans choix & sans suite. Un terrain où l'on avoit bâti & semé à la hâte, étoit aussi légèrement abandonné que défriché. Cepen-

XII.
Etat du
Canada à la
paix d'U-
trecht.

dans les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement, & le commerce des pelleteries, donnerent, par intervalle, quelque aisance aux habitants. Mais ils la perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714, les exportations du Canada ne passaient pas cent mille écus. Cette somme, jointe à celle de trois cents cinquante mille livres, que le gouvernement y versoit chaque année, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venoient d'Europe. Aussi en recevoit-elle si peu, qu'on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux, à la manière des sauvages. Telle étoit la déplorable situation du plus grand nombre de vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenses.

XIII. Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdissement où il avoit été si long-temps plongé. On voit par les dénombrements de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes résultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille âmes, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins multipliées, selon les circonstances.

Population
du Canada,
& distribu-
tion de ses
habitants,

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés répandus dans un espace de douze cents lieues de long sur une assez grande largeur; ni même les seize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voisinage des habitations Françaises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les sauvages seuls la possèdent. Ce n'est pas simplement la nation entière, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur tou-

tes ses actions. Il entreroit dans le palais d'un despote de l'Asie, comme dans la cabane d'un laboureur, sans être ébloui ni des richesses, ni de la puissance. C'est l'espece, c'est l'homme, c'est son égal qu'il aime & qu'il respecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitants de la colonie Françoise étoit concentrée dans trois villes. Quebec, capitale du Canada, est à quinze cents lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre sur une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vastes campagnes qui l'enrichissent, & une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cents vaisseaux. Son enceinte est de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d'une assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le siege du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres, bâtie dix ans après Quebec, & située trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les sauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n'a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cents habitants, parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché, pour se porter tout entier à Montréal.

C'est une isle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, soixante lieues au-dessus de Quebec. De tous les pays qui l'entourent, il n'en est point où le climat soit aussi doux, la nature aussi belle, la terre

aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme formées au hasard en 1640, se changèrent en une ville régulièrement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitants. Elle fut d'abord exposée aux insultes des sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaise palissade, & bientôt d'un mur crénelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra lorsque les incursions des Iroquois obligèrent les François de jeter des forts plus loin pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain y est montueux, stérile, & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient, au sud cinquante lieues, au nord vingt lieues, plus bas que la ville de Québec; fort éloignées entre elles, & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jettés çà & là, qui décorent des montagnes chevelues, des prairies couvertes de troupeaux, des champs couronnés d'épis, des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve, des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres: tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Ce spectacle touchant ne s'étendoit pas loin de la rivière; & voici pourquoi.

Lorsque le Ministère de France entreprit de former un établissement dans le Canada, il donna un terrain assez étendu aux hommes actifs ou malheu-

reux qui voulurent s'y fixer. Mais comme on introduisit, à la même époque, dans cette région la coutume de Paris qui ordonne que tous les descendants d'un chef de famille aient une part égale à sa succession, ce domaine fut réduit à rien ou presque rien, par des partages multipliés dans une longue suite de générations.

Si, comme le bien public l'auroit exigé, les loix eussent assuré l'indivisibilité de la possession au fils aîné, la Province auroit pris une autre face. Le pere, poussé à l'économie & au travail par le desir de préparer un sort heureux à ses autres enfants, auroit demandé de nouvelles terres, & il les eût couvertes de bâtimens, de troupeaux, de moissons, & y auroit placé sa nombreuse postérité. Les nouveaux propriétaires auroient suivi, à leur tour, cet exemple d'une tendresse très-bien entendue; & avec le temps, la colonie entière auroit été peuplée & cultivée.

Les avantages de cette politique, qui avoient échappé à la Cour de Versailles, la frapperent enfin en 1745. Elle défendit la division ultérieure de toute plantation qui n'auroit pas un arpent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Ce règlement ne guérissoit pas les plaies de deux siècles d'ignorance; mais il arrêtoit un désordre qui auroit fini par tout anéantir.

Ce plan d'inégalité dans la répartition des héritages, sera regardé par le vulgaire comme un système inhumain & opposé aux loix de la nature: mais ce reproche sera-t-il fondé? Un homme qui a terminé sa carrière, peut-il avoir des droits? En cessant d'exister, n'a-t-il pas perdu toutes ses capacités? Le grand Etre, en le privant de la lumière, ne lui a-t-il pas ôté tout ce qui en étoit une dépendance? Ses volontés dernières peuvent-elles avoir quelque

influence sur les générations qui le suivront ? Non. Tout le temps qu'il a vécu, il a joui & dû jouir des terres qu'il cultivoit. A sa mort, elles appartiennent au premier qui s'en saisira, & qui voudra les ensemer. Voilà la nature. S'il s'est établi sur le globe presque entier un autre ordre de choses, c'est une suite nécessaire des institutions sociales. Leurs loix ont dérogé aux loix de la nature, pour assurer la tranquillité, pour encourager l'industrie, pour affermir la liberté. Ce que les gouvernements ont fait, ils feront en droit de le faire encore, lorsqu'ils le jugeront convenable à leurs intérêts, au bonheur commun des membres qui les composent, & par conséquent d'une manière plus ou moins favorable à tel ou tel individu. Entre les différentes institutions possibles sur l'héritage des citoyens après leur décès, il en est une qui trouveroit peut-être des approbateurs. C'est que les biens des morts rentrassent dans la masse des biens publics, pour être employés d'abord à soulager l'indigence, après l'indigence, à rétablir perpétuellement une égalité approchée entre les fortunes des particuliers ; & ces deux points importants remplis, à récompenser les vertus, à encourager les talents.

Pour revenir au Canada, la nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, sablonneuses, celles où le pin, le sapin, le cedre cherchoient un asyle isolé. Mais quand il voyoit un sol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de merisiers, il pouvoit lui demander d'abondantes récoltes de froment, de seigle, de maïs, d'orge, de lin, de chanvre, de tabac, de légumes & d'herbes potageres de toutes les especes.

La plupart des habitants avoient une vingtaine de moutons, dont la toison leur étoit précieuse ; dix

ou douze vaches qui leur donnoient du lait; cinq ou six bœufs consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquisite. Ils faisoient portion d'une aisance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette espece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouffoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer pendant l'hyver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres saisons.

Telle étoit la position des quatre-vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en-haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chasse & au commerce qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guere moins fréquentes, ni moins terribles que sur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cents lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux saut de Niagara, qui, par sa hauteur, sa largeur, sa forme, & par la quantité, l'impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C'est au-dessus de cette magnifique & terrible cascade, que la France avoit élevé des fortifications dans le dessein

d'empêcher les sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié s'étend une terre distinguée sous le nom de Détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l'abondance de la chasse & de la pêche. La nature a tout prodigué pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du siècle : ce fut plutôt le voisinage de plusieurs nations sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec assez de rapidité.

Le succès de ce nouvel établissement fit déchoir le poste de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin, entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au détroit où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivières ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt est la défiance, & son premier mouvement pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion résultoit le nombre de huit mille ames qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

XIV. Peu de colons avoient les mœurs qu'on leur auroit désirées. Ceux que les travaux champêtres fixoient à la campagne, ne donnoient durant l'hiver que des moments au soin de leurs troupeaux, & à quelques autres occupations indispensables. Le

Mœurs des
François Ca-
nadiens.

reste du temps étoit consumé dans l'inaction, au cabaret, ou à courir sur la neige avec des traîneaux, comme les citoyens les plus distingués. Quand le printemps les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitants étoient trop glorieux ou trop indolents pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte, & l'on ne voyoit point cette vive allégresse qui, dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour dépouiller ensemble de vastes guérêts.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse ? De plusieurs causes. Le froid excessif des hyvers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire ! Enfin, la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fissent sans paie.

Les habitants des villes, sur-tout de la capitale, passaient l'hyver comme l'été dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination ; nul goût pour

les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit dans les assemblées les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par les prières.

XV. L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement étoit établi dans le Canada. Quels obstacles il opposoit à la culture, à l'industrie & à la pêche.

pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenants, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révéler comme des actes de justice toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers temps aux choses dépendantes de la guerre

& de l'administration politique. Il s'étendit à la juridiction civile. Le Gouverneur décidoit arbitrairement & sans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureusement, ces contestations naïssoient rarement dans un pays où tout étoit, pour ainsi dire, en commun. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales, forma le code de ses loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mélange de loix fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que le cinquieme du produit des fiefs à chaque vente; qu'une légère contribution des habitants de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; que quelques droits à l'entrée, à la sortie des denrées & des marchandises. Ces objets réunis ne produisoient au fisc, dans les temps les plus florissans de la colonie, que 260,000 liv.

Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement, mais elles étoient grevées d'autres charges. Dès les premiers jours de cet établissement, le Roi faisoit à ses Officiers civils ou militaires, & à d'autres de ses sujets qu'il vouloit récompenser ou enrichir, des concessions qui avoient depuis deux jusqu'à six lieues en quarré. Ces grands propriétaires hors d'état par la médiocrité de leur fortune, ou par leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats vétérans ou à d'autres colons pour une redevance perpétuelle.

Chacun de ces vassaux recevoit ordinairement quatre-vingt-dix arpents de terre, & s'engageoit à donner annuellement à son Seigneur un ou deux

sols par arpent, & un demi-minot de bled pour la concession entiere : il s'engageoit à moudre à son moulin, & à lui céder pour droit de mouture la quatorzieme partie de la farine; il s'engageoit à lui payer un douzieme pour les lods & ventes, & restoit soumis au droit de retrait.

Il s'est trouvé des Ecrivains qui ont applaudi avec enthousiasme à un systême qui leur paroissoit propre à assurer l'ordre & la subordination; mais n'étoit-ce pas introduire en Amérique l'image du gouvernement féodal qui fut si long-temps la ruine de l'Europe? mais n'étoit-ce pas faire subsister un grand nombre de gens oisifs aux dépens de la seule classe de citoyens dont il falloit peupler un Etat naissant? Ces colons utiles virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentiere par la surcharge des exactions du Clergé. Ce corps avide obtint en 1663 du Ministere, qu'il lui seroit donné *le treizieme de tout ce que la terre produiroit par le travail des hommes, de tout ce que la terre produiroit d'elle-même.* Cette vexation intolérable dans un pays mal établi, durant depuis quatre ans, lorsque le Conseil supérieur de Quebec prit sur lui, en 1667, de réduire les dixmes au vingt-sixieme, & un édit de 1769 confirma cette disposition, encore trop favorable aux Prêtres.

Tant d'entraves jettées d'avance sur l'agriculture mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le Ministere de France en fut enfin si convaincu, qu'après s'être toujours obstinément refusé à l'établissement des manufactures en Amérique, il crut, en 1706, devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes & quelques mauvaises étoffes de laine, épuiserent toute l'industrie des colons.

Les

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La seule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, & que né constamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derriere, qui lui servent plutôt à ramper qu'à marcher. Aussi sont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croissant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loup-marin. Ceux de la plus grosse espece pesent jusqu'à deux mille livres, & semblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs, plus adroits à se tirer des pieges qu'on leur tend. Les sauvages les apprivoisent jusqu'à s'en faire suivre.

C'est sur des rochers, & quelquefois sur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux, & elles les allaitent souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur le dos, les laissent aller de temps en temps dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manège, jusqu'à ce qu'ils soient en état de braver seuls les flots. La plupart des petits oiseaux voltigent de branche en branche, avant de voler en l'air. L'aigle porte ses aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Est-il surprenant que le loup-marin, né sur la terre, exerce ses petits à vivre dans l'eau.

On ne pêche cet amphibie qu'à Labrador. Les Canadiens se rendent à cette glaciale & presqu'in-

habitable côte vers le milieu d'Octobre, & y séjourner jusqu'au commencement de Juin. C'est entre le continent & quelques petites isles peu éloignées, qu'ils tendent leurs filets. Les loups-marins, qui viennent ordinairement de l'Est, & en grandes bandes, veulent passer ces especes de détroits, & s'y trouvent pris. Portés à terre, ils y restent gelés jusqu'au mois de Mai. Alors on les jette dans une chaudiere ardente, d'où leur graisse coule dans un autre vase où elle se refroidit. Sept ou huit de ces animaux donne une barrique d'huile.

La peau des loups-marins servit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre elle conserve plus longtemps sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair de loup-marin n'est pas mauvaise; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Elle est long-temps claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laisse point de lie; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, cinq ou six petits bâtimens, & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des isles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de melasse, de café, de sucre; & de France, environ trente navires, dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le temps le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passerent pas 1,200,000 liv. en pelleteries, 800,000 liv. en castor, 250,000 liv. en huile de loup-marin, une pareille somme en farines ou en pois, & 150,000 liv. en bois de tou-

tes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de 2,650,000 liv.; somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement remplissoit le vuide.

Dans les commencements de la possession du Canada, les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoit ceux qui venoient successivement s'y établir, n'y séjournoit pas longtemps, parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La Cour de Versailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ses établissemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du siècle dernier, de substituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidele aux engagements contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres de change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent pas acquittées; & dès-lors tomberent dans l'avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négociants, tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux & dangereux d'y envoyer des especes; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement

XVI.

Impôts exigés dans le Canada.

Dépenses qu'y faisoit le Ministere. De quelle maniere elles étoient payées. A quels excès elles furent portées, & comment on s'en déchargea.

du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient signées par le Gouverneur, l'Intendant & le Contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres; de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies ne s'élevoient pas au-dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul Intendant, première faute; & non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, & les plus considérables de cent livres. Ces différents papiers circuloient dans la colonie; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'Octobre. C'étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dussent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres de change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le trésor du Prince n'y pouvoit plus suffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuse qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandises monterent hors de prix; & comme, à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le Roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le Ministère, en 1759, fut forcé de suspendre le paiement des lettres de change, jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne passaient pas quatre cents mille francs en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient

jamais élevées au-dessus de dix-sept cents mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions sept cents mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cents mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cents cinquante mille livres. L'an 1755, six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cents mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cents cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cents mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cents mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure. Les malversations furent effrayantes. Quelques-uns de ceux qui étoient devenus prévaricateurs, par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avoit accordé, furent flétris, bannis, dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres, non moins coupables, répandirent l'or à pleines mains, échappèrent à la restitution, à l'infamie, & jouirent insolemment d'une fortune si criminellement acquise. Les lettres de change furent réduites à la moitié, & les ordonnances au quart de leur valeur. Les unes & les autres furent payées en contrats à quatre pour cent, qui tomberent dans le plus grand avilissement.

Dans la dette de quatre-vingts millions, les Canadiens étoient porteurs de trente-quatre millions d'ordonnances, & de sept millions de lettres de change. Leur papier subit la loi commune : mais la Grande-Bretagne, dont ils étoient devenus les sujets, obtint pour eux un dédommagement de trois millions en contrats, & de six cents mille livres en

argent ; de sorte qu'ils reçurent cinquante-cinq pour cent de leurs lettres de change , & trente-quatre pour cent de leurs ordonnances.

XVII.

Avantages
que la France
pouvoit
tirer du Ca-
nada. Fau-
tes qui l'en
priverent.

Le Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non , mais c'étoit la faute de la Puissance qui lui donnoit des loix. La nature avoit disposé cette région pour la production de tous les grains. Ils y sont d'une qualité supérieure , & exposés à peu d'accidents , puisque , semés en mai , ils sont cueillis avant la fin d'Août. Les besoins des isles de l'Amérique & d'une partie de l'Europe , en assuroient le débit à un prix avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de bled que ce qu'il en falloit pour les colons , qui même furent quelquefois réduits à tirer leur subsistance des marchés étrangers.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée , les troupeaux se feroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons , pour remplacer dans les isles Françoises les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se feroit-il accru avec le temps , au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

On n'auroit pas retiré les mêmes avantages des bêtes à laine , quand même la rigueur du climat ne se feroit pas invinciblement opposée à leur multiplication. Leur toison destinée à être toujours grossière , ne pourra jamais être utilement employée que dans la colonie même à des étoffes plus ou moins communes.

On ne doit pas dire la même chose du ginseng. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie , & qu'ils achètent au poids de l'or , fut trouvée en 1718 par le Jésuite Lafiteau , dans les forêts du Canada où elle est commune. On la porta

bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée & chèrement vendue. Ce succès fit que la livre de ginseng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante sols, y monta jusqu'à vingt-cinq livres. Il en sortit en 1752 pour cinq cents mille livres. L'empressement qu'excitoit cette plante, poussa les Canadiens à cueillir dès le mois de Mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en Septembre, & à faire sécher au four ce qu'il falloit sécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le ginseng du Canada chez le seul peuple de la terre qui le recherchoit, & la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité, par la perte entière d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'industrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer si communes dans ces contrées. M. Dantic a travaillé longtemps à découvrir un moyen par lequel on pût sûrement classer tous les fers connus. Après un grand nombre d'expériences, dont les détails seroient ici déplacés, il a trouvé que le fer de Styrie est le meilleur. Viennent ensuite les fers de l'Amérique Septentrionale, de Danemara en Suede, d'Espagne, de Bayonne, de Rouffillon, du pays de Foix, du Berry, de la Thiérache, de Suede, deuxième marque, les communs de France, & enfin ceux de Sibérie. S'il en est ainsi, quel parti la Cour de Versailles auroit pu tirer de la mine découverte aux Trois-Rivieres, à la superficie de la terre, & de la plus grande abondance ! On n'y fit d'abord que des travaux foibles & mal dirigés. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, les augmenta, les perfectionna. La colonie ne connut plus d'autres fers ; on en exporta même quelques essais ; mais on s'arrêta là. Cette négligence étoit

d'autant plus blâmable , qu'à cette époque on avoit pris la résolution , après bien des incertitudes , de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaste contrée , la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse , & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent , & par les innombrables rivières qui s'y jettent. On ne fait par quelle fatalité tant de richesses furent long-temps négligées ou méprisées. La Cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres s'éleverent enfin à Québec des ateliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement elle plaça sa confiance dans des agents qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs , où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres ; on les prit constamment dans les marais & sur le bord des rivières , où l'humidité leur donne un tissu gras & lâche. Au-lieu de les transporter dans des barques , on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination , où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau : ils y contractoient une moisissure , une espece de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangards ; ils restoit exposés au soleil de l'été , aux neiges de l'hiver , aux pluies du printemps & de l'automne. De-là traînés dans les chantiers , ils y effuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les fraix , au point qu'on tiroit d'Europe les voiles , les cordages , le brai , le goudron , pour un pays qui , avec quelques soins & du travail , pouvoit appro-

visionner la France entière de toutes ces matières. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un usage pernicieux de son privilège. Ce qu'elle achetoit des sauvages se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laines dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissements Anglois vingt-cinq & trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses agents, & prenoient en échange de leur castor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France, par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matières premières à quelques-unes de ses manufactures, & d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette Puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui, l'un dans l'autre,

peuvent être de trois cents cinquante tonneaux, coûte 10,000,000 de liv. Le produit ordinaire de chacun, est évalué à 80,000 liv., & par conséquent la pêche entière doit monter à 3,200,000 liv. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négociants qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui, peu-à-peu, a dégoûté les Basques d'une carrière où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche.

Il étoit aisé de la reprendre dans le golfe Saint-Laurent, & même à l'embouchure du Saguenay, tout près de l'excellent port de Tadoussac. On veut même qu'elle y ait été essayée à l'arrivée des François dans le Canada, & qu'elle n'ait été interrompue que parce que les fourrures offroient des profits plus faciles & plus rapides. Ce qui est sûr, c'est que les pêcheurs auroient couru moins de risque, auroient été obligés à moins de dépense que ceux qui se rendent annuellement au détroit de Davis, ou dans les mers du Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance; & le gouvernement n'a rien fait en particulier pour encourager la pêche de la baleine, qui pouvoit former un essaim de navigateurs, & donner à la France une nouvelle branche de commerce.

Cette indifférence s'est étendue plus loin. La morue se plaît sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'à quatre-vingts lieues de la mer. On peut la prendre passagèrement sur ce vaste espace. Cependant il seroit avantageux d'établir une pêche sédentaire au havre

de Montlouis, placé à l'embouchure d'une jolie rivière qui reçoit des bâtimens de cent tonneaux, & qui les met à l'abri de tous dangers. Le poisson y abonde plus qu'ailleurs; le rivage offre, pour le faire sécher, toutes les facilités qu'on peut désirer; & les terres voisines sont très-propre au pâturage & à la culture. Tout porte à croire qu'une peuplade y prospéreroit. On le pensa ainsi en 1697. Par les soins de Riverin, homme actif & intelligent, fut formée à cette époque une association pour commencer cette entreprise. Des contrariétés sans nombre la firent échouer. Ce projet fut repris depuis, mais très-mollement exécuté. Ce fut un grand malheur pour le Canada, dont un succès marqué en ce genre, auroit beaucoup étendu les liaisons avec l'Europe & avec les Indes Occidentales.

Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par les hommes qui sembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant?

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du temps, ce sont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de sable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Depuis Quebec jusqu'à Montréal, la rivière n'est praticable que pour des bâtimens de trois cents tonneaux; & encore sont-ils trop souvent contrariés par des vents terribles, qui les retiennent quinze jours ou trois semaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots,

XVIII.

Difficultés
que la France
avoit à
vaincre
pour tirer
un parti
avantageux
du Canada.

& de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldat tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurcissoit de bonne-heure à la fatigue, & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim : mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La Cour, qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de

distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oïfiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

Tel étoit l'état de la colonie lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galiffoniere, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Ecosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouffoit dans l'intérieur des terres, singulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Riviere, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions, & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la solidité à un systême que la Cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au Ministère de Versailles, qui, sans commettre sa foi-

XX.
Origine de
la guerre des
Anglos &
des François
dans le Ca-
nada.

blesse , réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Isle-Royale.

IX. Cette porte du Canada avoit déjà été attaquée
 Conquête en 1745 ; & cet événement mérite , par sa singula-
 de l'Isle-rité, qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à
 Royale par Boston qu'avoit été formé le plan de cette première
 les Anglois. invasion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les
 dépenses de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthousiasme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de six mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une escadre de neuf vaisseaux de guerre , portassent elles-mêmes à l'Isle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition ; quoiqu'elles n'eussent à combattre que six cents hommes de troupes réglées, & huit cents habitants qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du succès de l'entreprise. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice assemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de siege, qui même n'avoit jamais fait la guerre, qui n'étoit enfin dirigée que par des Officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singulièrement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été

chargée de la construction, de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de sûreté, comme un moyen d'aïfance. Lorsqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer s'approprioient le fruit de ses sueurs, elle demanda justice. On osa la lui refuser, & elle ne craignit pas de se la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les Officiers subalternes le prix de cette déprédation, il ne se trouva personne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des soldats contre ces avides concussionnaires, leur fit mépriser toute autorité. Depuis six mois, ils vivoient dans une révolte éclatante, lorsque les Anglois se présentèrent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les esprits. Les troupes firent les premiers pas; mais leurs Commandants se méfierent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppresseurs avoient pu supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre sur l'ennemi, pendant qu'il formoit son camp, & qu'il commençoit à ouvrir ses tranchées. Un assiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulières & vigoureuses. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner son entreprise. Mais on s'obstina à croire que la garnison ne demandoit à faire des sorties que pour désertter; & ses propres chefs la tinrent comme prisonnière, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la ville à capituler. L'isle entière suivit le sort de Louisbourg, son unique boulevard.

Une possession si précieuse, restituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nou-

veau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 Juin qu'une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient seize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance, ne pouvoit servir de rien, parce qu'il seroit impossible de transporter l'artillerie & les autres choses nécessaires pour un grand siege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voisinage de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appelant la ruse à son secours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant, on avoit un abattis d'arbres si ferré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espece de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assaillant le temps d'achever son débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors, accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte
inopinée

inopinée auroit pu rompre le fil de tous ses projets.

Mais l'impétuosité Françoisise fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir les pièges où ils devoient être pris. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leurs chaloupes, & plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient se jeter. Dès ce moment, revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre, qu'un seul rocher, qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf, quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes & d'éloigner les bateaux, fit signer au Major Scott de s'y rendre.

Cet Officier s'y porte aussi-tôt avec les soldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la première, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe sur les rochers tout seul. Il espéroit y trouver cent des siens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laisse pas de gagner le haut des rochers. Dix sauvages & soixante François lui tuent deux hommes, & en blessent trois mortellement. Malgré sa foiblesse il se soutint dans ce poste important à la faveur d'un taillis épais. Enfin, ses intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la seule position qui pouvoit assurer leur descente.

Dès que les François virent l'affaillant solidement établis sur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur restoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuses, parce que le

fable de la mer dont on avoit été obligé de se servir pour leur construction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtements de différentes courtines étoient entièrement écroulés. Il n'y avoit qu'une casemate, & un petit magasin à l'abri des bombes. La garnison qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de désavantages, les assiégés se déterminèrent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu'ils se défendoient avec cette fermeté, les grands secours qu'on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la campagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme ? Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, sembloit disputer au Gouverneur son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu'ils tentèrent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'Amiral Boscawen & le Général Amherst. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir, qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable, & le vainqueur fut estimer assez son ennemi, s'estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité ni d'avarice.

XXI.

Les Anglois
attaquent le
Canada. Ils
y éprouvent
d'abord de
grands re-
vers. Causes
de ces in-
fortunes.

La conquête de l'Isle-Royale ouvrit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-temps le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées y avoient

poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louysiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucune usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louysiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sorti guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts reçut le nom du Gouverneur Dufquesne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloises ne purent voir sans chagrin s'élever derriere eux des établissemens Fran-

çois, qui joints aux anciens, sembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barriere insuffisante contre les entreprises d'un voisin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles passerent elles-mêmes ces célèbres montagnes, pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachements qui se succédoient, on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde, sous les ordres de Braddock. Ce Général alloit attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duquesne avec trente-six canons & six mille hommes, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François, & six cents cinquante sauvages, qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; & dans la campagne suivante, la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvements.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils oferent, au mois d'Août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la riviere de Chouegen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par

dix-huit cents hommes, qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les especes. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse, à trois mille hommes qui en formoient le siege.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents sauvages marcherent dans le mois d'Août de l'année suivante au fort George, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois, comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité, qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu pour embellir l'histoire. Les assaillants, après avoir massacré ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cents soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs Généraux s'appliquerent, durant l'hyver, à mettre de la discipline dans les différens corps; il les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'assembla sur les ruines du fort George. Elle s'embarqua sur le lac de ce nom, qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon, qui n'en étoit éloigné que d'une lieue.

Ce fort qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchements de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées & affilées, faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si longtemps la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 Juillet 1758, ils se précipiterent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarrassés dans les tronçons d'arbres, au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise aussi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n'insultoient pas un poste où ils ne fussent repoussés. Ils ne hasardoient pas un détachement qui ne fût battu; pas un convoi qui ne fût enlevé. La rigueur même des hyvers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la saison où les sauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu sur les frontieres, & jusques dans le centre des colonies Angloises.

Tous ces désastres avoient leur source dans un faux principe du gouvernement. La Cour de Londres s'étoit toujours persuadée, que, pour dominer dans le Nouveau-Monde, elle n'avoit besoin que de la supériorité de sa marine, qui pouvoit facilement y transporter des secours, & intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le Ministère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ses Généranx. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux soldats Anglois : mais ces qualités nationales étoient contrebalancées ou épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvénients, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les Provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de sentimens, qui

seuls peuvent assurer le succès. La façon d'agir se passoit en vaines disputes entre les colons & les Gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant son exécution, & sa publicité le faisoit souvent échouer. Enfin, on étoit irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une sorte de retour qu'ils croyoient devoir à la considération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambassadeurs du Prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces missionnaires, en étudiant la langue des sauvages, en se conformant à leur caractère, à leurs inclinations, en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir absolu sur leur ame. Les colons François, loin de leur donner des mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient : l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour constant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu plusieurs Officiers distingués se faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalousie des Anglois ont calomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis ; avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers ; avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, & qui fait bien mieux hair les autres nations qu'aimer son propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naissoit, dans ces nations, l'aversion la plus insurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les sauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix, quand ils se virent pros crits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui, si longtemps, avoient enrichi la colonie Angloise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit si exaltée, qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa aussi-tôt un bras, & fit boire à sa famille le sang qui en dégouttoit. *Je veux*, répondit-elle à un missionnaire Jésuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfants soient guerriers; il faut donc qu'ils soient nourris de la chair de leurs ennemis.*

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une flotte Angloise, où l'on comptoit trois cents voiles, & qui étoit commandée par l'Amiral Saunders, se fit voir sur le fleuve Saint-Laurent, à la fin de Juin 1759. Par une nuit obscure & un vent très-favorable, huit brûlots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement, hommes & vaisseaux, si l'opération avoit été conduite avec l'intelligence, le sang-froid & le courage qu'elle exigeoit. Mais ceux qui s'en étoient chargés n'avoient peut-être aucune de ces qualités, ou du

XXII.
Prise de
Quebec par
les Anglois.
La conquête de la capitale entraî-
ne, avec le
temps la
soumission
de la colo-
nie entière.

moins ne les réunissoient pas toutes. Impatients d'assurer leur retour à terre, ils mirent beaucoup trop tôt le feu aux bâtiments dont ils avoient la direction. Aussi l'assaillant, averti à temps du danger qui le menaçoit, vint-il à bout de s'en garantir par son activité & par son audace. Il ne lui en coûta que deux foibles navires.

Tandis que les forces navales échappoient si heureusement à leur destruction, l'armée, qui étoit de dix mille hommes, attaquoit la pointe de Levy, en chassoit les troupes Françoises qui y étoient retranchées, y établissoit ses batteries, & bombardoit, avec le plus grand succès, la ville de Quebec, qui, quoique située sur la rive opposée du fleuve, n'étoit éloignée que de six cents toises.

Mais ces avantages ne conduisoient pas au but qu'on s'étoit proposé. Il s'agissoit de se rendre maître de la capitale de la colonie; & la côte qui y conduisoit étoit si bien défendue par des redoutes, par des batteries & par des troupes, qu'elle paroissoit inaccessible. Les assaillants furent de plus en plus confirmés dans cette opinion, après qu'ils eurent tâté le saut de Montmorency, où ils perdirent quinze cents hommes, & où ils auroient pu aisément perdre tout ce qui y avoit été imprudemment débarqué.

Cependant la saison avançoit. Le Général Amherst, qui devoit faire une diversion du côté des lacs, ne paroissoit point. On avoit perdu tout espoir de forcer l'ennemi dans ses postes. Le découragement commençoit à se manifester, lorsque M. Murray proposa de monter avec l'armée & une partie de la flotte deux milles au-dessus de la place, & de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les François avoient négligé de garder, parce qu'ils

les croyoient suffisamment défendues par les rochers très-escarpés qui les entouroient. Cette idée heureuse & brillante est reçue avec transport. Le 13 Décembre, cinq mille Anglois débarquent avant le jour, & sans être apperçus, au pied des hauteurs. Ils y grimpent, sans perdre un moment, & s'y trouvent en ordre de bataille, lorsqu'à neuf heures ils sont attaqués par deux mille soldats, cinq mille Canadiens & cinq cents sauvages. Le combat s'engage & se décide en faveur de l'Anglois, qui, dès le commencement de l'action, avoit perdu l'intrépide Wolf, son Général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de temps suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du Général Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le temps, avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le Chevalier de Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus temps. Quebec, quoique aux trois quarts détruit, avoit capitulé dès le 17 avec trop de précipitation.

L'Europe entière crut que la prise de cette place finissoit la grande querelle de l'Amérique septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui

la fortune même sembloit interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchements qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête, & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la disgrâce.

C'est-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printemps en force sur Quebec, pour le reprendre par un coup de main ou par un siege, au défaut d'une surprise. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle : mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise qu'au moment où les secours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses, où se trouvoit depuis long-temps la colonie, les préparatifs étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita, dès le 20 Avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hyver ; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces hasards singuliers qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant sortir de sa chaloupe,

Étoit tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains ; il y grimpa , & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon , en descendant , rafa la rive de Quebec. La sentinelle Angloise placée à ce poste , voit un homme prêt à périr , & crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte , & on le trouve sans mouvement. Son uniforme , qui le fait reconnoître pour un soldat François , détermine à le porter chez le Gouverneur , où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François est aux portes de la place ; & il meurt. Aussi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite , on eut le temps d'entamer son arriere-garde. Quelques moments plus tard , la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L'affaillant y marche cependant avec une intrépidité qui sembloit tout attendre de la valeur , & rien d'une surprise. Il n'en étoit plus qu'à une lieue , lorsqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes , sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive , la résistance opiniâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles , après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place , & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne , qu'il ne vint point de secours de France , & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve , il fallut lever le siege dès le 16 Mai , & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables , dont l'une avoit descendu le fleuve , l'autre l'avoit remonté , & la troisieme étoit arrivée par

le lac Champlain, entourerent ces troupes, qui, peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquents & des fatigues continuelles, manquoient, tout-à-la-fois, de munitions de bouche & de guerre, & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté, & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler, & ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix cimentèrent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Angloises dans le nord de l'Amérique.

XXIII.

L'acquisition du Canada a-t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre ?

Combien les vues de la politique sont bornées ! Les Anglois regardoient cette acquisition comme le dernier terme de leur grandeur. Le Ministère François n'étoit pas plus éclairé que le Conseil Britannique. D'un côté, l'on croyoit avoir tout gagné par cette conquête ; de l'autre, on croyoit avoir tout perdu par un sacrifice qui devoit entraîner la ruine d'un ennemi irréconciliable. Tel est l'enchaînement nécessaire des événements qui changent sans cesse les intérêts des Empires, qu'il est souvent arrivé, & qu'il arrivera souvent que les spéculations les plus profondes, que les combinaisons les plus sages en apparence, ont été trompées & le seront encore. On ne saisit que l'avantage du moment dans la chose où rien n'est si commun que de voir le bien naître du mal, & le mal naître du bien. S'il est vrai des particuliers qu'ils ont long-temps soupiré après leur malheur, cela l'est plus encore des Souverains. On ne fait jamais entrer en calcul les caprices du sort si sujet à se jouer de la prudence des hommes ; & l'on a raison toutes les fois qu'un fâcheux hasard se cache dans un avenir éloigné & obscur ; qu'il est

presque sans vraisemblance, & qu'en le supposant arrivé, il ne s'ensuivra pas une ruine totale. Mais un peuple sera gouverné par un Ministère insensé, lorsqu'on fermera les yeux sur la tranquillité, sur la sûreté de l'Etat pour ne les tenir ouverts que sur son agrandissement; lorsque, sans considérer si une misérable petite isle n'occasionnera pas des soins & des dépenses qui ne seront compensés par aucun fruit, on se laissera éblouir de la gloire frivole de l'avoir ajoutée à la domination nationale; lorsqu'en se refusant à des restitutions stipulées, on cimentera entre la Puissance usurpatrice & la Puissance lésée des haines qui seront tôt ou tard suivies d'effusion de sang sur les mers & sur le continent; lorsque pour la conservation de quelques places, on sera forcé d'y emprisonner des soldats qui s'abâtardiront dans une longue oisiveté; lorsqu'on suscitera des jalousies durables, ou des prétentions toujours prêtes à se renouveler & à mettre deux peuples en armes; lorsqu'on oubliera qu'une nation établie entre un Empire & un autre Empire est quelquefois la meilleure barrière qu'ils puissent avoir, & qu'il est imprudent & dangereux de se donner, par l'extinction de la nation interposée, un voisin ambitieux, turbulent, guerrier & puissant; que tout domaine séparé d'un Etat par une grande distance est précaire, dispendieux, mal défendu & mal administré; que ce seroit, sans contredit, un vrai malheur pour deux nations qu'une possession en-deçà ou au-delà du fleuve qui leur sert de limite; que renoncer à une contrée que diverses Puissances révendiquent, c'est communément s'épargner des dépenses superflues, des alarmes & des guerres; & que la céder à l'un de ceux qui l'envient, c'est lui faire présent des mêmes calamités; en un mot, qu'un Souverain qui

auroit vraiment du génie le montreroit peut-être moins encore à saisir les avantages réels de son pays, qu'à abandonner à des nations rivales des avantages trompeurs dont elles ne sentiroient qu'avec le temps les conséquences funestes. C'est une espece de piège sur lequel la fureur de s'étendre les aveuglera toujours

Fin du seizieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Colonies Angloises de la baie d'Hudson, du Canada, de l'Isle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Nouvelle-Jersey.

LA passion de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Les entrailles des animaux, le sang des victimes parurent à quelques peuples un moyen infailible pour découvrir la destinée des

Tome VIII.

N

Empires. D'autres placèrent la science de la divination dans des songes qu'ils se plaisoient à regarder comme les plus sûrs interpretes des volontés célestes. Des nations entières prétendirent, par le vol des oiseaux, par d'autres présages aussi frivoles, forcer le sort à se déceler. Mais ce furent principalement les astres qu'on se plaisoit à consulter. On croyoit y voir tracées en caracteres ineffaçables les révolutions plus ou moins importantes qui devoient agiter le globe. Ces rêveries n'avoient pas subjugué seulement le vulgaire : elles prirent un égal ascendant sur les plus beaux génies.

Depuis que la saine philosophie a détruit ces chimères, on a donné dans un nouvel écueil. Une présomption trop commune a fait penser que rien n'étoit plus aisé que de déterminer, par des combinaisons assez faciles, ce qui devoit arriver en politique. Sans doute, il est possible à des esprits attentifs & réfléchis de prévoir quelques événements : mais pour une conjecture heureuse, combien d'erreurs !

Les isles Britanniques sont plongées dans des flots de sang. Des factions, des sectes sans nombre s'y détruisent avec un acharnement dont les déplorable annales du monde ont rarement donné le funeste exemple. Qui pouvoit conjecturer que les prospérités du nord de l'Amérique sortiroient du sein de tant de calamités ?

I.
Premieres
expéditions
des Anglois
dans l'Amé-
rique Sep-
tentrionale.

L'Angleterre n'étoit connue dans le Nouveau-Monde, que par des pirateries souvent heureuses & toujours brillantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses, qui, depuis près d'un siècle, couloient de cet hémisphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique attacha les regards de cet homme né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avoit de subjuguier les es-

prits, en donnant à tout ce qu'il proposoit un air de grandeur, lui fit aisément trouver des associés à la Cour & chez les négociants. La compagnie qui se forma sous l'appât de ses magnifiques promesses, obtint du gouvernement, en 1584, la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feroient; & sans autre encouragement, elle expédia, dès le mois d'Avril de l'année suivante, deux bâtimens qui mouillèrent dans la baie de Roenoke, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils se sentoient honorés, montrèrent une complaisance sans bornes dans un pays où il s'agissoit d'établir leur nation, & laissèrent les sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposoient dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractère des habitants qu'ils venoient de connoître, encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printemps suivant sept navires, qui débarquèrent à Roenoke cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misère, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choisir par Elisabeth pour humilier Philippe II dans la partie de ses vastes possessions, dont il abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago, Car-

thagene, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux, devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoke les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaisance qu'eut l'Amiral de souscrire à leur demande, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze personnes, des deux sexes, assujetties à un gouvernement régulier, & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture, & pour le commerce. Ces commencements donnoient des espérances ; mais elles se perdirent dans le cahos & la disgrâce où se précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de son fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entièrement perdue de vue, lorsque Gosnold, l'un des premiers associés, résolut, en 1602, de la visiter. Son expérience dans la navigation lui fit soupçonner qu'on n'avoit pas connu jusqu'alors la route qu'il falloit tenir ; & qu'en prenant par les Canaries, par les isles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s'éloigner du Sud, & à tourner à l'Ouest. La tentative lui réussit : mais en arrivant sur les côtes d'Amérique, il se trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, en-

clavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise firent impression sur les négociants Anglois. Plusieurs se réunirent, en 1606, pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le souvenir de la colonie de Roenoke. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appelée compagnie de la Virginie méridionale, & l'autre, compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cents personnes dans les deux établissements. L'aifance qu'exigeoient les mœurs simples du temps, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s'expatrier pour courir après la fortune, ne tentoit personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

Les Bretons eurent pour leurs premiers Prêtres, ces Druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mystères ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs, & le plus sou-

II.

Les guerres
de religion
qui déchirerent l'Angleterre,
peuplent le

continent
de l'Améri-
que.

vent dans des bocages sombres, où la peur en-
fante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit
qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doc-
trine sacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien
écrire sur cet important objet, pour n'en pas met-
tre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire.
Les autels d'une divinité redoutable étoient ensan-
glantés de victimes humaines; ils étoient enrichis
des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoi-
que la terreur des vengeances célestes fût l'unique
gardienne de ces trésors, ils furent toujours res-
pectés par la cupidité qu'on avoit eu l'art de ré-
primer par le dogme fondamental de la transmi-
gration éternelle des ames: dogme si naturel à tous
les esprits qui craignent ou espèrent une autre vie!
La principale autorité du gouvernement résidoit
dans les ministres de cette religion terrible, parce
que l'empire de l'opinion est le plus puissant de
tous, & le plus constant. L'éducation de la jeunesse
étoit dans leurs mains; & c'est par ce premier âge
qu'ils s'emparoit de toute la vie de l'homme. Ils
connoissoient des affaires civiles & criminelles, &
décidoient aussi souverainement des querelles des
Etats, que des contestations des citoyens. Quicon-
que osoit résister à leurs décrets, n'étoit pas seu-
lement exclu de toute participation aux divins mys-
teres, mais étoit encore banni de la société des hom-
mes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquen-
ter. Irrévocablement privé de la protection des
loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infor-
tunes. L'histoire des superstitions humaines n'en of-
fre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que
celle des druides. Ce fut la seule qui mérita d'ar-
mer contre elle la rigueur des Romains; tant les
druides opposoient de forces à la puissance de ces
conquérants.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son pouvoir, lorsque le christianisme la fit entièrement disparoître au septieme siecle. Les peuples du Nord qui avoient envahi successivement les Provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, semés dans les ruines & les débris d'un Empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé, sans peine, un culte que la multiplicité de ses cérémonies faisoit aimer à des hommes grossiers & sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons, qui s'emparèrent depuis de l'Angleterre. Ils adoptèrent sans répugnance une doctrine qui justifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacèrent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier Etre. Le merveilleux des miracles étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prières ou des offrandes expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre en furent profiter. Les Prêtres obtinrent un respect qu'on refusoit aux Rois; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matieres d'Etat, & devinrent arbitres ou juges de

toutes les causes. Vouloit-on raisonner ? la foi parloit , & tous écoutoient en silence ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglément dans ces siècles que les débauches scandaleuses du Clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eut prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit , avant tout , celui de la fortune & des biens de la terre , la noblesse , qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés , employa les bras de ses esclaves à édifier des temples , & ses terres à doter ces fondations. Les Rois donnerent à l'église tout ce qu'ils avoient ravi au peuple ; se dépouillerent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires , ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais soulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'Eglise , c'étoit un sacrilege , une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs , ainsi le croyoient les laïcs. La possession du tiers des fiefs du Royaume , les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé , le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales , ne rassassoient pas l'avidité toujours active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien testament que la dixme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention , la lui fit étendre au dixieme de l'industrie , des gains du commerce , des gages des laboureurs , de la paie des soldats , quelquefois même du revenu des charges de la Cour.

Rome , qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les suc-

cès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes Apôtres d'un Dieu né dans la misère, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ces malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les Grands, les Monarques même furent invités à venir en pèlerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les Papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques, & leur fisc s'accrut avec le temps du dixieme des revenus d'un clergé qui levoit le dixieme de tous les biens du Royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre, aussi loin qu'elles pouvoient aller, Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sapoit les fondements de la liberté qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même, & subjuguier ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel & le trône, entre le Prince & les sujets, entre un Monarque & les Rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituels. Mais il lui falloit des émissaires pour répandre la terreur de ses armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachements du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société par des institutions singulieres qui devoient les porter au fanatisme par une sou-

mission, un dévouement aveugle aux volontés d'un Pontife étranger, étoient propres à seconder les vues de ce Souverain. Ces vils & malheureux instruments de la superstition remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événements, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les passions & les caprices violents de Henri VIII brisèrent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux avoit deffillé les yeux de la nation. Le Prince osa, d'un seul coup, se soustraire à l'autorité des Papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant amena d'autres changements sous le regne d'Edouard, successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l'Europe, furent discutées. On prit quelque chose de chacune, on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l'ancien culte, & l'on forma, de ces divers fragments, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de religion Anglicane.

Elisabeth, qui mit la dernière main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d'étouffer les disputes sur le dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation de solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations, & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti qui, lui ayant aplani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques I exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclé-

tiastiques. Ce Prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altière, à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien-testament, sembloient devoir inspirer une aversion insurmontable pour le faste du culte Catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de système prévalut dans le nouveau Roi sur les principes de son éducation. Frappé de la juridiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premières impressions qu'il avoit reçues, & se passionna pour une hiérarchie modelée sur l'économie politique d'un Empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Ecosse, sa patrie, à cette discipline merveilleuse; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies à la majesté du plan, lorsque le temps auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son système de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens, comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il mé-

dit, il éleva plusieurs Evêques aux premières dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux Prélats, devenus comme les maîtres d'un Prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition si familière au Clergé, d'élever la juridiction ecclésiastique à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'Eglise, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, & recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du Prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir, dans tout son éclat, ce que les Protestants appelloient l'idolâtrie Romaine, c'est-on employer, pour y réussir, les voies les plus violentes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu par les préjugés & les intrigues d'une Reine audacieuse, qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu & pour le Papisme.

On concevroit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le temps de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux, pour tout rappeler à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non-conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargée de pratiques qu'ils regardoient comme superstitieuses. Il fut ordonné, dans les deux Royaumes, de se conformer au culte & à la discipline de l'Eglise épiscopale. On soumit à cette loi les Presbytériens, qui commençoient à s'appeler Puritains; parce qu'ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu, pure & simple, pour règle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les Calvinistes étrangers qui étoient dans le

Royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régiments, aux compagnies de commerce qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les Ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer par-tout de la communion des Réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au-dehors en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuse qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévots fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même Roi, qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles, & cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de Presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui bientôt après firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de sang. Des vues de fortune multiplièrent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin, l'Europe entière ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs Souverains, allerent à travers les pé-

rils de l'Océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphère. Ne le quittons pas, n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.

III.
Parallele
de l'Ancien
& du Nou-
veau-Mon-
de.

Combien de temps le Nouveau-Monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à des barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devoit profiter des lumières semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des ressemblances singulières, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continents paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pôle arctique, & vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'est & à l'ouest par l'Océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément, qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contre-balancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres éléments auroient pu renverser. L'eau, par la

mobilité de sa nature, & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphère ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux, sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphants & les hommes pesent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone Torride; aux deux pôles, nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté, si toutefois & les baleines, & les éléphants, & les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivants ne font qu'une modification passagère du limon qui le compose. En un mot, l'Océan roule sur ce globe pour le façonner au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre, & tantôt il découvre un hémisphère, un pôle, une zone: mais en général, il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des pôles s'oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence, & lui donne son activité. C'est entre les tropiques, sur-tout, que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvements périodiques & réguliers, soit dans ces espèces de convulsions que les vents de tempête y

excitent par intervalles. L'attraction du soleil & les fermentations que cause la ténuité de sa chaleur dans la Zone Torride, doivent influencer prodigieusement sur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; & la mer, pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatissement du globe vers les pôles qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guere sortir de l'enceinte des tropiques, si les zones tempérées & glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la Zone Torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui dispose de l'arrangement de ses matieres. Une preuve que les deux bandes symétriques que présentent au premier coup d'œil les deux continents du globe, ne sont pas essentielles à sa conformation, c'est que le nouvel hémisphere a resté beaucoup plus long-temps que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémispheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu'on se flatte d'y remarquer.

Quand, avec la mappemonde sous les yeux, on voit la correspondance locale qui se trouve entre l'isthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Espérance & le cap de Horn, & l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chily & celles du Monomotapa, on est frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres opposées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des isles & des presqu'isles semées ou jettées par les mains de la nature, comme

comme des contre-poids; & toujours la mer par ses mouvements & sa pente, entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui sépare les deux Indes avec le petit espace que l'Océan a pris entre les côtes de Guinée & celle de Brésil; la forte masse des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres australes; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Est à l'Ouest, avec celles des Cordilières qui se prolongent du Nord au Sud, l'esprit s'arrête & voit avec chagrin disparaître le plan d'ordonnance & de symmétrie dont il avoit embelli son système de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montagnes du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau, la mer si fort au-dessous de ses sommets, & si récemment descendue des terres, que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continents du nouvel hémisphère. L'air & la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique; des bois immenses au Midi; de grands lacs & de vastes marais au Nord; des neiges presque éternelles entre les tropiques; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée; point d'hommes entièrement noirs; des peuples très-blancs sous la ligne; un air frais & doux pour une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé sous le même parallèle que nos climats tempérés; enfin, une différence de dix ou douze degrés de température entre l'ancien & le nouvel hémisphère: ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laissée, en le quittant long-temps après que notre continent avoit été peuplé? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphère n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne-heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves; le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphère en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent, lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore fourdement dans ses veines. Des soleils moins ardents, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent deux tiers plus d'espèces d'animaux que dans le nouveaux; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'espèces; des monstres plus féroces & plus sanguinaires à raison d'une plus grande multiplication des hommes. Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le Nouveau-Monde! Les hommes y sont moins forts, moins courageux; sans barbe & sans poil; dégradés dans tous les signes de la virilité; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant; de cet amour délicieux,

qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachements, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressorts ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci, peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instruments de tous leurs besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique comme sur toute la terre, les hommes ont eu l'équité quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls à la chasse, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphère, dont la nouveauté se décele par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norvégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'ensuite les Groenlandois ont passé sur les côtes du Labrador, d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandois soient issus des Esquimaux, auxquels ils ressemblent plus qu'aux Euro-

péens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les Tartares au nord-ouest de l'Amérique? Cependant on imagine que c'est pas le Groenland ou le Kamtschatka, que les habitants de l'ancien hémisphère ont dû passer dans le nouveau, puisque c'est par ces deux contrées que les deux continents sont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment supposer que la Zone-Torride du Nouveau-Monde a été peuplée par une de ses zones glaciales? La population refoule bien du Nord au Midi; mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroissent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'histoire des nations, est la source & la solution de toutes les difficultés.

On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphère, ses anciens habitants se seront réfugiés sur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige, environnés d'eaux? Comment des hommes, qui avoient respiré sous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge? Comment l'espece se fera-t-elle conservée & multipliée dans ces jours de calamité, suivis de siècles de langueur? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitants. C'est une espece d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution phy-

sique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse, devoient infecter jusqu'à la racine, tous les germes, soit de la substance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siècles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes; & plus de siècles encore pour que la terre, desséchée & praticable, ouvrit son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit se purifier avant que le ciel s'épurât, & le ciel redevenir serein avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphère, mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même temps que l'ancien; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossements fossiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a possédé autrefois des éléphants, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupèdes dont l'espèce a disparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre, attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère.

Quand même le Nouveau-Monde, on ne fait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque seroit encore d'une date si reculée, qu'elle laisseroit aux habitants de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siècles qu'il suffiroit de donner à la fondation des Empires du Mexique & du Pérou; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des usages répandus sur le reste du globe, on y a pourtant vu une police & une société, des inventions & des pratiques, qui, sans montrer aucune trace des temps

antérieurs à un déluge, supposoient une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car quoiqu'au Mexique comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & divisés par une guerre sanglante & continuelle, cependant on ne pouvoit inventer ni cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des temps, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole & celui de l'écriture, même hiéroglyphique, demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siècles ne sont pas autant à l'espece que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace; l'autre n'a que des moments & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui regne dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entre elles; mais semblent confirmer en même-temps qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphere étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

IV. *Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.* Quoi qu'il en soit, & de leur origine & de leur ancienneté, très-incertaines, un objet de curiosité plus intéressante peut-être, est de savoir ou d'examiner si ces nations, encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur instinct animal, dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable & se repo-

fer, devient le modele de toutes les journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux qui tire le duvet pour se coucher, file le coton du ver à soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa premiere demeure, en un palais, a su varier ses commodités & ses besoins de mille manieres différentes.

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent, &, s'il pense à l'avenir, l'espoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme sauvage, que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu? S'il ne fait pas des provisions, c'est que la terre & la mer sont des magasins & des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement & de poêle, il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les veilles, ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, est une condition de sa nature, & non une profession de sa naissance; un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, & point triste: on voit rarement sur son front l'empreinte des passions & des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne desire point, ni désirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie sont, la plupart, des remèdes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits, que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guere dans son ame, qui

n'éprouve ni privations, ni besoin de sentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture est plus saine & plus délicate que celle de l'homme sauvage. Il a des vêtements plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des saisons. Mais le peuple, qui doit faire la base & l'objet de la police sociale, cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, supporte les travaux pénibles & les charges de la société, le peuple vit-il heureux, soit dans ces Empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernements où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la servitude? Les gouvernements mi-toyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité? Par des flots de sang qui repoussent quelques instants la tyrannie pour la laisser retomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples, & non des Rois. Pourquoi la souffre-t-on? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu'il emploie de violence & d'artifice lui-même pour s'emparer de toutes les facultés des hommes? Mais est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresser? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper jusqu'au dernier soupir de la victime? A ses yeux, les cris de la servitude sont une rébellion. On les étouffe dans une prison, souvent

même sur un échafaud. L'homme qui révendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie sous le nom de l'autorité ?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit entre l'homme de Cour, qui peut attaquer son fonds ; l'homme de loi, qui lui vend les moyens de le conserver ; l'homme de guerre, qui peut le ravager, & l'homme de finance, qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable ? Quel est le genre d'industrie à l'abri des événements de la fortune & des atteintes du gouvernement ?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au Nord, on dirige ses courses au Midi. Le vent ou le soleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrières qui ferment nos Etats policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un Empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misère, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernements y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glebe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point ; trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille où la fatigue va cher-

cher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font désirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s'il a quelques arpents, un Seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que sa personne, le Prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans atelier subissent la loi des chefs avides & oisifs, qui, par le privilege du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, feroient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui, dans les tortures & les supplices même, ne versent pas une larme, il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage : différence toute entière au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des con-

ditions : inégalité qui naît de l'oppression , & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au Ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? & qu'est-ce que l'attachement des valets ? Quel est le Prince vraiment chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore, dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumerait-il avec des sauvages à rentrer même dans l'état de nature ; témoin cet Ecoïsois, qui, jetté & abandonné seul dans l'isle Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au temps où les besoins physiques l'occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du

grand fardeau de la vie sociale quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée, qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin, le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfants, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social? Les enfants, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux. Si tous deux vous répondent, NON, la dispute est finie.

Peuples civilisés, ce parallèle est, sans doute, affligeant pour vous : mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissiez. Plus cette sensation vous sera douloureuse, & plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le dérèglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les loix bizarres par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos

regards vers le physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il est devenu sous leurs mains.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloises, trouverent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues, y étoient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontroit que quelques sauvages, hérissés du poil & de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyoient, ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide & sans maître; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une seule espece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dorment & s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printemps renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle seve, qui repouffoit des fleurs. Des troncs creusés par le temps servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaisoit à ronger, à créneler, y vomissoit par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient se jouer sur des rives désertes, & s'y livrer aux plaisirs de la liberté & de l'amour. C'est là que la nature exerçoit sa force créatrice, en reprodui-

V.

En quel état
les Anglois
trouverent
l'Amérique
Septentrio-
nale, & ce
qu'ils y ont
fait.

fant sans cesse ces grandes especes qu'elle couvre dans les abymes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la symmétrie, avec les instruments de tous les arts. Aussi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clairieres des habitations commodes. Les animaux destructeurs cedent la place à des troupeaux domestiques; & les ronces arides, aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer, par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anes de vaisseaux; & le Nouveau-Monde subit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissants ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé, qui ne fait point masse avec l'ensemble, c'est la baie d'Hudson.

VI.
Climat de la
baie d'Hud-
son. Habit-
des de ses
habitants.
Commerce
qu'on y fait.

Ce détroit, dont la profondeur est de dix degrés, est formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre : encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, & qui s'étant formées par un hyver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neiges, en ont été détachées par le vent du nord-ouest, ou par quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du Nord, que la direction

des vents & des courants tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

Le vent du nord-ouest, qui regne presque continuellement durant l'hyver, & très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles sont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y sont très-communs. Heureusement, on trouve de distance en distance des groupes d'isles assez élevées pour offrir un asyle aux vaisseaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des masses isolées de rochers nuds & sans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit aussi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le soleil ne se leve, ne se couche jamais, sans un grand cône de lumière. Lorsque ce phénomène a disparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémisphère de rayons colorés & si brillants, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printemps & dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hyver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées, sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blancs en hyver, les animaux qui sont de leur nature bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le temps s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circu-

lation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupèdes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matière qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc, brisés & détachés de masses plus considérables par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets, assez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a sur le temps une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes, le plus communément marécageuses, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute, & de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guère quatre pieds. Comme les enfants, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds rend leur marche vacillante & mal assurée. De petites mains, une bouche ronde, qui seroient un agrément en Europe, sont presque une difformité chez ce peuple, parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foiblesse d'organisation, d'un froid qui resserre & contraint l'effort de la croissance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique sans poil & sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillisse,

lesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu'ils ont grosse, charnue, & plus avancée que la levre supérieure. Tels sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador, où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson, ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caractères de laideur qui sont particuliers à leurs sexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut, qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfants jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont ni des hordes entièrement noires, comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hyver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poisson dont ils se nourrissent? La chaleur de leur sang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, suffit pour changer leurs cases en étuves.

Les Eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions.

Leur sang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, se ressentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse & gluante, quelquefois une sorte de lepre écailleuse. Aussi les meres, à l'exemple des ours, lechent-elles leurs nouveaux-nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pôle; ils affrontent les baleines & les chiens de mer dans une guerre où il y va de la vie pour les combattants. La baleine peut submerger d'un coup de queue une centaine de ses agresseurs; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupèdes & les poissons du Nord, sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poisson deux pe-

tites ouvertures au passage de la lumière. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumière, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altere, en épaisit, en appauvrit la masse. Les brumes de la mer qu'ils respirent; l'air épais & sans ressort qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hyvers; une vie tour-à-tour errante & sédentaire : tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la co-habitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du Nord en ressent, quand il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfants débiles & malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiède. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitants du pays qui fut découvert en 1507 par Henri Hudson, occupé du soin

de chercher au nord-ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. Cet intrépide & habile navigateur parcouroit pour la troisième fois, en 1611, ce détroit jusqu'alors inconnu, lorsque ses lâches & perfides compagnons le jetterent, ainsi que sept matelots animés de son esprit, dans une barque des plus fragiles, & l'exposèrent sans provisions, sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avoient pas rappelé le souvenir, lorsque Groseillers & Radisson, deux François Canadiens, mécontents de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui proposoient l'entreprise montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formerent surpassa leurs espérances & leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit, avec raison, de voir passer à la baie d'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées sur le témoignage unanime de ses coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés jusqu'à quatre fois sur les bords de ce détroit. On auroit bien désiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie par la même route qu'avoient suivie ces traiteurs; mais les distances furent jugées

trop considérables , malgré les facilités qu'offroient les rivières. Il fut arrêté que l'expédition se feroit par mer ; & elle fut confiée à Groseillers & à Radisson , dont on avoit ramené l'inconstance , soit que tout homme revienne aisément à sa patrie , ou qu'un François n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes , inquiets & audacieux , partirent en 1682 de Quebec , sur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée , ne se trouvant pas assez puissans pour attaquer l'ennemi , ils se contenterent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies , l'une établie en Canada , l'autre en Angleterre , pour le commerce exclusif de la baie , une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces misérables hostilités n'auroient pas discontinué , sans doute , si les droits , jusqu'alors partagés , n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est , à proprement parler , qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture , & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs , enfermés dans quatre mauvais forts , dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises , dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentriona-

les, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil; deux, pour une livre de poudre; un castor pour quatre livres de plomb; un, pour une hache; un, pour six couteaux; deux castors pour une livre de grains de verre; six, pour un sur-tout de drap; cinq, pour une jupe; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudières, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martre à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée se joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre, & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce n'avoit originairement qu'un fonds de 241,500 livres, qui a été porté successivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois Royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

VII.
Y a-t-il
dans la baie
d'Hudson un
passage qui
conduise
aux Indes
Orientales ?

Mais ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir, s'il devenoit libre, qui ont seuls fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entière sur cette partie glaciale du Nouveau-Monde. La baie

d'Hudson a été long-temps regardée, & on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un passage par le Nord-Ouest à la mer du Sud. Ses succès se terminèrent à la découverte de l'isle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carrière un grand nombre de navigateurs Anglois, dont plusieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes sauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimères, lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la Nouvelle-Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet, où l'avantage de sa situation l'attache plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumières. L'opposition des navigateurs, partagés entre la possibilité, la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entière dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses, si mystérieuses, si remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaise foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse ex-

pédition de 1746, d'où l'on voit sortir quelques clartés, après des ténèbres profondes qui duroient depuis deux siècles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances ? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures ? Transcrivons leurs raisonnements.

Trois vérités dans l'histoire de la nature doivent passer désormais pour démontrées. La première est, que les marées viennent de l'Océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réservoir par des ouvertures plus ou moins considérables; d'où il s'ensuit que ce mouvement périodique n'existe point, ou ne se fait presque pas sentir dans la Méditerranée, dans la Baltique & dans les autres golfes qui leur ressemblent. La seconde vérité de fait est, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan que dans les endroits qui le sont moins. La troisième est, que les vents violents qui soufflent avec la marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorsqu'ils soufflent dans un sens contraire.

D'après ces principes, il est constant que si la baie d'Hudson étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de sa source, & qu'elle devroit perdre de sa force lorsqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il est prouvé, par des observations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande précision, que la marée s'élève à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il est prouvé qu'elle s'élève à une plus grande hauteur au fond de la baie que dans le détroit même ou au voisinage. Il est prouvé que cette hauteur aug-

mente encore lorsque les vents opposés au détroit se font sentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudson a d'autres communications avec l'Océan que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits si frappants, en supposant une communication de la baie d'Hudson avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, se sont manifestement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée est beaucoup plus basse dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudson.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer septentrionale, où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce système doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du Nord-Ouest, qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté, autant que la nature le permet, l'existence d'un passage si long-temps & si inutilement désiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome, à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer à la profondeur d'onze brasses: c'est un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivières, de neiges fondues & de pluies. Des courants, dont on ne sau-

roit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entièrement couvert. Enfin, les baleines, qui cherchent constamment dans l'arrière-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'Océan septentrional, mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivières qui se perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudson, sont foibles & petites; ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des temps à-peu-près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & qu'il ne soit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'est point, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courants qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconscience à l'abandonner. Il est de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de poursuivre ses tentatives jusqu'à ce qu'elle ait réussi, ou que l'impossibilité du succès lui soit démontrée. La résolution qu'elle a prise, en 1745, de promettre une récompense considérable aux navigateurs qui réus-

firoient dans ce grand projet, montre sa sagesse jusques dans sa générosité ; mais ne suffit pas pour atteindre au but qu'elle se propose. Le Ministère Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'Etat ou des particuliers n'y parviendront pas, jusqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudson soit entièrement libre. Il doit l'être pour toutes sortes de raisons, & en particulier parce que le terme de l'octroi accordé par Charles II, est expiré depuis long-temps, & n'a jamais été légalement prolongé. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de son institution, en ne faisant aucune démarche pour découvrir le passage du Nord-Ouest, a contrarié de toutes ses forces ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs pouffoient à cette entreprise. Rien ne peut changer cet esprit d'iniquité qui tient à l'essence même du monopole.

Cependant, ce ne seroit peut-être pas aux mers septentrionales qu'il faudroit s'attacher principalement pour découvrir le passage si désiré. Un bruit sourd se répandit, il y a deux siècles, qu'il en existoit un ailleurs, qu'on désignoit quelquefois sous le nom d'Anian. Les Espagnols, qui ne connoissoient pas encore la voie du cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud, & qui n'y arrivoient que par le détroit de Magellan, décrié par de fréquents naufrages, saisirent avec chaleur cette opinion populaire. Ils firent cinq expéditions aussi dispendieuses qu'inutiles, & finirent enfin par désabuser l'Europe d'une fable qu'on les accusoit d'avoir inventée, pour détourner les autres nations du dessein de chercher un canal vers le Septentrion.

Ce repos ne fut pas, dit-on, de durée. La Cour de Madrid, avertie que la Nouvelle-Angleterre prépare, en 1636, un nouvel armement pour découvrir le passage par la mer Glaciale, ordonne de

VIII.

Le passage de la baie d'Hudson aux Indes Orientales a-t-il été cherché convenablement ?

son côté, au Pérou, un autre armement pour aller à la rencontre de ces navigateurs. L'Amiral de Fuente, chargé de cette expédition, part, vers le milieu de 1640, de Callao, avec quatre bâtimens. Il se débarrasse très-rapidement de tous les obstacles que la nature oppose à ses opérations, & arrive lui-même à la baie d'Hudson, tandis que ses Lieutenants pénètrent dans le détroit de Davis & dans la mer de Tartarie, à la pointe de l'Asie. Après la découverte de ces trois passages, la petite flotte regagne très-heureusement la mer du Sud, d'où elle étoit partie. On a prétendu que le Conseil des Indes avoit mystérieusement dérobé aux nations la connoissance de cet événement, & qu'il avoit supprimé avec le plus grand soin, toutes les pièces qui en pourroient un jour rappeler le souvenir. A leur tour, les Espagnols assurent que l'expédition de Fuente, la découverte, tout est également chimérique, & l'on ne sauroit douter qu'ils n'aient entièrement raison.

Il est très-possible que les écrits récemment publiés à cette occasion, aient excité une curiosité louable. Le gouvernement du Mexique, animé du même feu qui commence à échauffer sa métropole, fit partir, le 13 Juin 1773, une frégate, dont la mission étoit de reconnoître l'Amérique à la plus haute latitude qu'il seroit possible. Ceux qui la montoient apperçurent la côte à 40, à 49, & même à 55 degrés 43 minutes, précisément à l'endroit que le Capitaine Tichivikow l'avoit découverte, à sa première expédition de Kamtschatka. Le vaisseau entra dans le port de San-Blas pour y prendre de nouveaux vivres & recommencer ses courses. On ne peut guere douter que le desir d'éclaircir ce qui regarde le passage du nord-ouest, ne soit le but principal de tous ces travaux.

Après tant d'agitations infructueuses, qu'il paroisse un navigateur dont l'ame forte ne connoisse point de périls qui ne soient au-dessous d'elle ; que la grandeur & la variété des fatigues n'effraye point son ame ; que leur durée ne puisse lasser sa patience ; qu'il soit animé du sentiment de la gloire, le seul ressort qui ferme les yeux sur le prix de la vie, & qui pousse aux grandes entreprises ; qu'il soit instruit pour bien voir ; qu'il soit véridique pour ne dire que ce qu'il aura vu, & ses recherches auront peut-être un meilleur succès.

Cet homme extraordinaire s'est montré. C'est Cook ; Cook qui laisse si loin de lui tous ses émules, est parti pour Othaiti. De-là il doit se porter au nord de la Californie, & y chercher le passage du nord-ouest. Il aura, pour le trouver, beaucoup d'avantages refusés à ceux qui ont pris la route de la baie d'Hudson ou des contrées limitrophes. Si ce fameux canal se dérobe encore à son audace & à ses lumières, il en faudra conclure qu'il n'existe pas, ou qu'il n'est pas donné aux mortels de le découvrir.

O incroyable vicissitude des choses humaines ! ô puissance éternelle du sort ! qui croise ou favorise, retarde ou accélère, arrête ou suspend nos entreprises ! Cook, que la nature avoit doué du génie & de l'intrépidité qu'exigent les choses extraordinaires ; Cook, qu'une nation généreuse & éclairée avoit pourvu de tous les moyens qui peuvent assurer un succès ; Cook, dont le jeune Roi, convaincu sans doute que la vertu suit les progrès des lumières, avoit ordonné que durant les hostilités on respectât, on secourût le navire comme en pleine paix ; Cook, qui avoit parcouru des espaces immenses, & touchoit à la fin de ses travaux ; Cook trouve le terme de sa vie sous la main d'un sauvage. L'hom-

me, dont la cendre devoit reposer à côté de celle des Rois, est inhumé au pied d'un arbre dans une île presque ignorée.

Si son Lieutenant Clerke, qui suit ses projets, découvre enfin le passage si opiniâtrément cherché, & que ce passage soit d'un accès facile, les liaisons de l'Europe avec les Indes Orientales & Occidentales deviendront plus vives, plus suivies, plus considérables. Le détroit de Magellan, le cap de Horn seront entièrement abandonnés, & le cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.

Ces révolutions, qui peuvent influer d'une manière si marquée sur la baie d'Hudson, ne changeront jamais la destinée du Canada, conquis sur la France en 1760.

IX. Pendant quatre années, cette colonie fut divisée en trois gouvernements militaires. C'étoient les Officiers des troupes qui jugeoient les causes civiles & criminelles, à Quebec & aux Trois-Rivieres, tandis qu'à Montréal, ces fonctions augustes & délicates étoient confiées à des citoyens. Les uns & les autres ignoroient également les loix. Le Commandant de chaque district auquel on pouvoit appeler de leurs sentences, ne les connoissoit pas davantage.

Etat du Canada, depuis qu'il a passé sous la domination Britannique.

L'année 1764 vit éclore un nouveau système. On démembra du Canada la côte du Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain & tout l'espace au Sud du quarante-cinquième degré de latitude, dont la Nouvelle-Yorck fut accrue; l'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette & du lac Nissiping qui fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de Province de Quebec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque, on donna à la colonie les

loix de l'amirauté Angloise : mais à peine cette innovation fut-elle apperçue, parce qu'elle n'intéressoit guere que les conquérants en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention à l'établissement des loix criminelles d'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présents que pût recevoir le Canada.

Auparavant, un coupable, vrai ou présumé, étoit saisi, jetté dans une prison, interrogé, sans connoître ni son délit ni son accusateur, sans pouvoir appeller auprès de lui, ou ses parents ou ses amis ou des conseils. On lui faisoit jurer de dire la vérité, c'est-à-dire, de s'accuser lui-même, & pour comble d'absurdité, sans attacher aucune valeur à son témoignage. On s'étudioit ensuite à l'embarrasser de questions captieuses, dont il étoit plus facile au crime impudent qu'à l'innocence troublée de se démêler. On eût dit que la fonction d'un juge n'étoit que l'art subtil de trouver des coupables. On ne le confrontoit avec ceux qui avoient déposé contre lui qu'un instant avant le jugement qui prononçoit, ou l'absolution, ou le plus ample informé, ou la torture & le supplice. Dans le cas d'absolution, l'innocent n'obtenoit aucune indemnité. Au contraire, la sentence capitale étoit toujours suivie de confiscation : car telle est en abrégé la procédure criminelle François. Le Canadien conçut facilement, & sentit vivement le prix d'une législation qui ne laissoit subsister aucun de ces défordres.

Le code civil de la Grande-Bretagne ne causa pas la même satisfaction. Ces statuts sont compliqués, obscurs & multipliés ; ils sont écrits dans une langue qui alors n'étoit pas familiere au peuple conquis. Indépendamment de ces considérations, les Canadiens avoient vécu cent cinquante ans sous un autre régime. Ils y tenoient par la naissance, par

l'éducation, par l'habitude, & peut-être aussi par un certain orgueil national. Pouvoient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de voir changer la règle de leurs devoirs, la base de leur fortune ? Si le mécontentement ne fut pas porté jusqu'à troubler l'ordre public ; c'est que les habitants de cette région n'avoient pas encore perdu cet esprit d'obéissance aveugle qui avoit si long-temps dirigé toutes leurs actions : c'est que les administrateurs & les magistrats qu'on leur avoit donnés, s'écartèrent constamment de leurs instructions, pour se rapprocher, autant qu'il étoit possible, des coutumes & des maximes qu'ils trouvoient établies.

Cet ordre de choses ne pouvoit pas durer. Le Parlement le sentit. Il régla qu'au premier Mai 1775, le Canada recouvreroit ses premières limites : qu'il seroit régi par son ancienne jurisprudence, & par les loix criminelles & maritimes de l'Angleterre : qu'il auroit l'exercice libre de la religion Romaine, sans que ce culte pût jamais être un obstacle à aucun des droits du citoyen : que la dixme ecclésiastique, que les obligations féodales, si heureusement tombées en désuétude depuis la conquête, recouvreroient leur première force. Un conseil, formé par le Roi, pouvoit annuler ces arrangements, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'imposer des taxes. Il devoit être composé de vingt-trois personnes, choisies indifféremment dans les deux nations, & assujetties seulement à un serment de fidélité.

Cette aristocratie, très-variable & d'un genre tout-à-fait nouveau, déplut généralement. Les anciens sujets de la Grande-Bretagne, établis depuis peu dans cette nouvelle possession, furent fort mécontents de se voir ravir une partie de leurs premiers droits. Les Canadiens, qui commençoient à
connoître

connoître le prix de la liberté, & auxquels on avoit promis ou fait espérer le gouvernement Anglois, se virent avec douleur déçus de leurs espérances. Il est vraisemblable que la Cour de Londres elle-même ne pensoit pas plus favorablement de son opération. C'est le mécontentement déjà connu de la plupart de ses Provinces du Nouveau-Monde, qui lui inspira cet arrangement. On doit croire qu'elle reviendra sur ses pas, lorsque la politique & les circonstances le lui permettront.

Mais enfin, qu'est devenu le Canada durant le cours de ces révolutions trop rapidement arrivées dans le gouvernement ?

La population que les combats y avoient sensiblement diminuée, s'est élevée à cent trente mille âmes dans l'espace de seize ans. La Province n'a pas dû cet accroissement à de nouveaux colons. A peine y est-il arrivé assez d'Anglois pour remplacer mille ou douze cents François qui en étoient sortis après la conquête. C'est la paix, c'est l'aisance, c'est la multiplication des travaux utiles qui seules ont produit cet événement heureux.

Les premières années de tranquillité ont servi à tirer la colonie de l'espece de cahos où une guerre malheureuse & destructive l'avoit plongé. Les améliorations n'ont pas tardé à suivre.

Depuis long-temps on faisoit au Canada des bas, des dentelles, de grosses toiles, des étoffes communes. Ces manufactures se sont étendues, mais on ne les a point perfectionnées. Les deux dernières doivent rester dans cet état de dégradation jusqu'à ce qu'elles sortent des mains des femmes, qui seules les fabriquent, ainsi que d'autres plus convenables à leur sexe.

Le commerce du castor & des pelleteries n'a pas diminué, comme on le craignoit. Il a même un peu

augmenté, parce que les Canadiens, plus actifs que leurs voisins, plus habiles à traiter avec les sauvages, sont parvenus à resserrer les liaisons de la baie d'Hudson & de la Nouvelle-Yorck. Les fourrures ont d'ailleurs doublé de valeur en Europe, tandis que les objets qu'on donne en échange n'ont que peu augmenté de prix.

Quoique les mers voisines du Canada soient très-poissonneuses, les Canadiens ne les ont guère fréquentées. Les obstacles physiques qui les éloignent de la navigation, les dégoûtent encore de la pêche. Cependant, celle de la morue, anciennement essayée à Gaspé & à Montlouis; celle du saumon & du loup-marin assez bien établie à la côte de Labrador, ont fait quelques progrès depuis la conquête. On a même tenté celle de la baleine, mais sans un succès suffisant pour le continuer. On la reprendra sans doute, lorsque le nombre des matelots, les lumières & peut-être les gratifications auront aplani les difficultés.

Les troupeaux se sont multipliés. Cependant il n'a été fait encore des salaisons que pour la consommation intérieure, que pour la navigation extérieure de la colonie. Bientôt on en enverra aux Indes Occidentales, comme on y porte déjà des chevaux, qui, quoique petits, sont infatigables.

La culture du lin, du chanvre, du tabac a reçu des accroissements sensibles. Celle du bled a surtout attiré l'attention de la colonie. En 1770, elle a commencé de fournir des farines aux Indes Occidentales; des grains à l'Italie, au Portugal, à l'Espagne, à l'Angleterre même, & cette exportation augmente continuellement.

En 1769, les productions vendues à l'étranger s'élevèrent à 4,077,602 liv. 7 s. 8 d. Elles furent exportées par environ soixante-dix navires de la

Vieille ou de la Nouvelle - Angleterre , dont plusieurs arriverent sur leur lest. Les autres porterent à la colonie des Indes Occidentales , du rum , des melasses , du café , du sucre ; de l'Espagne , de l'Italie & du Portugal , des fels , des huiles , du vin & des eaux-de-vie ; de la métropole , des étoffes , des toiles & des meubles. Le Canada ne possède en propre que les bateaux nécessaires aux consommations intérieures ; une douzaine de petits bâtimens employés à la pêche du loup-marin , & cinq ou six qu'on expédie pour les Antilles. Loin que la construction des vaisseaux ait augmenté , elle a diminué depuis la conquête , & c'est à la cherté de la main-d'œuvre , devenue plus considérable , qu'il faut attribuer un changement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre.

Cet inconvénient n'a pas empêché que la colonie ne soit devenue plus riche qu'elle ne le fut sous une autre domination. Depuis 1772 , ses dettes sont entièrement payées , & elle n'a point de papier-monnaie. Son numéraire augmente tous les jours , & par la multiplication de ses denrées , & par les dépenses du gouvernement. Indépendamment de ce que la Grande-Bretagne a dépensé pour ses troupes , son administration civile lui coûte annuellement 625,000 liv , tandis qu'elle ne retire que 225,000 liv. des impositions , dont en 1765 , 1772 & 1773 , elle a chargé les vins , les eaux-de-vie , le rum , les melasses , les verres & les couleurs.

L'étendue du Canada , la fertilité de son sol , la salubrité de son climat sembleroient l'appeller à de grandes prospérités ; mais de puissants obstacles s'y opposent. Cette région n'a qu'un fleuve pour ses exportations , pour ses importations ; encore les glaces en interdisent-elles l'approche pendant six mois ; encore des brumes épaisses en rendent-elles la route

lente & difficile le reste de l'année. Il arriva de là que les autres colonies septentrionales qui ont les mêmes productions que cette Province, & qui n'ont pas de pareils obstacles à surmonter, auront toujours un avantage décidé sur elle, pour les grandes pêcheries des mers voisines, pour la navigation aux Indes Occidentales & en Europe. En ce point, l'Isle de Saint-Jean est plus heureuse.

X. Lorsque les Anglois s'emparèrent de Saint-Jean, situé dans le golfe Saint-Laurent, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser plus de trois mille François, qui, depuis peu, y avoient formé des établissemens. La propriété de l'isle n'eut pas été plutôt assurée au vainqueur par les traités, que le Comte d'Egmont desira de s'en voir le maître. Il s'engageoit à fournir à ses fraix, douze cents hommes armés pour la défense de la colonie, pourvu qu'il lui fût permis de céder aux mêmes conditions & en arriere-fiefs, des portions considérables de son territoire. Ces offres étoient agréables à la Cour de Londres; mais une loi portée à l'époque mémorable du rétablissement de Charles II, avoit défendu la cession du domaine de la Couronne, sous la redevance d'un service militaire ou d'un hommage féodal. Les juriscultes prononcèrent que ce statut regardoit le Nouveau-Monde comme l'Ancien; & cette décision fit naître d'autres idées au gouvernement.

Ce que les
illes de St.
Jean, de la
Magdelaine
& du cap
Breton font
depuis
qu'elles ont
subi le joug
Anglois.

La longue & cruelle tempête qui avoit agité le globe, étoit apaisée. La plupart des Officiers, dont le sang avoit scellé les triomphes de l'Angleterre, étoient sans occupation & sans subsistance. On imagina de leur partager le sol de Saint-Jean, sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils payeroient chaque année au fisc, comme dans la plupart des Provinces du continent Amé-

ricain, 2 liv. 10 s. 7 den. & demi pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderoient. Très-peu de ces nouveaux propriétaires avoient la volonté de se fixer dans ces régions lointaines; très-peu étoient en état de faire les avances qu'exigeoient des défrichements un peu étendus. Presque tous céderent, pour plus ou moins de temps, pour une rente plus ou moins modique, leurs droits à des Irlandois, sur-tout à des montagnards Ecoissois. Le nombre des colons ne s'élève pas encore au-dessus de douze cents. La pêche de la morue & diverses cultures les occupent. Ils n'ont aucune liaison d'affaires avec l'Europe. C'est avec Quebec, c'est avec Hallifax seulement qu'ils commercent.

Jusqu'en 1772, Saint-Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse. A cette époque, il forma un état particulier. On lui donna un Gouverneur, un conseil, une assemblée, une douane, une amirauté. C'est le port la Joie, maintenant appelé Charlotte-Town, qui est le chef-lieu de la colonie.

Une isle si peu étendue ne paroissoit guere susceptible de la dignité où elle étoit appelée par une faveur dont nous ignorons la cause. Pour donner une sorte de réalité à cet établissement, on y attacha les isles de la Magdelaine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morue & de vaches marines; on y attacha l'Isle-Royale, autrefois fameuse, mais qui a perdu son importance en changeant de domination. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloise, il n'y a pas vingt ans, n'est plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François qu'une défiance injuste & peu raisonnée dispersa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou six cents hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même cessé de penser aux mines de charbon de terre.

Ces mines sont très-abondantes à l'Isle-Royale, d'une exploitation facile, & en quelque maniere inépuisables. Il y régnoit, sous les anciens possesseurs, un désordre que le nouveau gouvernement a voulu prévenir en s'en réservant la propriété, pour ne l'abandonner qu'à ceux qui auroient des moyens suffisants pour la rendre utile. Ceux qui formeront cette entreprise avec les fonds nécessaires, trouveront un débouché avantageux dans toutes les isles occidentales de l'Amérique. Ils en trouveront même sur les côtes & dans les ports du continent septentrional, où l'on éprouve déjà la cherté du bois, & où elle se fera toujours sentir davantage. Ce genre d'industrie formera à la colonie une navigation qui s'accroîtra sans cesse, qui accroîtra même ses pêcheries; mais non jusqu'au point de jamais égaler celles de Terre-Neuve.

XI.
Description
de l'Isle de
Terre-Neu-
ve.

Située entre les quarante-six & cinquante-deux degrés de latitude nord, cette isle n'est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Isle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réussir. Le peu qu'on en connoît est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuses. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages que quelques Esquimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'anses, de rades,

de ports ; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux, qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins par sa position que par les hauteurs, les forêts, les vents, sur-tout par ces monstrueuses glaces, qui, venues des mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, & y séjournent. Les quartiers situés au Nord & à l'Ouest jouissent constamment du ciel le plus pur : il est beaucoup moins ferein à l'Est & au Sud, trop voisins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Jean Cabot. Cet événement n'eut aucune suite. Au retour de ce grand navigateur, l'Angleterre étoit trop occupée de ses démêlés avec l'Ecosse, pour penser sérieusement à des intérêts si éloignés.

Trente ans après, Henri VIII envoya deux vaisseaux pour étudier l'isle qu'on n'avoit fait d'abord qu'appercevoir. L'un des bâtimens périt sur ces côtes sauvages, & l'autre regagna l'Europe sans avoir acquis des lumieres.

Un nouveau voyage entrepris en 1536, fut plus utile. Les aventuriers qui l'avoient tenté, avec le secours du gouvernement, apprirent à leur patrie qu'on pourroit pêcher à Terre-Neuve une grande abondance de morue. Cette instruction ne fut pas tout-à-fait perdue. Bientôt après, de petits bâtimens partis d'Angleterre au printemps, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entieres de poisson séché ou salé.

Dans les premiers temps, le terrain nécessaire pour préparer la morue, appartenoit au premier

XII.

A quelles époques & de quelle maniere les Anglois & les François s'établirent-ils à Terre-Neuve.

qui s'en emparoit. Cet usage étoit une semence de discordes. Le Chevalier Hampthrée, qu'Elisabeth envoya en 1582 dans ces parages avec cinq navires, fut autorisé à assurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choisie.

Ce nouvel ordre de choses multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit, en 1615, deux cents cinquante navires Anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux. Tous ces bâtimens étoient partis d'Europe. Ce ne fut que quelques années après qu'il s'y éleva des habitations fixes. Peu-à-peu elles occupèrent, sur la côte orientale, l'espace qui s'étend depuis la baie de la Conception jusqu'au cap de Raze. Les pêcheurs, placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du sol & de leurs occupations, pratiquerent entre eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point de réunion étoit à Saint-Jean. C'est-là que, dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes très-rapprochées, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils prétendent même avoir fréquenté les côtes de cette isle dès le commencement du seizième siècle. Cette époque peut être trop reculée; mais il est certain qu'elle est antérieure à l'année 1634, temps auquel ils obtinrent, selon leurs rivaux, de Charles I, la liberté de pêcher dans ces parages, en lui payant un droit de cinq pour cent, & bientôt après l'exemption de ce tribut également onéreux & humiliant.

Quoi qu'il en soit de cette particularité, dont

aucun monument n'a constaté la certitude, il est démontré que, vers le milieu du dix-septième siècle, Terre-Neuve recevoit annuellement les François. Ils ne s'occupoient pas, à la vérité, de la côte occidentale de l'île, quoique formant en partie le golfe Saint-Laurent, elle fût censée leur appartenir; mais ils fréquentoient en assez grand nombre la septentrionale, qu'ils avoient appelé le petit Nord. Quelques-uns s'étoient même fixés sur la méridionale, où ils avoient formé une espèce de bourgade dans la baie de Plaisance, qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour une pêche heureuse.

Entre tous les établissemens dont les Européens ont couvert le Nouveau-Monde, il ne s'en trouve point de la nature de celui de Terre-Neuve. Les autres ont généralement servi de tombeau aux premiers colons qu'ils ont reçus, & à un grand nombre de ceux qui les ont suivis : lui seul n'a pas dévoré un seul homme; il a même rendu des forces à plusieurs de ceux que des climats moins sains avoient épuisés. Les autres ont été un théâtre à jamais odieux d'injustices, d'oppression, de carnage : lui seul n'a point offensé l'humanité, n'a blessé les droits d'aucun peuple. Les autres n'ont donné des productions qu'en recevant en échange des valeurs égales : lui seul a tiré du sein des eaux une richesse formée par la nature seule, & qui sert d'aliment à diverses contrées de l'un & l'autre hémisphère.

Combien il se passa de temps avant qu'on fût ce parallèle ! Qu'étoit-ce aux yeux des peuples que du poisson en comparaison de l'argent qu'on alloit chercher dans le Nouveau-Monde ? Ce n'est que tard qu'on a compris, si même on le comprend bien encore, que la représentation de la chose ne vaut pas mieux que la chose même, & qu'un navire rempli

de morue & un galion sont deux bâtimens également chargés d'or. Il y a même cette différence remarquable, que les mines s'épuisent, & que les pêcheries ne s'épuisent pas. L'or ne se reproduit pas, & l'animal ne cesse de se reproduire.

La richesse des pêcheries de Terre-Neuve avoit si peu frappé la Cour de Versailles en particulier, qu'elle n'avoit pas songé à ces parages avant 1660, & qu'elle ne vouloit s'en occuper alors que pour y détruire ce que ses sujets y avoient fait de bien sans son influence. Elle abandonna la propriété de la baie de Plaisance à un particulier nommé Gargot; mais cet homme avide fut repoussé par les pêcheurs qu'on lui avoit permis de dépouiller. L'autorité ne s'opiniâtra point à soutenir l'injustice dont elle s'étoit rendue coupable; & cependant la colonie n'en fut pas moins opprimée. Tirés de l'heureux oubli où ils étoient restés, les hommes laborieux, que le besoin avoit réunis sur cette terre stérile & sauvage, furent vexés sans relâche par les Commandants qui se succéderent dans un fort qu'on avoit construit. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aisance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit empêcher aussi qu'ils ne se multipliasent. La pêche Françoisé ne put donc atteindre le niveau de la pêche Angloise.

Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas, à Utrecht, que ces voisins entreprenants, soutenus des Canadiens, accoutumés à la chasse & aux coups de main, avoient porté, durant les deux dernières guerres, la désolation dans ses divers établissemens. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entière de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuisée déterminèrent à ce sacrifice. Cette Puissance se réserva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'isle, & même sur tout le grand banc qui en étoit une dépendance.

Le poisson, qui rend ces parages si célèbres, c'est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer & du verre. Son estomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-temps : il se retourne & se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode. Si l'estomac de ce poisson n'avoit pu se retourner, il auroit été moins vorace. C'est son organisation qui le rend inadvertant sur les substances dont il se nourrit. La conformation des organes est le principe des appétits dans toutes les substances vivantes des trois regnes de la nature.

La morue se montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y est pêchée par trente bâtimens Anglois, soixante François, & cent cinquante Hollandois, les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrents les Islandois, & sur-tout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de morue, appât nécessaire pour prendre la sardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à neuf livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage ; puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cents quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche ; mais elle n'est plus un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée &

XIII.

C'est la morue seule qui rend Terre-Neuve intéressante. Etat actuel de cette pêche, divisée en pêche errante & en pêche sédentaire.

féchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espèce de baie, qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irrégulièrement poussée par des courants qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont par-tout à pic, & en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable, que, sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparoît presque toujours du grand banc & des petits bancs voisins, depuis le milieu de Juillet jusqu'à la fin d'Août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année.

Avant de la commencer, on fait une galerie depuis le grand mât en-arrière, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots

s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du temps, par un toit goudronné qui tient à ces barils. A mesure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; ensuite ils la livrent à un mouffe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur lui tire l'arête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel est également dangereux: l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Mais un phénomène bien constaté, c'est qu'à peine la pêche de ce poisson est commencée, que la mer s'engraisse, s'adoucit, & que les barques regnent sur la surface des eaux comme sur une glace polie. Lorsqu'on dépece la baleine, la graisse qui en découle produit le même effet. Un vaisseau nouvellement goudronné apaise la mer sous lui, & autour des bâtiments qui l'avoisinent. En 1756, le Docteur Franklin, allant à Louisbourg avec une grande flotte, remarqua que la lague de deux vaisseaux étoit singulièrement unie, tandis que celle des autres étoit agitée. Il en demanda la raison au Capitaine, qui lui expliqua cette différence par la lavure des ustensiles de cuisine, raison qui ne satisfait pas le physicien, mais dont il reconnut la vérité par une suite d'expérience où il vit quelques gouttes d'huile, dont la quantité réunie auroit à peine rempli une cuillère, tempérer les vagues à plus de cent toises avec une célérité d'expansion aussi merveilleuse que sa division. Il paroît que l'huile végétale

a plus d'efficacité que l'huile animale. On estime la durée du calme qui en résulte à deux heures, en pleine mer, où cet effet exige l'effusion d'un volume d'huile considérable. Le sacrifice de quelques barils de ce liquide a sauvé de grands bâtiments d'un naufrage, dont ils étoient menacés par la plus effroyable tempête.

Malgré une infinité de faits authentiques, jusqu'à présent il est douteux que l'huile, ou en général tous les corps gras, ou fluides, ou divisés, ayent la vertu d'abaisser la hauteur des flots. Ils paroissent n'avoir d'action que contre les brisants.

On dit que la mer brise lorsqu'elle s'élève très-haut en bouillonnant & en formant comme des colonnes d'eaux qui retombent avec violence. Lorsque la mer est grosse, les vagues montent, mais se suivent régulièrement, & les navires obéissent, sans péril, à ce mouvement, qui semble les porter aux nues, ou les descendre aux enfers. Mais lorsque les vagues sont agitées violemment par des vents qui soufflent en sens contraire, ou par quelque autre cause, il n'en est pas ainsi. Deux vaisseaux, assez voisins pour se parler, cessent tout-à-coup de s'apercevoir. Il s'élève entre eux une montagne d'eau, qui, venant à éclater & à fondre sur eux, suffit pour les abymer. Cet état de mer n'est pas fréquent. On peut voyager long-temps sans y être exposé. Mais l'emploi de l'huile n'en garantit-elle qu'un seul bâtiment sur la multitude de ceux qui couvrent l'Océan, dans un grand nombre d'années, l'importance de ce facile secours seroit encore très-grande.

Les pêcheurs de Lisbonne & ceux des Bermudes rendent à l'eau le calme & la transparence avec un peu d'huile, qui arrête tout-à-coup l'irrégularité des réfractions des rayons de la lumière, &

leur permet d'appercevoir le poisson. Les plongeurs modernes, qui vont chercher la perle au fond de la mer, ont coutume, à l'exemple des plongeurs anciens, de se remplir la bouche d'huile, qu'ils lâchent goutte à goutte, à mesure que l'obscurité leur dérobe leur proie. Il y en a qui présument la présence du requin & l'abondance du hareng, dans les lieux où la mer leur offre un calme qui n'existe pas sur le reste du parage. Les uns diront que c'est l'effet de l'huile qui s'échappe du corps du hareng, d'autres qu'elle en sort sous la dent du requin qui le dévore. Ils usent du même moyen, tantôt pour discerner les pointes de rochers couvertes dans l'agitation des flots, tantôt pour arriver à terre avec moins de péril. Pour cet effet, les uns suspendent au derrière de leurs barques un paquet d'intestins, remplis de la graisse du fumal ou pétrel, oiseau qui vomit toute pure l'huile des poissons dont il se nourrit. D'autres remplacent ces intestins par une cruche renversée, dont l'huile distille, à discrétion, par une ouverture faite au bouchon.

Le terrible élément qui a séparé les continents, qui submerge les contrées, qui chasse devant lui les animaux, les hommes, & qui envahira tôt ou tard leurs demeures, s'apaisera dans sa fureur, si vous passez & repassez, à sa surface, une plume imbibée d'huile. Qui sait quelles peuvent être les suites de cette découverte, si l'on peut appeler de ce nom une connoissance qui ne peut être disputée à Aristote & à Plin? Si une plume trempée dans l'huile applanit les flots, que ne produiront point de longues aîles, sans cesse humectées du même fluide, & artistement adaptées à nos vaisseaux?

Cette idée n'échappera pas au ridicule de nos

esprits superficiels : mais est-ce pour eux qu'on écrit ? Nous méprisons trop les opinions populaires. Nous prononçons avec trop de précipitation sur la possibilité ou l'impossibilité des choses. Nous avons passé d'une extrémité à l'autre dans notre jugement de Pline le naturaliste. Nos ancêtres ont trop accordé à Aristote ; nous lui avons, nous, plus refusé peut-être qu'il ne convenoit à des hommes dont le plus instruit n'en savoit pas assez, soit pour approuver, soit pour contredire son livre des animaux. Ce dédain, je le pardonnerois peut-être à un Buffon, à un Daubenton, à un Linné : mais il m'indigne toujours dans celui qui, sortant de sa véritable sphere, fuyant la gloire qui vient à lui pour courir après celle qui le fuit, se hasardera de prononcer sur le mérite de ces hommes de génie, avec une intrépidité qui révolteroit, quand même elle seroit appuyée sur les titres les plus éclatants & les moins contestés.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux Puissances qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leur besoin, les abandonna dans la dernière paix. Il n'y a que les Anglois & les François qui fréquentent ces parages.

En 1773, la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formoient neuf mille trois cents soixante-quinze tonneaux, & qui étoient montés par seize cents quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 liv.

La

La nation rivale fit une pêche beaucoup plus considérable. Peu de ceux qui y étoient employés étoient partis d'Europe. La plupart arrivoient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de l'isle même de Terre-Neuve. Leurs bâtimens étoient petits, faciles à manier, peu élevés sur l'eau, & ne donnoient guere de prise aux vents & à l'agitation des vagues. C'étoient des matelots plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à une discipline austere qui les montoient. Ils portoient avec eux un appât fort supérieur à celui qu'on trouvoit sur les lieux. Aussi leur pêche fut-elle infiniment supérieure à celle du François. Mais comme ils avoient moins de débouchés que lui pour la morue verte, la plus grande partie du poisson qu'ils prirent fut portée sur les côtes voisines, où on le convertissoit en morue seche.

Cette autre morue s'obtient de deux manieres. Celle qu'on nomme pêche errante appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de Mars ou dans le courant d'Avril. Souvent ils rencontrent, au voisinage de l'isle, une quantité de glaces que les courants du Nord poussent vers le Sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la saison. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élèvent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des saisons & des élé-

ments conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottants que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif de l'or, percent toutes les barrières, traversent ces montagnes de glace, & l'on arrive enfin à cette isle où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever ou réparer des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau, & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui sont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jeter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décolleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles, où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la greve, où elle achève de sécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de

repos chaque nuit. Heureusement , la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines, si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les greves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de temps. Il en est dont le fond de roc vif & sans varec, n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent, & d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres, même les plus favorables, ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte, attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère. Les fraix de leurs établissements sont perdus, par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de Septembre, parce que le soleil cesse alors d'avoir la force nécessaire pour sécher la morue. Tous les navigateurs n'attendent pas même cette époque pour mettre à la voile. Plusieurs se hâtent de prendre la route des Indes Occidentales ou des Etats Catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on perdrait dans une trop grande concurrence.

Des ports de France partirent pour cette pêche, en 1773, cent quatre bâtimens qui composoient quinze mille six cents vingt-un tonneaux, & qui avoient sept mille deux cents soixante-trois matelots. Cent quatre-vingt-dix mille cent soixante quintaux, & deux mille huit cents vingt-cinq barriques

d'huile furent la récompense de leurs travaux. Ces deux objets réunis rendirent 3,816,380 liv.

Mais comment est-il arrivé qu'un Empire dont la population est immense, dont les côtes sont très-étendues ; qu'un gouvernement qui a de si grands besoins, & pour ses Provinces d'Europe, & pour ses colonies du Nouveau-Monde : comment est-il arrivé que la plus importante de ses pêcheries ait été réduite à si peu de chose ? Des causes intérieures, des causes extérieures ont amené cet événement.

La morue fut long-temps surchargée de droits à l'entrée du Royaume. Sa consommation devoit de nouvelles taxes. On espéroit, en 1764, que ces vexations alloient finir. Le Conseil se divisa malheureusement. Quelques-uns de ses membres s'opposèrent à la franchise du poisson salé, parce que d'autres membres s'étoient déclarés contre l'exportation des eaux-de-vie, de cidre & de poiré. La raison se fit enfin entendre. Le fisc consentit, en 1773, au sacrifice de la moitié des impositions arrachées jusqu'alors à cette branche d'industrie, & deux ans après à l'abandon entier de cette ressource peu considérable.

Le sel est un article principal & très-principal dans la pêche de la morue. Cette production de la mer & du soleil étoit montée à un prix excessif en France. En 1768, en 1770, on accorda pour un an seulement, & en 1774 pour un temps illimité, aux pêcheurs la liberté de s'en pourvoir chez l'étranger. Cette facilité leur a été depuis refusée, mais elle leur sera rendue. Le Ministère comprendra que, sans une extrême nécessité, les navigateurs n'employeront jamais les sels d'Espagne & de Portugal de préférence aux sels fort supérieurs du Poitou & de la Bretagne.

Lorsque la morue verte arrive du nord de l'A-

mérique, il reste entre ses différentes couches une quantité considérable de sel non fondu. Les fermiers de la Couronne abusèrent long-temps de l'ascendant qu'ils avoient pris dans les résolutions publiques pour le faire proscrire comme inutile ou même comme dangereux. Ce n'est qu'après un siècle de sollicitations, de démonstrations, qu'il a été permis de l'employer, avec beaucoup d'avantage, dans les pêcheries de morue sèche.

Les voilà donc détruites la plupart de ces barrières qu'une Puissance, peu éclairée sur ses intérêts, opposoit elle-même à ses prospérités ! Voyons ce qu'il faut penser de celles qu'une odieuse rivalité a élevées.

Terre-Neuve eut autrefois deux maîtres. La pacification d'Utrecht assura la propriété de cette île à la Grande-Bretagne, & les sujets de la Cour de Versailles ne conserverent que le droit d'y pêcher depuis le cap Bonaviste, en tournant au Nord, jusqu'à la Pointe-Riche. Mais cette dernière ligne de démarcation ne se trouvoit dans aucune des cartes qui avoient précédé le traité. Le géographe Anglois, Herman Moll, fut le premier qui en parla en 1715, & il la plaça au cap Raye.

On étoit assez généralement persuadé qu'il en devoit être ainsi, lorsqu'en 1764, le Ministère Britannique, sur la foi d'une lettre de Prior, qui avoit manié l'affaire des limites, & d'une requête présentée au Parlement, en 1716, par les pêcheurs Anglois, prétendit que c'étoit par les cinquante degrés trente minutes de latitude qu'il falloit établir la Pointe-Riche. Le Conseil de Louis XV déféra sur le champ à des autorités qu'il auroit pu contester ; mais ayant découvert lui-même dans ses archives une carte manuscrite qui avoit servi à la négociation, & qui plaçoit la Pointe-Riche par les qua-

rante - neuf degrés de latitude sur le bord & au Nord de la baie des Trois-Isles, il demanda pour ses titres la même déférence qu'il avoit eue pour ceux qu'on lui avoit présentés. C'étoit le cri de la raison & de la justice. Cependant les François, qui osèrent aller dans l'espace contesté, essuyèrent la honte & le dommage de voir leurs bateaux confisqués. Tel étoit l'état des choses, lorsque les hostilités ont recommencé entre les deux nations. Il faut espérer qu'à la paix prochaine, la Cour de Versailles obtiendra le redressement de ce premier grief.

Elle s'occupera, sans doute, d'un autre bien plus important encore. Ses sujets, par les traités d'Utrecht & de Paris, devoient jouir de l'espace qui s'étend entre les caps Bonavistes & Saint-Jean. Trois mille Anglois y ont formé, à diverses époques, des établissements fixes, & en ont ainsi nécessairement écarté des navigateurs qui arrivoient tous les ans d'Europe. La France a réclamé contre ces usurpations, & a obtenu que le Ministère Britannique prescrivît à ses pêcheurs d'aller occuper ailleurs leur activité. L'ordre n'a pas été exécuté, & ne pouvoit pas l'être. Alors la Cour de Versailles a demandé, pour équivalent, la liberté de la pêche, depuis la Pointe-Riche jusques vers les isles Saint-Pierre & Miquelon. La conciliation paroissoit devoir réussir; mais les troubles ont tout dérangé, & c'est encore un arrangement à attendre de la paix prochaine.

Elle assurera aussi aux navigateurs François la pêche exclusive sur la partie de Terre-Neuve qu'ils sont autorisés à fréquenter. Ce droit ne leur avoit pas été contesté avant 1763. Jusqu'alors les Anglois s'étoient bornés à y aller pêcher le loup-marin durant l'hyver : ils avoient toujours fini leurs opérations & quitté la contrée avant le printemps. A cette

époque , ils commencèrent à fréquenter les mêmes havres que leurs concurrents occupoient seuls auparavant. Il falloit que la Cour de Versailles eût été réduite à l'humiliation de sacrifier les côtes poissonneuses de Labrador, de Gaspé, de Saint-Jean, de Cap-Breton, pour qu'une nation trop fière de ses triomphes osât former cette nouvelle prétention. Ses Amiraux portèrent même l'insolence de la victoire jusqu'à défendre aux pêcheurs François de suivre la morue le dimanche, sous prétexte que les pêcheurs Anglois s'abstenoient d'en prendre ce jour-là. Nous sommes autorisés à penser que le Conseil de Saint-James n'approuvoit pas des entreprises si visiblement contraires à l'esprit des traités. Il sentoît que la réserve mise par la France à la cession de la propriété de Terre-Neuve devenoit illusoire, si ces pêcheurs pouvoient trouver des lieux abondants en poisson occupés par des rivaux qui, fixés sur les côtes voisines, arriveroient toujours les premiers. Cependant il se détermina à soutenir qu'en toute rigueur, la jouissance devoit être commune aux deux peuples. Il lui auroit fallu plus de force & plus de courage qu'il n'en avoit pour braver les cris de l'opposition & des murmures que sa justice auroit excités. On comptoit aussi sur la foiblesse de Louis XV, & l'on ne se trompoit pas. Les circonstances & le caractère de son successeur ne sont pas les mêmes. Ce tort sera redressé avec beaucoup d'autres. Il n'est pas même impossible que les pêcheries sédentaires de cette Couronne reçoivent quelque accroissement.

Il faut entendre par pêche sédentaire celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-temps. Les François jouissoient de ces avantages avant que

les fautes de leur gouvernement leur eussent fait perdre les vastes territoires qu'ils avoient dans cette région. La paix de 1763 réduisit leurs établissemens fixes à l'isle de Saint-Pierre & aux deux isles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier.

Il est simple & naturel qu'un conquérant s'approprie autant qu'il peut ses conquêtes, qu'il affoiblisse son ennemi en s'agrandissant ; mais il ne doit jamais laisser des sujets permanents d'humiliation qui ne lui servent de rien , & qui mettent la rage dans le cœur de ceux dont il a triomphé. Le regret d'une perte s'affoiblit & se passe avec le temps. Le sentiment de la honte s'irrite de jour en jour & ne cesse point. Le moment de se développer est-il arrivé ? il se manifeste avec d'autant plus de fureur, qu'il a duré plus long-temps. Puissances de la terre, soyez donc modestes dans les conditions que vous imposerez au vaincu , & dans les monuments par lesquels vous vous proposerez d'éterniser la mémoire de vos succès. Il est impossible de souscrire avec sincérité à un pacte déshonorant. On ne trouve déjà que trop de faux prétextes, de motifs injustes pour enfreindre les traités, sans y en ajouter un aussi légitime & aussi pressant que celui de se soustraire à l'ignominie. N'exigez, dans la prospérité, que les sacrifices auxquels vous vous résoudriez, sans rougir, dans le malheur. Un monument qui insulte, & sur lequel un ennemi qui traverse votre capitale ne peut tourner les yeux sans éprouver un mouvement profond d'indignation, est une perpétuelle exhortation à la vengeance. S'il étoit jamais possible qu'une des nations outragées à la place des Victoires, où on les voit indignement enchaînées par la plus vile & la plus impudente des flatteries, entrât victorieuse dans Paris, je n'en doute point, la statue du Monarque or-

gueilleux qui agréa cet indiscret hommage, feroit en un clin-d'œil mise en pieces; peut-être même un ressentiment, long-temps étouffé, réduiroit-il en cendres la superbe cité qui la renferme. Qu'on vous montre couronné de la victoire; mais ne souffrez pas qu'on pose votre pied sur la tête de votre ennemi. Si vous avez été heureux, songez que vous pouvez cesser de l'être; & qu'il y a plus de honte à détruire soi-même un monument que de gloire à l'avoir élevé. Les Anglois auroient peut-être retiré leur inspecteur d'un des ports de la France, s'ils avoient pu savoir avec quelle impatience il y étoit regardé, & combien de fois les François ont dit au fond de leurs ames, avons-nous encore long-temps à souffrir cet avilissement?

Saint-Pierre a vingt-cinq lieues de circonférence; un port où trente petits bâtimens trouvent un asyle sûr, une rade qui peut contenir une quarantaine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils soient; des côtes propres à sécher beaucoup de morue. En 1773, il y avoit six cents quatre domiciliés, & un nombre à-peu-près égal de matelots y passerent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons, moins importantes sous tous les points de vue, ne comptoient que six cents quarante-neuf habitants, & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y demeurèrent pendant l'hyver.

Les travaux de ces insulaires, joints à ceux de quatre cents cinquante hommes arrivés d'Europe sur trente-cinq navires, ne produisirent que trente-six mille six cents soixante & dix quintaux de morue & deux cents cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,490 livres.

Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,615 liv. que rendit la morue verte prise au grand banc; à 3,816,580 liv. qu'on tira de la morue séchée sur

l'isle même de Terre-Neuve, éleva, en 1773, la pêche François à la somme de 6,033,685 livres.

De ces trois produits, il n'y eut que celui de Saint-Pierre & de Miquelon qui reçurent les années suivantes quelque augmentation.

Ces isles ne sont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve. Par les traités, la possession des côtes emporte cette étendue. L'espace devoit donc être en commun ou partagé entre les pêcheurs François & les pêcheurs Anglois, dont le droit étoit le même. La force qui prend rarement conseil de la justice, s'appropriâ tout. La raison ou la politique lui inspirerent à la fin des sentimens plus modérés; & en 1776, elle consentit à une distribution égale du canal. Ce changement mit Saint-Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année suivante soixante & dix mille cent quatre quintaux de morue sèche, & soixante & seize mille sept cents quatre-vingt-quatorze morues vertes.

Mais cet accroissement ne mit pas la France en état d'alimenter les marchés étrangers comme elle le faisoit vingt ans auparavant. A peine sa pêche suffisoit-elle à la consommation du Royaume. Il ne restoit rien ou presque rien pour ses colonies dont les besoins étoient si étendus.

Cet important commerce étoit passé tout entier à ses rivaux, depuis que la victoire lui avoit donné le Nord de l'Amérique. Ils fournissoient la morue au Midi de l'Europe & aux Indes Occidentales; ils la fournissoient même aux isles Françaises, malgré l'impôt de quatre francs par quintal dont on l'avoit chargée pour la repousser, malgré une gratification de trente-cinq sols par cent pesant accordée à la pêche nationale. La Grande-Bretagne voyoit avec une douce satisfaction, qu'indépendamment des consommations faites dans ses divers établissemens,

cette branche d'industrie donnoit, chaque année, à ses sujets de l'ancien & du nouvel hémisphere, une masse considérable de métaux, une grande abondance de denrées. Cet objet d'exportation seroit encore devenu plus considérable, si, au temps de la conquête, la Cour de Londres n'avoit eu l'inhumanité de chasser des isles Royales & de Saint-Jean les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui peut-être ne le seront jamais. Une si mauvaise politique avoit été autrefois suivie à la Nouvelle-Ecosse : car il est dans la jalousie de l'ambition de détruire pour posséder.

Le nom de Nouvelle-Ecosse, qui signifie aujourd'hui la côte de trois cents lieues, comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers temps, qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position, à servir d'asyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson, & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la zone tempérée, on y éprouve des hyvers longs & rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excessives, d'où se forment d'épais brouillards, qui, rarement ou du moins lente-

XIV.

Idée de la Nouvelle-Ecosse. Les François s'y établissent. Leur conduite dans cette possession.

ment dissipés, ne rendent pas ce séjour mal-sain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au-lieu de se fixer à l'est de la péninsule qui présentait des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue, ils préférèrent une baie étroite qui n'avait aucun de ces avantages. Elle fut appelée depuis Baie Française. On a prétendu qu'ils avaient été séduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents, dont le fond est par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau, & dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacèrent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avaient amenés dans cette contrée : aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre né d'un faux système d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un historien, de dire que l'autorité commença à respecter, en France, les droits de la nation, dans un temps où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y connut ce mot sacré, qui peut seul assurer le salut des peuples, & donner la sanction au pouvoir des

Rois. Mais dans les gouvernements les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition ce que les gouvernements justes & modérés font par principe de justice. Les Ministres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'aperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'un & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout, en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues : mais l'Acadie ne put ou ne fut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître, à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité. Mais dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être seuls les maîtres, & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arriverent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenakis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, si familière à leurs apôtres. Cet ar-

ticle fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non content de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois, ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulières, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, Capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la Nouvelle - Angleterre n'ayant pu ni ramener les sauvages par des présents, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raison, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité commençoit à diviser les deux métropoles, on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours, parce que toute sa défense résidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques palissades, & qu'elle se trouvoit trop éloignée du Canada pour en être secourue. C'étoit sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ses progrès : mais ce n'étoit pas assez pour dissiper les défiances qu'inspiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatientement que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événements de la guerre pour la succession d'Espagne, amenèrent ce moment décisif;

& la Cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire , ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légèrement fortifié Port-Royal , qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la Reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation ; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir , qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfants. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur Roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés & agrandis, ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François, il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appelés les François neutres.

XV.

La France
est forcée de
céder la
Nouvelle-
Ecosse à
l'Angleterre.

Quelle puissante exhortation que cet exemple d'attachement & mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont suivi, au Monarque de la France, de travailler sans cesse au bonheur d'une pareille nation, d'une nation si douce, si fiere & si généreuse. Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une société particulière, mais jamais il ne fut celui des sujets. Ce sont les François qui savent souffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles

vexations, & montrent les plus sinceres, les plus éclatants transports de la reconnoissance, au moindre signe de la clémence de leur Souverain. Ils l'aiment, ils le chérissent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le Souverain qu'ils mépriseroient seroit le plus méprisable des hommes; le Souverain qu'ils haïroient seroit le plus méchant des Souverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits, pendant des siècles, pour éteindre dans nos ames le sentiment patriotique, il n'existe peut-être chez aucune nation plus vif & plus énergique. J'en atteste notre allégresse dans les événemens glorieux qui ne soulageront point notre misère. Que ne serions-nous point, si la félicité publique devoit succéder à la gloire de nos armes?

Il y avoit douze à treize cents Acadiens dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de Magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau Souverain paroissoit les avoir oubliés, & lui-même il leur étoit tout-à-fait étranger.

XVI.
Mœurs des
Français
qui, dans la
Nouvelle-
Ecosse, res-
tent soumis
au gouver-
nement
d'Angleter-
re.

La chasse qui avoit fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoit encore la nourrir, ne touchoit plus un peuple simple & bon, qui n'aimoit point le sang. L'agriculture étoit son occupation. On l'avoit établie dans des terres basses, en repoussant, à force de digues, la mer & les rivières dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers temps, & quinze ou vingt au moins dans la suite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux: mais le seigle, l'orge & le maïs y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage étoit devenu commun.

D'immenses

D'immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à cornes. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fît avec des bœufs.

Les habitations, presque toutes construites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les espèces. Elles servoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement saine & abondante. Le cidre & la bière formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis, qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entre eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisoient entre eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils pas l'usage du papier-monnoie, si répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme glissé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement simples. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la Cour de justice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient

toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les Pasteurs religieux qui dresseoient tous les actes, qui recevoient tous les testaments. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'Eglise, on leur donnoit volontairement la vingt-septieme partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes pour laisser plus de facultés que d'exercices à la générosité. On ne connoissoit pas la misere, & la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainsi dire, réparés avant d'être sentis. Les secours étoient offerts sans ostentation d'une part; ils étoient acceptés sans humiliation de l'autre. C'étoit une société de freres également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtissoit une maison, on défrichoit, on ensemencoit des terres autour de sa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choisie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit & prospéroit, à l'exemple des autres. Toutes ensemble composoient une population de dix-huit mille ames.

Qui est-ce qui ne fera pas touché de l'innocence des mœurs & de la tranquillité de cette heureuse peuplade? Qui est-ce qui ne fera pas des vœux pour la durée de son bonheur? Qui est-ce qui n'élève pas, par la pensée, une muraille inexpugnable qui sépare ces colons de leurs injustes & turbulents

voisins ? On ne voit point de terme au mal-être des peuples ; le terme de leur bien-être est au contraire toujours prochain. Il faut une longue suite d'événements favorables pour le tirer de la misère ; il ne faut qu'un instant pour les y précipiter. Puissent les Acadiens être exceptés de cette malédiction générale. Hélas ! je crains bien qu'il n'en soit rien !

Les Anglois sentirent, en 1749, de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession de l'Acadie. La paix, qui devoit laisser beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrain vaste & fécond. Le Ministère Britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute personne que chacun d'eux ameneroit de sa famille : quatre-vingts acres aux bas officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfants : deux cents aux Enseignes, trois cents aux Lieutenants, quatre cents aux Capitaines, six cents aux Officiers d'un grade supérieur, avec trente pour chacune des personnes qui dépendoient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devoit être sujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux sols six deniers d'impôt pour cinquante acres. Le trésor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourser les fraix du voyage ; à élever des habitations ; à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la première année. Ces encouragements déterminèrent, au mois de Mai 1740, trois mille sept cents cinquante personnes à quitter l'Europe, où elles risquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit destinée à former un

établissement au sud-est de la péninsule d'Acadie ; dans un lieu que les sauvages appellerent autrefois Chibouctou , & les Anglois ensuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de morue , qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse , il fallut la disputer aux Mickmacks qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature , & ce ne fut pas sans avoir effuyé d'assez grandes pertes que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée , lorsqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres avoient déjà senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient , sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme ou par les insinuations des administrateurs du Canada , leur persuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot , qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des ames séduites , déterminna la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations pour se transplanter dans la Nouvelle-France , où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment , sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se dispoisoit à les suivre quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois , soit humeur ou politique , voulut prévenir cette désertion par une sorte de trahison ,

toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveler le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transportèrent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misère.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernements qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitants. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique un cimetière, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: souvent ils en ont jetté des cargaisons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louysiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour

le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puissant ; oui, de l'homme méchant.

XVII.
Etat actuel
de la Nouvelle-Ecosse.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne fit que languir. L'envie, qui avoit dépeuplé cette terre, sembla l'avoir flétrie. Du moins la peine de l'injustice retomboit-elle sur les auteurs de l'injustice. Les calamités si multipliées en Europe, y poussèrent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-six mille en 1769. La plupart étoient dispersés. On ne les voyoit réunis en quelque nombre qu'à Hallifax, à Annapolis & à Lunenburg. Cette dernière peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus florissante. Elle devoit ses progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caractères distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'est point jalouse de conquérir.

Cette année, la colonie expédia quatorze navires & cent quarante-huit bateaux, qui formoient sept mille trois cents vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires & cent vingt bateaux, qui formoient sept mille six tonneaux. Elle construisit trois chaloupes, qui ne passoient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne & pour les autres parties du globe, ne passerent pas 729,850 liv. 12 sols 9 den.

Malgré les encouragements que la métropole n'avoit cessé de prodiguer à cet établissement, pour accélérer ses cultures, il avoit lui-même emprunté 450,000 liv. dont il payoit un intérêt de six pour cent. Il n'avoit pas alors de papier-monnoie, & n'en a pas depuis imaginé.

Les troupes qui bouleversent maintenant l'Amé-

rique Septentrionale , ne sont pas arrivées jusqu'à la Nouvelle-Ecosse. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille âmes , par l'arrivée des citoyens circonspects ou pusillanimes qui fuyoient la guerre. La nécessité de pourvoir aux besoins des armées & des flottes Britanniques , a fait multiplier les subsistances. Un numéraire immense , jetté dans la circulation par les troupes , a tout animé , communiqué aux hommes & aux choses un mouvement rapide.

Si les autres colonies se détachent enfin de leur métropole , & que la Nouvelle-Ecosse lui soit conservée , cette Province , qui n'étoit rien , deviendra très-importante. Aucun moyen de prospérité ne lui manque. Ses pâturages sont propres à l'éducation des troupeaux , & ses champs à la multiplication des grains , sur-tout à la culture du lin & du chanvre. On connoît peu de côtes aussi favorables que les fiennes aux grandes pêcheries ; & ses bateaux peuvent faire aisément sept voyages au grand banc de Terre-Neuve , lorsque ceux de la Nouvelle-Angleterre n'en font que cinq avec beaucoup de difficulté. Les isles Angloises lui fourniront des débouchés sûrs , faciles & presque exclusifs.

La crainte d'une invasion ne tiendra pas les esprits dans l'inquiétude. Hallifax , qui n'étoit autrefois défendu que par quelques batteries , bien ou mal disposées , est maintenant entouré de bonnes fortifications , qu'on peut augmenter encore.

La Nouvelle-Angleterre s'est signalée , comme l'ancienne , par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige qui tourmentoit la mère. Elle dut sa naissance à des temps orageux ; & les convulsions les plus horribles affligèrent son enfance. Découverte au commencement du siècle der-

XVIII.
Fondation
de la Neu-
velle-An-
gleterre,

nier, sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette première peuplade, foible & mal dirigée, se perdit dans ses fondements. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, dispaçoissoient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les Presbytériens Anglois, que la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix & de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une église pour leur secte dans un nouvel hémisphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale : car ils n'étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience & de leurs vertus.

Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquerent à Plymouth au nombre de cent vingt personnes, sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arriverent au commencement d'un hyver qui fut très-rigoureux. Le pays, entièrement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misere. Le reste se soutint par cette vigueur de caractère, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages, qui vinrent au printemps avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde,

ces deux peuplades si différentes. Elles se lièrent par des promesses solennelles de service & d'amitié. Les anciens habitants céderent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de Nouvelle-Plimouth. Un sauvage, qui favoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens, pour leur enseigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement, puisqu'au commencement de 1629, on ne comptoit encore que trois cents personnes; mais la persécution contre les Puritains, qui augmentoit chaque jour en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. L'année suivante, il en arriva un si grand nombre, que ce fut une nécessité de les disperser. Les peuplades qu'ils établirent formerent la Province de Massachusset. Bientôt sortirent de son sein les colonies du nouvel-Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Island, qui furent autant d'Etats séparés, & qui obtinrent chacune une charte particuliere de la Cour de Londres.

Le sang des martyrs fut, dans tous les lieux & dans tous les temps, une semence de profélytisme. On n'avoit vu d'abord passer en Amérique que quelques Ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, que des sectaires obscurs que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu-à-peu communes dans d'autres classes de citoyens. Avec le temps même, les plus grands Seigneurs, que l'ambition, l'humeur ou la conscience avoient entraînés dans le

puritanisme, imaginèrent de se ménager d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maisons, défricher des terres, avec le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réformation. Le fanatisme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisit la subordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs austères tenoient lieu de loi dans un pays sauvage.

XIX.
Gouverne-
ment établi
dans la Nou-
velle-Angle-
terre.

Les habitants de la Nouvelle-Angleterre vécurent quelque temps en paix, sans songer à donner une base solide à leur bonheur. Ce n'est pas que leur charte ne les autorisât à établir la forme de gouvernement qui leur conviendrait; mais ces enthousiastes ne s'en occupoient pas, & la métropole ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'en 1630 qu'ils sentirent la nécessité de donner une forme à leur colonie.

On convint, à cette époque, d'avoir tous les ans une assemblée, dont les députés seroient nommés par le peuple, où ne pourroient siéger que les membres de l'église établie, & qui seroit présidée par un chef sans autorité particulière. Il fut fait en même-temps deux réglemens remarquables. Le premier fixoit le prix du bled. Par le second, les sauvages devoient être dépouillés de toutes les terres qu'ils ne cultivoient pas; & il étoit défendu à tous les Européens, sous peine d'une forte amende, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre.

Le Conseil national étoit chargé de régler les affaires publiques. C'étoit encore une de ses obligations de juger tous les procès; mais avec les seules lumières de la raison, & sans le secours ou l'embarras d'aucun code.

On n'imagina pas non plus des loix criminelles:

mais celles des Juifs furent adoptées. Le sortilege, le blasphème, l'adultère, le faux témoignage furent punis de mort. Les enfants assez dénaturés pour frapper ou pour maudire les auteurs de leurs jours, attiroient sur eux le même châtimement. Ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse ou à la danse, devoient être fouettés publiquement, & le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Le jurement & la violation du dimanche étoient expiés par une forte amende. C'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omission de prière ou un serment indiscret.

Cette conduite annonce un peuple livré à la plus vile superstition. Elle fut poussée si loin, qu'on changea le nom des jours & des mois, comme ayant une origine païenne. Le nom de SAINT fut également ôté aux Apôtres, à leurs successeurs, à tous les lieux connus sous cette dénomination, afin de n'avoir pas cette apparence de communauté avec l'Eglise de Rome. D'autres innovations aussi bizarres sont encore attestées par les monuments les plus authentiques.

Il est également prouvé que le gouvernement défendit, sous peine de mort, aux Puritains, le culte des images, comme autrefois Moïse avoit défendu aux Hébreux le culte des dieux étrangers; que la même punition étoit décernée contre les Prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie après en avoir été bannis.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le nom d'injustice, de violence & de persécution aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés, que la punition, l'exil, le supplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un

hommage à la vengeance céleste, un droit des élus de Dieu contre ses ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathème des dévots.

Tel est l'indélébile & funeste caractère des malheurs engendrés par la superstition, qu'ils ne cessent jamais que pour se renouveler. Tous les cultes partent d'un tronc commun qui subsiste, & qui subsistera à jamais, sans qu'on ose l'attaquer, sans qu'on puisse prévoir la nature des branches qu'il repoussera, sans qu'il soit permis d'espérer d'en arracher une seule qu'avec effusion de sang. Il y auroit peut-être un remède, ce seroit une si parfaite indifférence des gouvernements, que, sans aucun égard à la diversité des cultes, les talents & la vertu conduisissent seuls aux places de l'Etat & aux faveurs du Souverain. Alors, peut-être, les différentes églises se réduiroient à des différences insignifiantes d'école. Le Catholique & le Protestant vivroient aussi paisiblement l'un à côté de l'autre, que le Cartésien & le Newtonien. Nous disons peut-être, parce qu'il n'en est pas des matières de religion ainsi que des matières de philosophie. Le défenseur du plein ou du vuide ne croit ni offenser, ni honorer Dieu par son système. Le plus zélé ne compromettrait pour sa défense ou sa propagation, ni son repos, ni son honneur, ni sa fortune, ni sa vie. Qu'il persiste dans son opinion ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apostat. Ses leçons ne seront point traitées d'impiétés & de blasphêmes, comme il arrive dans les disputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéressée, où l'on tremble pour son salut à venir, & pour la damnation éternelle des siens; où

ces considérations sanctifient les forfaits, & résignent à tous les sacrifices.

Que faire donc? faut-il, à l'exemple d'un peuple innocent & simple, qui voyoit l'embrasement religieux prêt à gagner sa paisible contrée, défendre de parler de Dieu, soit en bien, soit en mal? Non, certes. La loi d'un silence qu'on se feroit un crime d'observer, ne feroit que de l'huile jettée sur le feu. Faut-il laisser disputer sans s'en mêler? Ce seroit le mieux sans doute : mais ce mieux là ne fera point sans inconvénient, tant que les premières années de nos enfants seront confiées à des hommes qui leur feront fucer avec le lait le poison du fanatisme dont ils sont enivrés. Et quand les peres deviendroient les seuls instituteurs religieux de leurs enfants, n'y auroit-il plus de désordre à craindre? J'en doute. Encore une fois, que faire donc? Sans cesse parler de l'amour de nos semblables. On lit de l'isle de Ternate que les Prêtres y étoient muets. Il y avoit un temple, au milieu du temple une pyramide, & sur cette pyramide : ADORE DIEU, OBSERVE LES LOIX, AIME TON PROCHAIN. Le temple s'ouvroit un jour de la semaine. Les insulaires s'y rendoient. Tous se prosternoient devant la pyramide; le Prêtre, debout à côté, en silence, montrait de l'extrémité de sa baguette l'inscription. Les peuples se relevoient, se retiroient, & les portes du temple se refermoient pour huit jours. J'assurerois bien qu'il n'est mention dans les annales de cette isle, ni de disputes, ni de guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un Ministère indifférent, un catéchisme aussi court, & un Prêtre muet? Tâchons donc de nous résigner à toutes les calamités d'un Ministère intolérant, d'un catéchisme compliqué, & d'un Prêtre qui parle.

XX.

Le fanatisme rempli
de calamités
la Nouvelle-
Angleterre.

Ces malheurs fondirent sur les infortunés habitants de la Nouvelle-Angleterre, qui, moins furieux que leurs freres, oserent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte en matiere de religion. Ce fut un blasphême devant des Théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser que pour l'interdire aux autres. Ce systême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions en frappant les dissidents de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle pour en chercher un autre exposé à moins d'orages.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférents de leur nature. On en a pour garant une délibération publique copiée sur les registres même de la colonie.

» C'est une chose universellement reconnue, que
 » l'usage de porter les cheveux longs, à la maniere
 » des personnes sans mœurs & des barbares Indiens,
 » n'a pu s'introduire en Angleterre qu'au mépris
 » sacrilege de l'ordre exprès de Dieu, qui dit qu'il est honteux à un homme qui a quelque
 » soin de son ame, de porter des cheveux longs.
 » Cette abomination excitant l'indignation de tous
 » les gens pieux, nous, Magistrats, zélés pour la
 » pureté de la foi, déclarons expressément & authentiquement
 » que nous condamnons l'impie usage de laisser croître sa chevelure ; usage que nous
 » regardons comme une chose évidemment indé-

» cente & mal-honnête, qui défigure horriblement
» les hommes, offense les ames sages & modestes,
» autant qu'elle corrompt les bonnes mœurs. Juste-
» ment indignés contre ce scandaleux usage, nous
» prions, exhortons, invitons instamment tous les
» anciens de notre continent, de faire éclater leur
» zele contre cette odieuse coutume, de la prof-
» crire par toutes sortes de moyens, & sur-tout
» d'avoir soin que les membres de leurs églises n'en
» soient point souillés; afin que ceux qui, malgré
» ces sévères défenses & les voies de correction
» qui seront pratiquées à ce sujet, ne se hâteront
» pas de s'interdire cet usage, ayent Dieu & les
» hommes en même-temps contre eux".

Ce rigorisme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis infociable, d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés & bannis. La fiere simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes au milieu des tourments & de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentiments, & multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs, & les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens; soit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces, soit que la fureur de religion ne pût trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même d'où elle avoit été portée.

Un peuple mélancolique par caractère, étoit

devenu sombre & farouche. Le sang de son Monarque couloit encore à ses yeux. Les uns pleuroient en secret ce grand assassinat, les autres en auroient volontiers fait un jour de fête. La nation étoit divisée en deux partis violents. Ici l'on préparoit la vengeance, là on s'occupoit à la prévenir par des délations toujours suivies d'exils, d'emprisonnements & de supplices. La méfiance séparoit les peres des enfants, les amis des amis. Le tyran ombrageux étoit entouré de courtisans ombrageux qui entretenoient ses allarmes, soit pour s'élever aux grandes places de l'Etat, soit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache étoit suspendue sur toutes les têtes. La fréquence des révoltes occasionnoit la fréquence des exécutions; & les exécutions fréquentes de personnages illustres & de citoyens obscurs, perpétuoient la terreur populaire. Cromwel disparut enfin. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme concentrés dans son sein comme dans leur foyer; les factions, les révoltes, les proscriptions, tous ces monstres descendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus serein commença à luire sur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'Empire, introduisit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés en Europe, quand il erroit d'une Cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son pere avoit perdue sur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ses principes une multitude de femmes galantes, de favoris débauchés, de beaux-esprits libertins. En peu de temps, il changea les mœurs générales, & il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce Prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels

uels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, reffuscita les disputes également ridicules & surannées de la Grace & du libre Arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les plantations des Anglois, n'en eussent massacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord foiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractère de dissension. Cet esprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles sujettes à des convulsions, qui étoient accompagnées de symptômes extraordinaires. Leur pere, Pasteur de cette Eglise, les crut enforcélées. Soupçonnant une servante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitements, il lui fit avouer qu'elle étoit forciera. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au hasard, sont aussi-tôt mis en prison, accusés de sortilege, con-

damnés à être pendus, & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort, avec un jurisconsulte, qui, refusant de plaider contre elles, est dès-lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scènes embrasent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu, rien ne met à couvert d'un odieux soupçon, dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfants de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur-tout leur corps, avec une impudente curiosité, des marques de sorcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures, & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les Magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les Ministres de la religion leur suscitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur & la consternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, ensanglantée; & ceux qui y restent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale de cette déplorable colonie, lorsqu'au plus fort de l'orage les vagues tombent & s'apaisent. Tous les yeux

s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avoit engourdis. A cette stupidité profonde succede un remords cuisant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices, d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être souillée par le culte sacrilege & parricide des Européens.

La postérité ne saura jamais, sans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avoient apportée de leur pays, qui s'étoit nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inséparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion cessa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuisa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente, & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes, les habitants de cette colonie conserverent encore de trop fortes teintes du fanatisme & de la férocité qui avoient signalé les tristes jours de sa naissance.

La petite-vérole, qui est moins ordinaire, mais plus meurtrière en Amérique qu'en Europe, causoit, en 1721, des ravages inexprimables à Massachusset. Cette calamité fait penser à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préservatif, un médecin habile & courageux inocule sa femme,

ses enfants & ses domestiques ; il s'inocule lui-même. On l'insulte ; on le regarde comme un monstre vomé par l'enfer ; on le menace de l'affaîner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéressant de recourir à cette pratique salutaire , un scélérat superstitieux monte à sa fenêtre durant la nuit , & jette dans la chambre une grenade remplie de matières combustibles.

Les citoyens les plus raisonnables ne sont pas révoltés de tant d'atrocités , & leur indignation se porte sur les esprits hardis , qui aiment mieux recourir au savoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la Providence. Le peuple est affermi par ces discours insensés dans la résolution de ne pas souffrir une nouveauté qui doit attirer sur l'Etat entier les infaillibles & terribles effets du courroux céleste. Le Magistrat qui craint une sédition , ordonne aux médecins de s'assembler. Par conviction , par foiblesse ou par politique , ils déclarent l'inoculation dangereuse. Un bill la défend ; & ce bill est reçu avec un applaudissement dont il n'y avoit point d'exemple.

Vous sentez vos cheveux s'agiter sur votre front ; vous frémissez d'horreur , & vous avez oublié les obstacles que cette pratique salutaire a trouvés parmi vous ; & vous ne pensez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cents ans. Avouez donc enfin les services importants que vous a rendus le progrès des lumières. Ayez pour leurs promoteurs le respect & la reconnoissance que vous devez à des hommes utiles qui vous ont garantis de tant de crimes , que vous eussiez commis par ignorance & par superstition.

Peu d'années après , s'ouvre une nouvelle scène encore plus atroce. Depuis long-temps , on accordoit dans ces Provinces une odieuse prime à ceux des

colons qui donnoient la mort à quelque Indien. Cette récompense fut portée en 1724 à 2,250 liv. John Lovewel, encouragé par un prix si considérable, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chasse des sauvages. Un jour il en découvrit dix, paisiblement endormis autour d'un grand feu. Il les massacra, porta leur chevelure à Boston, & reçut la récompense promise. Anglo-Américains, osez à présent adresser quelques reproches aux Espagnols? Qu'ont-ils fait? qu'auroient-ils pu faire de plus inhumain?... Et vous étiez des hommes? & vous étiez des hommes civilisés? & vous étiez des chrétiens? Non. Vous étiez des monstres à exterminer; vous étiez des monstres contre lesquels une ligue formée eût été moins criminelle que celle que Lovewel forma contre les sauvages. Si le lecteur me demande la date de cette scélératesse; si elle est de la fondation de la colonie ou d'un temps moderne, j'espère qu'il me dispensera de lui répondre.

Des loix trop sévères subsistent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigorisme par le discours que tint, il n'y a pas long-temps, devant les Magistrats, une fille convaincue d'avoir produit pour la cinquième fois, un fruit illégitime.

» J'ose espérer, dit-elle, que la Cour me permettra de dire un mot en ma faveur.

» Je suis une fille pauvre, infortunée, qui pourvant à peine gagner ma subsistance, n'ai pas le moyen de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. Comme elle a seule le droit de dicter des loix, elle peut les examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal m'a déjà jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire grace. Mais je vous prie, Messieurs, d'intercéder auprès du

XXI
Sévérités
outrées qui
se perpé-
tuent dans
la Nouvel-
le - Angle-
terre, après
même l'ex-
tinction du
fanatisme.

» gouvernement, pour qu'il daigne me remettre
» l'amende à laquelle vous m'allez condamner.

» C'est la cinquieme fois que je paroiss devant
» vous pour le même délit. Deux fois j'ai payé de
» fortes amendes, & deux fois trop indigente pour
» expier ma faute par une peine pécuniaire, j'ai
» subi un châtiment douloureux & flétrissant. Ces
» peines sont ordonnées par la loi, je le fais. Mais
» si l'on doit abroger les loix quand elles sont dé-
» raisonnables; si l'on doit les mitiger quand elles
» sont trop séveres, j'ose vous dire que celle qui me
» poursuit est à la fois injuste & cruelle à mon
» égard. Au crime près, dont ce tribunal m'accuse,
» & dont le Ciel m'absout, j'ai mené jusqu'à présent
» une vie irréprochable. Je défie mes ennemis, si
» j'ai le malheur d'en avoir que je n'ai pas mérités,
» de me charger de la moindre injustice. J'examine
» ma conscience & ma conduite; l'une & l'autre,
» je le dis hardiment, me paroissent pures comme
» le jour qui m'éclaire: & lorsque je cherche mon
» crime, je ne le trouve que dans la loi.

» C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour
» à cinq enfants. Je les ai nourris de mon lait &
» de mon travail, sans être à charge au public ni
» à personne. Je me suis dévouée avec tout le cou-
» rage de la tendresse maternelle, aux pénibles soins
» qu'exigeoient leur foiblesse & leur âge. Je les ai
» formés à la vertu, qui n'est que la raison. Ils ai-
» ment déjà leur patrie comme moi. Ils seront ci-
» toyens comme vous-mêmes, à moins que vous
» ne leur ôtiez, par de nouvelles amendes, le fonds
» de leur subsistance, & que vous ne les forciez à
» fuir une région qui les repoussa dès le berceau.

» Est-ce donc un crime de féconder ou de pro-
» créer, à l'exemple de la terre, notre mere com-
» mune? D'augmenter le nombre des colons dans

» un pays nouveau qui ne demande que des habi-
» tants ? Je n'ai débauché le mari d'aucune femme ;
» je n'ai jamais attiré dans mes filets aucun jeune
» homme. Personne n'a sujet de se plaindre de moi ;
» si ce n'est peut-être le Ministre de l'évangile , &
» le Juge de paix , qui sont fâchés d'avoir perdu les
» honoraires de leurs fonctions , parce que j'ai eu
» des enfants sans être mariée devant eux. Mais
» est-ce ma faute à moi ? J'en appelle à vous, Mes-
» sieurs. Vous convenez que je ne manque point
» de jugement. Ne seroit-ce pas une folie , une
» stupidité , si m'étant livrée aux devoirs les plus
» pénibles du mariage , je n'en avois pas recher-
» ché les honneurs ? J'ai toujours été , je suis encore
» disposée à me marier ; & je me flatte que je se-
» rois digne d'un état si respectable , avec la fécon-
» dité , l'industrie , l'économie & la frugalité dont
» la nature m'a douée : car elle m'avoit destinée à
» être une femme honnête & vertueuse. J'espérois
» le devenir , lorsqu'étant encore vierge , je n'écou-
» tai les premiers vœux de l'amour qu'avec le ser-
» ment du mariage. Mais la confiance indiscrete
» que j'eus dans la sincérité du premier homme que
» j'aimai , m'a fait perdre mon honneur en comp-
» tant sur le sien. J'eus un enfant de lui ; puis il
» m'abandonna. Cet homme est connu de vous
» tous : il est devenu magistrat comme vous. Je
» devois croire qu'il se seroit montré dans cette
» Cour aujourd'hui pour modérer la rigueur de
» votre sentence. S'il eût paru , je n'aurois rien dit.
» Mais comment ne pourrois-je pas accuser l'injus-
» tice de mon sort , qui veut que celui qui m'a séduite
» & ruinée , après avoir été la cause de ma perte ,
» jouisse des honneurs & du pouvoir , soit assis dans
» les tribunaux où l'on punit mon malheur par les
» verges & par l'infamie ? Quel étoit le législateur

» barbare qui , prononçant entre les deux sexes ;
» favorisa le plus fort , & sévit sur le plus foible ;
» sur ce sexe malheureux qui , pour une jouissance ,
» compte mille dangers & mille infirmités ; sur ce
» sexe à qui la nature vend , à un prix capable d'é-
» pouvanter les passions les plus effrénées , ces mê-
» mes plaisirs qu'à vous elle vous donne si libéra-
» lement ?

» Je n'ai point craint , pour ne pas trahir la na-
» ture , de m'exposer au déshonneur injuste , aux
» châtimens honteux. J'ai mieux aimé tout souffrir
» que d'être parjure aux vœux de la propagation ,
» que d'étouffer mes enfans avant de les conce-
» voir , ou après les avoir conçus. Je n'ai pu , je
» l'avoue , après avoir perdu ma virginité , garder
» le célibat dans une prostitution secrète & stérile ;
» & je demande encore la peine qui m'attend , plu-
» tôt que de cacher les fruits de la fécondité que
» le Ciel a donnée à l'homme & à la femme , com-
» me sa première bénédiction.

» On dira , sans doute , qu'indépendamment des
» loix civiles , j'ai violé les préceptes de la reli-
» gion ? Mais c'est à la religion de me punir , si j'ai
» péché contre elle. Eh ! n'est-ce pas assez qu'elle
» m'ait exclue de la communion de mes freres ,
» qui feroit une consolation pour moi ? J'ai dites-
» vous offensé le Ciel , & je dois m'attendre à des
» feux éternels. Si vous le croyez , pourquoi m'ac-
» cabler de châtimens en ce monde ? Non , Mes-
» sieurs , le Ciel n'est pas impitoyable , injuste com-
» me vous. Si je croyois que ce que vous appel-
» lez un péché fût réellement un crime , je n'aurois
» pas l'audace , ni la méchanceté de le commettre.
» Mais comment oserois-je penser que Dieu soit
» irrité de me voir procréer des enfans , quand il
» leur donne un corps sain & robuste qu'il se plaît

» à douer d'une ame immortelle ? Dieu juste &
» bon, Dieu réparateur des maux & des injustices,
» c'est à toi que j'en appelle ici de la sentence de
» mes juges ! Ne me venge point, ne les punit pas ;
» mais daigne les éclairer & les attendrir ! Si tu as
» donné à l'homme la femme pour compagne sur
» cette terre hérissée de ronces, qu'il n'accable pas
» d'opprobre un sexe qu'il a lui-même corrompu ;
» qu'il ne fesse pas la honte & la misère dans le
» plaisir où tu as attaché la consolation de ses pei-
» nes ! qu'il ne soit pas ingrat & dénaturé jusqu'au
» sein du bonheur, en livrant aux supplices les vic-
» times de ses voluptés ? Fais qu'il respecte dans ses
» desirs la pudeur qu'il honore, ou qu'après l'avoir
» violée dans ses plaisirs, il la plaigne du moins au-
» lieu de l'outrager : ou plutôt fais qu'il ne change
» point en crimes des actions que toi-même as per-
» mises ou commandées, quand tu dis à sa race de
» croître & de se multiplier ! »

Ce discours, qu'on entendroit souvent dans nos contrées & par-tout où l'on a attaché des idées morales à des actions physiques qui n'en comportent point, si les femmes y avoient l'intrépidité de Polli Baker, c'étoit le nom de l'accusée ; ce discours produisit dans la Nouvelle-Angleterre une révolution étonnante dans tous les esprits. Le tribunal la dispensa de l'amende ou du châtiment ; & pour comble de triomphe, un de ses juges l'épousa : tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant, soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée, soit que dans un gouvernement où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les Etats où le clergé, la noblesse, le luxe, la misère, l'exem-

ple scandaleux de la Cour & de l'Eglise, corrompent, surchargent, avilissent & déconseillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des ressources contre les mauvaises loix, dans sa constitution même, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent; elle en a dans sa situation locale, qui laisse un vaste champ ouvert à l'industrie, à la population.

XXII.
Etendue, organisation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.

Cette colonie, bornée au Nord par le Canada, à l'Ouest par la Nouvelle-Yorck, à l'Est & au Sud par la Nouvelle-Ecosse, & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichements ne s'y font pas au hasard comme dans les autres Provinces. Dès les premiers temps, ils furent assujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il soit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrain vague. Le gouvernement, qui a voulu que tous ses membres fussent à l'abri des incursions des sauvages, qu'ils fussent à portée des secours d'une société bien ordonnée, a réglé que des villages entiers seroient formés dans le même temps. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église, d'entretenir un pasteur, de solder un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux représentants dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne est toujours limitrophe des terres déjà défrichées, & contient le plus ordinairement six milles quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choisit une assiette convenable à l'habitation, dont la forme est généralement quarrée. Le temple est au milieu. Les colons partagent le terrain entr'eux, & chacun enferme sa propriété d'une haie vive. On réserve

quelque bois pour une commune. Ainsi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui des Provinces de l'Europe, qui sont sous les mêmes parallèles. Elle a des hyvers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y est communément serein, & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur, à mesure qu'on a facilité sa circulation, en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers temps, emportèrent quelques habitants.

Le pays est partagé en quatre Provinces, qui, dans l'origine, n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages, les décida à former, en 1643, une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider les affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particulière qu'ils représentoient. Cette association ne bleffoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté.

Leur indépendance de la métropole n'étoit guere moins entiere. En consentant à ces établissemens, on avoit réglé que leur code ne contrarieroit en rien la législation de la mere-patrie; que le jugement de tous les grands crimes, commis sur leur territoire, lui seroit réservé; que leur commerce viendroit tout entier aboutir à ses rades. Aucun de ses devoirs ne fut rempli. D'autres obligations moins importantes étoient également négligées. L'esprit républicain avoit déjà fait de trop grands progrès, pour qu'on

se tint lié par ces arrangements. La soumission des colons se bornoit à reconnoître vaguement le Roi d'Angleterre pour leur Souverain.

Massachusset, la plus florissante des quatre Provinces, se permettoit encore plus de choses que les autres, & se les permettoit plus ouvertement. Une conduite si fiere attira sur elle le ressentiment de Charles II. Ce Prince annulla, en 1684, la charte que son pere avoit accordée; il établit une administration presque arbitraire, & ne craignit pas de faire lever des impôts pour son propre usage. Le despotisme ne diminua pas sous son successeur. Aussi à la premiere nouvelle de sa destitution, son Lieutenant fut-il arrêté, mis aux fers, & renvoyé en Europe.

Guillaume III, quoique très-fatisfait de ce zele ardent, ne rétablit pas Massachusset dans ses anciennes prérogatives, comme elle le desiroit, comme elle l'avoit espéré peut-être. Il lui rendit, à la vérité, un titre, mais un titre qui n'avoit presque rien de commun avec le premier.

Par la nouvelle charte, le Gouverneur nommé par la Cour devoit avoir le droit exclusif de convoquer, de proroger, de dissoudre l'assemblée nationale. Seul il pouvoit donner la sanction aux loix portées, aux impôts décidés par ce corps. La nomination de tous les emplois militaires appartenoit à ce Commandant. Avec le conseil, il avoit le choix des magistrats. Les deux chambres n'avoient la disposition des autres places moins importantes que de son aveu. Le trésor public ne s'ouvroit que par son ordre, appuyé du suffrage de son Conseil. Son autorité portoit encore sur quelques points, qui gênoient beaucoup la liberté. Connecticut & Rhode-Island, qui avoient à propos conjuré l'orage par leur soumission, restoient en possession de leur contrat pri-

mitif. Pour le Nouvel-Hampshire, il avoit toujours été conduit sur des principes assez semblables à ceux qu'on adoptoit pour Massachusset. Un même chef régissoit les quatre Provinces, mais avec les maximes qui convenoient à la constitution de chaque colonie.

Suivant un tableau publié par le congrès général du continent de l'Amérique Angloise, il se trouve quatre cents mille habitants à Massachusset; cent quatre-vingt-douze mille à Connecticut, cent cinquante mille à Hampshire, cinquante-neuf mille six cents soixante dix-huit à Rhode-Island : ce qui forme dans ce seul établissement une population de huit cents un mille six cents soixante-dix-huit ames.

Une si grande multiplication d'hommes sembleroit annoncer un sol excellent. Il n'en est pas ainsi. A l'exception de quelques cantons du Connecticut, les autres terres étoient originairement couvertes de pins, & par conséquent stériles tout-à-fait ou très-peu fertiles. Aucun des grains d'Europe n'y prospere, & jamais leur produit n'a pu suffire à la nourriture de ses habitants. On les a toujours vu réduits à vivre de maïs, ou à tirer d'ailleurs une portion de leur subsistance. Aussi, quoique le pays soit assez généralement propre aux fruits, aux légumes, aux troupeaux, les campagnes ne sont-elles pas la partie la plus intéressante de ces contrées. C'est sur des côtes hérissées de rochers, mais favorables à la pêche, que s'est portée la population, que l'activité s'est accrue, que l'aïfance est devenue commune.

L'insuffisance des récoltes dut exciter plutôt & plus vivement l'industrie dans la Nouvelle-Angleterre, que sur le reste de ce continent. On y construisit même, pour les navigateurs étrangers, beaucoup de navires, dont les matériaux, aujourd'hui

chers & rares, furent long-temps communs & à bon marché. La facilité de se procurer du poil de castor, donna naissance à une fabrique de chapeaux fort considérable. Des toiles de lin & de chanvre fortirent des ateliers. Avec la toison de ses moutons, la colonie fabriqua des étoffes d'un tissu grossier, mais ferré.

A ces manufactures, qu'on pourroit appeller nationales, s'en joignit une autre alimentée par des matieres étrangères. Le sucre donne un résidu connu sous le nom de syrop ou de melasse. Les nouveaux Anglois l'allèrent chercher aux Indes Occidentales, & le firent d'abord servir, en nature, à divers usages. L'idée leur vint de le distiller. Ils vendirent une quantité prodigieuse de cette eau-de-vie aux sauvages voisins, aux pêcheurs de morue, à toutes les Provinces septentrionales; ils la portèrent même aux côtes d'Afrique, où ils la livrerent avec un avantage marqué aux Anglois, occupés de l'achat des esclaves.

Cette branche de commerce & d'autres circonstances mirent les nouveaux Anglois à portée de s'approprier une partie des denrées de l'Amérique, soit Méridionale, soit Septentrionale. Les échanges de ces deux régions, si nécessaires l'une à l'autre, passerent par leurs mains. Ils devinrent comme les courtiers, comme les Hollandois du Nouveau-Monde.

Cependant, la plus grande ressource de ces Provinces, ce fut toujours la pêche. Sur leurs côtes même, elle est très-considérable. Il n'y a point de riviere, de baie, de port où l'on ne voie un nombre prodigieux de bateaux occupés à prendre le saumon, l'esturgeon, la morue, d'autres poissons, qui trouvent tous un débouché avantageux.

La pêche du maquereau, faite principalement à

l'embouchure du Pentagoet, qui se perd dans la baie de Fundi ou François, à l'extrémité de la colonie, occupe durant le printemps & durant l'automne, quatorze ou quinze cents bateaux, & deux mille cinq cents hommes.

La pêche de la morue est encore plus utile à la Nouvelle-Angleterre. De ses ports nombreux sortent tous les ans pour différents parages plus ou moins voisins, cinq cents bâtimens de cinquante tonneaux avec quatre mille hommes d'équipage. Ils pêchent au moins deux cents cinquante mille quintaux de morue.

La baleine occupe aussi ces colonies. Avant 1763, la Nouvelle-Angleterre faisoit cette pêche en Mars, Avril & Mai, dans le golfe de la Floride; & en Juin, Juillet, Août, à l'est du grand banc de Terre-Neuve. On n'y envoyoit alors que cent vingt chaloupes de soixante-dix tonneaux chacune, & montées par seize cents hommes. En 1767, cette pêche occupa 7,290 matelots. Il faut dire les raisons d'une augmentation si considérable.

Le desir de partager la pêche de la baleine avec les Hollandois agita long-temps la Grande-Bretagne. Pour y réussir, on déchargea vers la fin du regne de Charles II, de tous les droits de douane, le produit que les habitants du Royaume obtiendroient à cette pêche dans les mers du Nord : mais cette faveur ne s'étendit pas aux colonies, dont l'huile & les fanons de baleine devoient un droit de 56 livres 5 sols par tonneau à leur entrée dans la métropole; droit qui n'étoit réduit à la moitié que lorsqu'ils y étoient importés par ses propres navires.

A cet impôt, déjà trop onéreux, on en ajouta un autre, en 1699, de 5 sols 7 deniers par livre pesant de fanons, qui portoit également sur l'Amé-

rique & sur l'Europe. Cette nouvelle taxe eut des suites si funestes, qu'il fallut la supprimer en 1723 : mais elle ne fut éteinte que pour les baleines prises en Groenland, au détroit de Davis ou dans les mers voisines. La pêche du continent septentrional resta toujours asservie au droit nouveau comme au droit ancien.

Le Ministère, s'apercevant que l'exemption d'impôt n'étoit pas suffisante pour réveiller l'émulation Angloise, eut recours aux encouragements. On accorda, en 1732, une gratification de 22 livres 10 sols, & seize ans après une de 45 livres pour chaque tonneau des vaisseaux employés à une pêche si intéressante. Cette générosité du gouvernement produisit une partie du bien qu'on en attendoit. Cependant, loin de pouvoir entrer en concurrence, dans les marchés étrangers avec ses rivaux, la Grande-Bretagne se vit encore obligée d'acheter d'eux tous les ans, pour trois à quatre cents mille livres d'huile ou de fanons de baleine.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les mers Françaises de l'Amérique Septentrionale devinrent, à la paix dernière, une possession Britannique. Aussi-tôt les nouveaux Anglois y naviguerent en foule pour prendre la baleine qui y est très-commune. Le Parlement les déchargea des tributs sous lesquels ils avoient gémi, & leur activité redoubla encore. Elle doit se communiquer naturellement aux colonies voisines. Et il est vraisemblable que les Provinces-Unies perdront avec le temps cette importante branche de leur commerce.

La pêche de la baleine se fait dans le golfe Saint-Laurent, & dans les parages qui les joignent sur des mers moins orageuses, moins embarrassées de glaces que le Groenland. Dès-lors elle commence plutôt & finit plus tard. On y éprouve moins d'accidents

dents fâcheux. Les navires qui y sont employés sont moins grands, moins chargés d'équipages. Ces raisons doivent donner au continent Américain des avantages que l'économie Hollandoise ne parviendra jamais à balancer. Les Anglois d'Europe eux-mêmes se flattoient de partager avec leurs colons cette supériorité, parce qu'ils comptoient joindre au bénéfice de la pêche celui qu'ils devoient faire sur la vente de leurs cargaisons; ressource refusée aux navigateurs qui fréquentent le détroit de Davis ou les mers du Groenland.

Les productions vénales de la Nouvelle-Angleterre sont la morue, l'huile de poisson, la baleine, le suif, le cidre, les viandes salées, le maïs, les porcs & les bœufs, la potasse, les légumes, les mâtures pour les navires marchands, pour les vaisseaux de guerre, & des bois de toutes les especes. Les Açores, Madere, les Canaries, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne, & principalement les Indes Occidentales, ont consommé jusqu'ici ces denrées. En 1769, les exportations des quatre Provinces réunies s'éleverent à 13,844,430 livres 19 sols 5 deniers. Mais cette colonie reçut habituellement plus qu'elle ne donna, puisqu'elle dut constamment à sa métropole vingt-quatre ou vingt-cinq millions de livres.

Il part quelques bâtimens de toutes les rades extrêmement multipliées sur ces côtes. Cependant les principales expéditions de Connecticut se font à New-Hawen; celles de Rhode-Island, à New-Porth; celles de Hampshire, à Portsmouth, & celles de Massachusset à Boston.

Cette dernière cité, qu'on peut regarder comme la capitale de la Nouvelle-Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Massachusset, qui s'enfonce environ

huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit fut élevé à la fin du siècle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle régulière sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien disposés. A une lieue en-avant, est un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répète pour la côte, tandis que Boston a les siens, qui répandent en même-temps l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les moments d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au sud de la place, deux batteries, qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le temps à tous les bâtiments de se mettre à couvert du canon dans la rivière de Charles.

La rade de Boston est assez vaste pour que six cents voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique mole assez avancé pour que les navires, sans le secours du moindre allege, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. A l'extrémité du mole, est la ville, bâtie sur un terrain inégal & en forme de croissant autour du port. Elle comptoit, avant les troubles, trente-cinq ou quarante mille habitants de diverses sectes. Le logement, les meubles, les vêtements,

la nourriture, la conversation, les usages, les mœurs, tout y ressembloit si fort à la vie qu'on mène à Londres, qu'il étoit difficile d'y trouver d'autre différence que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes capitales.

La Nouvelle-Angleterre, semblable à l'ancienne par tant de rapports, a, dans son voisinage, la Nouvelle-Yorck. Celle-ci resserrée à l'est par cette principale colonie, & bornée à l'ouest par la Nouvelle-Jersey, occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer, s'élargit insensiblement, & s'enfoncé, dans le nord, deux cents milles dans les terres.

XXIII.
Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appelée depuis la Nouvelle-Yorck.

Cette contrée fut découverte vers le commencement du dix-septième siècle, par Henri Hudson, fameux navigateur Anglois, qui étoit alors au service de la Hollande. Il entra dans un fleuve considérable auquel il donna son nom, en reconnut légèrement les rives, & remit à la voile pour Amsterdam, d'où il étoit parti. Un second voyage de l'aventurier donna, de cette sauvage région, quelques notions moins superficielles.

Dans le système des Européens, accoutumés à compter pour rien les peuples du Nouveau-Monde, ce pays devoit appartenir aux Provinces-Unies. Un homme qui couroit les mers sous leur pavillon, l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom, & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I^{er}. revendiquoit cette contrée, parce que Hudson étoit né son sujet; comme si la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce Prince n'insista-t-il que légèrement sur une prétention si peu fondée.

La République, qui ne vit dans la propriété qu'on

ne lui disputoit plus , qu'un établissement de commerce pour le castor & pour d'autres pelleteries , la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Ce corps dirigea toute son action vers ces sauvages riches ; & pour s'en approcher le plus qu'il étoit possible , fit élever sur les bords de la riviere d'Hudson , à cent cinquante milles de la mer , le fort d'Orange , qu'on a depuis nommé Albani. C'étoit là qu'on apportoit à ses agents des fourrures , & qu'ils donnoient en échange aux Iroquois des armes à feu & des munitions de guerre , pour combattre les François arrivés depuis peu dans le Canada.

Alors la Nouvelle - Belge n'étoit qu'un comptoir. La ville d'Amsterdam comprit qu'une colonie seroit judicieusement placée dans cette partie du Nouveau-Monde , & en obtint assez aisément la cession , en donnant sept cents mille francs à ses propriétaires.

Des vues plus étendues exigeoient d'autres arrangements. On laissa subsister le poste placé au voisinage des cinq nations ; mais il parut nécessaire d'en établir un plus considérable à l'embouchure de la riviere , dans l'isle de Manahatan , & l'on y bâtit la Nouvelle-Amsterdam. La ville , son territoire , le reste de la Province , ne furent jamais troublés par les sauvages voisins , les uns trop foibles , & les autres toujours en guerre avec les François. Aussi cette possession faisoit-elle des progrès assez rapides , lorsqu'un orage inattendu vint crever sur elle.

XXIV.
A quelle
époque &
comment
les Anglois
s'empare-
rent de la
Nouvelle-
Belge.

L'Angleterre , qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaisons intimes que l'ambition & les succès de Louis XIV cimenterent dans la suite entre les deux Puissances , voyoit d'un œil jaloux un petit Etat à peine formé dans son voisinage , étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissait en secret de ne pouvoir attein-

dre à l'égalité d'une Puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écrasoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte, & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la République. La nation s'indigna des disgraces de ses négociants, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermir dans ces dispositions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

L'hostilité ainsi commise, est une lâche perfidie. C'est l'action d'une horde de sauvages, & non d'un peuple civilisé, d'un assassin de nuit, & non d'un Prince guerrier. Celui qui aura quelque confiance dans ses forces & quelque élévation dans l'ame, ne surprendra point son adversaire endormi. S'il vous est permis d'abuser de ma sécurité, je puis aussi abuser de la vôtre. Vous me contraignez, & je vous force d'être sans cesse en armes; l'état de guerre est permanent, & la paix n'est qu'un mot vuide de sens. Ou vous avez quelque juste motif de m'attaquer, ou vous n'en avez aucun. Si vous n'en avez aucun, vous êtes un brigand dangereux contre lequel tous devroient se réunir, & qu'ils sont en droit d'exterminer. Si vous en avez un, notifiez-le. C'est le

refus de réparer une injure ou de restituer une chose usurpée qui vous autorisera à vous jeter sur mes possessions. Avant que d'être agresseur, convainquez-moi d'injustice. Ayez l'approbation de l'univers. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de préparer secrètement votre vengeance ; c'est de dissimuler vos projets, si l'on s'en allarme, & de ne laisser aucun intervalle entre le déni de justice & l'hostilité. Si vous êtes le plus foible, suppliez & souffrez. Parce qu'on est un usurpateur, faut-il que vous soyez un traître ? Méprisez la maxime commune, & ne suppléez ni à la force qui vous manque, ni au courage qui vous compromettrait, par la fourberie. Ayez sans cesse présent le jugement de votre siècle & celui de la postérité.

Au mois d'Août 1664, une escadre Angloise mouilla sur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale se rendit à la première sommation. Le reste de la colonie ne fit pas plus de résistance. Cette conquête fut assurée au vainqueur par la paix de Breda. Mais il en fut dépouillé par la République en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux Puissances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore, l'année suivante, les Anglois maîtres d'une Province qui depuis resta attachée à leur domination, mais sous la propriété d'un frère du Roi, qui lui donna son nom.

XXV.

La colonie est abandonnée au Duc d'Yorck. Principes sur lesquels il fonde son administration.

La Nouvelle-Yorck fut administrée par les Lieutenants du Prince avec assez d'adresse pour écarter de leur personne l'indignation des colons. La haine publique s'arrêtoit sur leur maître qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs. Cet esclavage politique déplaisoit également, & aux Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & aux Anglois qui étoient venus les joindre.

Accoutumés à la liberté, les peuples se montroient impatients du joug. On paroissoit généralement disposé à un soulèvement ou à une émigration. La fermentation ne s'arrêta que lorsqu'en 1683, la colonie fut invitée à choisir des représentants pour régler, dans des assemblées, ce qui conviendrait à ses intérêts.

Le Colonel Dongan, chargé de cet arrangement, étoit un homme d'un esprit hardi, étendu. Il ne se borna pas, comme ceux qui jusqu'alors avoient gouverné la Province, à concéder des terres à quiconque se présentoit pour les défricher. Ses soins s'étendirent aux cinq nations, trop négligées par ses prédécesseurs. Les François travailloient sans relâche à diviser ces sauvages dans l'espérance de les asservir, & ils avoient avancé ce grand ouvrage par le moyen des néophytes que faisoient leurs missionnaires. Il convenoit à l'Angleterre de traverser ce plan; mais le Duc d'Yorck, qui avoit d'autres intérêts que ceux de son pays, vouloit que son Lieutenant en favorisât l'exécution. Dongan, quoique Catholique, s'écarta constamment de la direction qui lui étoit tracée, & il traversa de toutes ses forces un système qui lui paroissoit moins religieux que politique. Il nuisit même de toutes les manières à la nation rivale de la sienne, & tous les mémoires du temps attestent qu'il en retarda beaucoup les progrès.

La conduite de cet habile chef étoit différente dans l'intérieur de la colonie. Par goût & par ordre, il favorisa l'établissement des familles de sa communion & de la communion du Prince. Une sorte de mystère accompagnoit cette protection. Mais aussitôt que Jacques II fut monté sur le trône, le collecteur des revenus publics, les principaux officiers, un grand nombre de citoyens se déclarèrent partisans de Rome.

Cet état occasionna une grande fermentation dans les esprits. On s'allarma pour la cause protestante. Les gens sages craignoient une sédition. Dongan réussit à contenir les mécontents; mais la révolution lui fit quitter librement sa place. En bon Anglois, il se soumit au nouveau gouvernement; & par une fierté de caractère particulière à sa nation, il fit passer au Roi détrôné tout ce qu'il avoit acquis de richesses dans une longue & glorieuse administration.

Cet homme singulier avoit à peine quitté l'Amérique, que la Nouvelle-Angleterre chassa son gouverneur Edmont Andross, un des instruments les plus actifs des vues arbitraires du Roi Jacques. Quelques milices de la Nouvelle-Yorck, séduites par cet exemple, voulurent faire le même traitement à Nicholson, passagèrement chargé du gouvernement. Il vint à bout de former un parti en sa faveur, & la colonie fut en proie à deux factions armées jusqu'à l'arrivée du colonel Sloughter.

XXVI.
Le Roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénements postérieurs à ce nouvel ordre de choses.

Ce chef, envoyé par le Roi Guillaume, convoqua les membres de l'Etat le 9 Avril 1691. Cette assemblée annulla tout ce qui avoit été statué jusqu'alors de contraire à la constitution Britannique. Elle arrêta des loix qui n'ont pas cessé de servir de règle. Depuis cette époque, le pouvoir exécutif appartint au Gouverneur nommé par la Couronne. Elle lui donna douze conseillers, sans le consentement desquels il ne pouvoit signer aucun acte. Trente députés choisis par les habitants représentoient les communes. Tous les pouvoirs étoient concentrés dans l'assemblée composée de ces différents membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle s'étendit depuis à sept, comme celle du Parlement d'Angleterre, dont elle suivoit les révolutions.

Il étoit temps qu'un ordre invariable s'établît

dans la colonie. Elle avoit à soutenir contre les François du Canada une guerre vive & opiniâtre, que le détrônement de Jacques II avoit allumée. Ces hostilités, terminées à Riswick, recommencèrent pour la succession d'Espagne. Les Provinces voisines de la Nouvelle-Yorck prirent quelque part à ces divisions; mais ce fut elle qui reçut ou porta les plus grands coups, qui soudoya les troupes, qui fut entraînée dans des dépenses plus considérables.

Malheureusement les contributions des citoyens, ordonnées par l'assemblée générale, étoient versées dans une caisse dont la disposition absolue appartenoit au Gouverneur. Il arrivoit souvent que des chefs avides ou dissipateurs, détournoient pour leur usage les fonds destinés au service public. C'étoit une source perpétuelle de dissension. La Reine Anne régla, en 1705, que la même autorité qui auroit déterminé les impositions en proscriroit l'usage, & pourroit se faire rendre compte de l'emploi qui en auroit été fait.

Les malversations furent arrêtées par cet arrangement; & cependant les tributs que payoit la Province ne suffisoient pas aux dépenses qu'exigeoit la continuation de la guerre. L'embarras où l'on se trouvoit fit imaginer pour la première fois, en 1709, de créer des billets de crédit, qui furent beaucoup plus multipliés dans la suite que ne l'exigeoient les besoins, que ne le permettoient les intérêts de la colonie.

Chargé en 1720 de la conduire, Burnet, fils du fameux Evêque de ce nom, qui avoit si fort contribué à placer le Prince d'Orange sur le trône, Burnet ne réussit pas à faire cesser ce désordre; mais il forma un autre plan pour la prospérité de son gouvernement. Les François du Canada avoient besoin, pour leurs échanges avec les sauvages, de

plusieurs marchandises que leur métropole ne leur fournissoit pas. Ils les tiroient de la Nouvelle-Yorck. L'assemblée générale de cette Province proscrivit, par les conseils de son chef, cette communication. Mais comme ce n'étoit pas assez d'avoir mis de l'embaras dans les opérations d'un rival actif, on résolut de se mettre à sa place.

Une grande partie des fourrures qui étoient portées à Montréal passaient sur les rives occidentales du lac Ontario. Burnet obtint, en 1722, des Iroquois la permission d'y bâtir le fort d'Oswego, où ces sauvages richesses pouvoient être aisément interceptées. Dès que cet établissement fut formé, les marchands d'Albani envoyèrent leurs marchandises à Chenectady, où elles étoient embarquées sur la Mohawts qui les conduisoit à Oswego. La navigation de cette rivière est très-difficile; & cependant les Anglois eurent des succès qui surpassèrent leurs espérances. Ces échanges devoient même augmenter, s'ils n'avoient été traversés de toutes les manières.

Les François construisirent, en 1726, à Niagara, un fort où s'arrêtoient les fourrures, qui, sans cet établissement, auroient été portées à Oswego. Les marchandises Angloises qu'ils ne pouvoient plus recevoir ouvertement, leur furent livrées en fraude jusqu'à l'année 1729, époque remarquable où des intérêts particuliers firent révoquer la loi qui interdisoit ce commerce. Enfin, l'Angleterre chargea les pelleteries de plus forts droits qu'elles n'en payoient en France.

Pendant que ces entraves multipliées diminuoient les liaisons qu'on avoit espéré d'entretenir avec les sauvages, les cultures étoient poussées avec beaucoup de vivacité & de succès dans toute l'étendue de la Province. Elles avoient, il est vrai, langu

quelque temps dans les Comtés où Jacques II avoit accordé des terrains immenses à quelques hommes trop favorisés : mais à la fin, ces Comtés s'étoient peuplés comme les autres. Malheureusement la plupart des habitants n'occupoient, comme en Ecosse, que des terres amovibles à la volonté du Seigneur ; & plus malheureusement encore cette dépendance donnoit aux grands propriétaires une influence dangereuse dans les résolutions publiques.

Ce vice dans le gouvernement se fit singulièrement sentir dans les deux guerres destructives qu'on eut à soutenir en 1744 & en 1756 contre les François. La colonie éprouva, durant ces cruelles animosités, des maux dont elle auroit au moins évité une partie, si les efforts pour repousser ces hommes entreprenants & leurs féroces alliés, eussent été concertés à temps & mieux combinés. Il falloit que le Canada devînt, à la paix de 1763, une possession Britannique, pour que la Nouvelle-Yorck se livrât sans intervalle, sans embarras & sans inquiétude, à l'extension de son commerce avec les sauvages au défrichement de ses plantations.

Cette Province, dont les limites n'ont été réglées qu'après les discussions les plus longues, les plus vives, les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Jersey & la Pensilvanie, forme aujourd'hui dix Comtés. Elle n'a que peu d'étendue au bord de la mer ; mais en profondeur, son territoire s'étend jusqu'au lac Georges ou Saint-Sacrement, & jusqu'au lac Ontario. Des montagnes situées entre ces deux lacs, font la rivière d'Hudson, qui ne reçoit que de foibles canots durant soixante-cinq milles ; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades, qui obligent à deux portages d'environ deux cents toises chacun. Mais d'Albani à l'Océan, c'est-à-dire dans l'espace de

XXVII.

Sol, population, commerce de la colonie.

cent cinquante milles, on voit voguer sur ce magnifique canal, avec la marée, jour & nuit, durant toutes les saisons, sans crainte d'aucun accident, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie.

La partie de ce grand établissement que les navigateurs trouvent d'abord, c'est l'isle Longue, séparée du continent par un canal étroit. Elle a cent vingt milles de long sur douze de large, divisée en trois Comtés. Les sauvages qui occupoient ce grand espace, s'éloignerent ou périrent successivement. Leurs oppresseurs dûrent leur première aisance à la pêche de la baleine & du loup-marin. A mesure que ces races qui cherchent les côtes désertes disparurent, on s'occupa de la multiplication des troupeaux, sur-tout des chevaux. Quelques cultures se sont depuis établies sur ce sol trop sablonneux.

Le terrain est plus inégal dans le continent; mais il devient plus uni & plus productif à mesure qu'on approche des lacs & du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette extrémité de la colonie sont desséchés; si les rivières qui l'arrosent font un jour resserrées dans leur lit, cette contrée fera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs, la Province compte deux cents cinquante mille habitants de diverses nations, de sectes diverses. Les riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages, & celles de leurs productions qu'ils ne consomment pas, sont conduites au marché général. C'est une ville importante, aujourd'hui désignée, comme la colonie entière, sous le titre de Nouvelle-Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois dans l'isle de Manahatan, longue de quatorze milles, & d'un mille dans sa plus grande largeur.

Le commerce y a rassemblé, sous un climat très-sain, dix-huit ou vingt mille habitants, dans un espace, partie bas & partie élevé. Les rues sont fort irrégulières, mais très-propres. Les maisons bâties de brique & couvertes de tuile, offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres sont abondants, d'excellente qualité & à bon marché. L'aisance est universelle. La dernière classe du peuple a une ressource assurée dans les huîtres, dont la pêche seule occupe deux cents bateaux.

La ville, placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin; mais elle n'en a pas besoin. Sa rade, ouverte dans toutes les saisons, accessible aux plus grands vaisseaux, à l'abri de tous les orages, doit lui suffire. De-là sortent les nombreux navires qu'on expédie pour différents parages. Les denrées ou marchandises qui furent expédiées en 1769, monterent à 4,352,446 liv. 17 sols 9 deniers. Depuis cette époque, les productions de la colonie ont augmenté sensiblement, & elles doivent encore beaucoup croître, puisque la moitié des terres n'est pas en valeur, & que celles qu'on a défrichées ne sont pas aussi bien cultivées qu'elles le seront lorsque la population sera devenue plus considérable.

Les Hollandois, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet esprit d'ordre & d'économie qui distingue par-tout leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitants, même après le changement de domination, l'exemple de leurs mœurs fit l'esprit général des peuples que la conquête leur associa. Les Allemands, poussés en Amérique par la persécution religieuse qui les chassoit du Palatinat ou des autres Provinces de l'Empire, se trouverent disposés par la nature à ce ton modeste; & les Anglois, les François, que l'habi-

XXVIII.

Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-Yorck.

tude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, se conformerent, par sagesse ou par émulation, à cette maniere de vivre, moins coûteuse & plus aisée que les modes & les airs du faste. Il arriva de-là que les colons ne contracterent pas des dettes envers la métropole, qu'ils conserverent une liberté entière dans leurs ventes & dans leurs achats, & qu'ils donnerent toujours à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuse.

Tel fut, jusqu'en 1763, l'état de la colonie. A cette époque, New-Yorck devint le séjour du Général, des principaux Officiers & d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut devoir entretenir dans l'Amérique Septentrionale, pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires désœuvrés, sans cesse occupés à tromper leur oisiveté & à lutter contre l'ennui, se répandirent parmi les citoyens auxquels ils inspirerent le goût de la table & la fureur du jeu. Assis à côté des femmes, ils les entraînerent par leurs assiduités, par leurs discours & par leurs manieres, dans ces frivolités, dans ces galanteries, dans ces amusements qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux sexes fut la même. On se leva avec les mêmes projets, on se coucha sur les mêmes sottises. Ce mauvais esprit se communiqua de proche en proche. Il dure encore, à moins que les scènes terribles qui ont depuis ensanglanté ces contrées, n'aient fait dans les mœurs une révolution heureuse.

XXIX.
Révolutions
arrivées
dans la Nou-
velle-Jer-
sey.

Au voisinage de la Nouvelle-Yorck est la Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle-Suede. Elle fut ainsi désignée par des aventuriers de cette nation qui aborderent à ses plages sauvages vers l'an 1638. Ils y formerent trois petits établissemens, Christiana, Elzimbouurg & Gottembourg. Cette colonie n'étoit rien lorsqu'elle fut attaquée

& conquise, en 1655, par les Hollandois. Ceux des habitants qui tenoient plus à leur première patrie qu'à leurs plantations, repassèrent en Europe. Les autres se soumirent aux loix de leur vainqueur, & leur territoire fut incorporé au sien. Lorsque le Duc d'Yorck reçut l'investiture de la Province à laquelle il donna son nom, il en détacha ce qui y avoit été ajouté, & le partagea à deux de ses favoris, sous le titre de Nouvelle-Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient le premier la partie de l'est, & le second la partie de l'ouest, n'avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation leur en achetèrent à vil prix de grandes portions, dont ils se défirent en détail. Au milieu de toutes ces subdivisions, la colonie resta partagée en deux Provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûtèrent de cette espèce de souveraineté, qui ne convient guère à des sujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la Couronne. Depuis cette époque, les deux Provinces n'en font qu'une, qui, comme la plupart des colonies Angloises, est dirigée par un Gouverneur, un conseil, & les députés des communes.

Avant la dernière révolution, on ne voyoit dans un pays si vaste que seize mille habitants. C'étoient les descendants des Suédois & des Hollandois, ses premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de Presbytériens Ecoffois, s'étoient joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & caufoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être, pour cette colonie, l'époque de la prospérité; mais la plupart des Européens qui cherchoient un

asyle ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféreroient la Pensilvanie ou la Caroline qui avoient plus de célébrité. A la fin cependant, la Nouvelle-Jersey s'est peuplée. On y compte cent trente mille habitants.

XXX.
Ce qu'est
actuelle-
ment la
Nouvelle-
Jersey, &
ce qu'elle
peut deve-
nir.

La colonie est couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voisines. On y a ouvert avec succès, une mine d'excellent cuivre. Ses côtes sont accessibles, & le port d'Amboi, sa capitale, est assez bon. Aucun des moyens de prospérité, propres à cette partie du globe, ne lui manque. Cependant elle est toujours restée dans une obscurité profonde. Son nom est presque ignoré dans l'Ancien-Monde, & n'est guere plus connu dans le Nouveau. En seroit-elle plus malheureuse? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'histoire des nations anciennes & modernes, & l'on n'en verra presque aucune, dont la splendeur ne se soit accrue aux dépens de sa félicité. Des peuples, dont il ne seroit fait aucune mention dans les tristes annales du monde, n'auroient été ni agresseurs, ni attaqués. Ils n'auroient pas troublé la paix des autres. Des ennemis éloignés ou voisins, n'auroient pas troublé la leur. Ils n'auroient point eu de héros qui fussent rentrés dans leur patrie, chargés de dépouilles de l'ennemi. Ils n'auroient point eu d'historien qui racontât ou leurs miseres ou leurs crimes. On n'y auroit point frémi d'âge en âge à l'aspect de ces monuments, qui retracent par-tout l'effusion du sang, des fers portés au loin ou brisés chez soi. Des factions politiques ne les auroient point déchirés. Des opinions absurdes ne les auroient point enivrés. L'oppression de la tyrannie n'y auroit point fait couler des larmes, ni suscité des révoltes. On ne s'y seroit point
délivré

délivré d'un despote par le poignard ; on n'y eût point exterminé ses satellites : car tels sont les événements qui , de tout temps , ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue & profonde tranquillité , on y auroit cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionnels à Dieu , & répété , pendant des siècles , les mêmes chansons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture séduisante de ce bonheur soit chimérique ? Il n'a point existé. Il existeroit , qu'au milieu de nations turbulentes & ambitieuses , il seroit impossible qu'il durât. Quelles que puissent être les causes de l'obscurité de la Nouvelle-Jersey , nous lui devons donc nos conseils sur son état actuel & sur son état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas , dans les commencements , d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés , elle étoit réduite à vendre ses denrées à Philadelphie , & plus ordinairement à New-Yorck. Ces deux villes lui donnoient en échange quelques marchandises de la métropole , quelques denrées des isles. Leurs plus riches négociants lui firent même des avances , qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroissement de ses cultures & de ses productions , elle n'est pas encore sortie de cette espèce de servitude. Des états d'une vérité incontestable que nous avons sous les yeux , démontrent qu'en 1769 , la Nouvelle-Jersey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe , & qu'elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux , dont la charge ne valoit que 56,965 liv. 19 sols 9 d. Tout le reste de ses richesses territoriales fut livré aux colonies voisines , qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette situation est ruineuse & avilissante. La Nouvelle-Jersey doit construire elle-même des na-

vires, dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverses, puisque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ses productions aux peuples, qui ne les ont encore reçues que par des agents intermédiaires. Elle doit tirer de la première main l'industrie étrangère, que des circuits inutiles lui ont fait payer jusqu'ici trop cher. Alors elle pourra former des projets vastes, se livrer à de grandes entreprises, s'élever au rang où ses avantages semblent l'appeller, & approcher des Provinces qui l'ont trop long-temps étouffée de leur ombre, ou offusquée par leur éclat.

Puissent les vues que je présente & les exhortations que j'adresse à la Nouvelle-Jersey, se réaliser ! Puissé-je vivre aussi long-temps pour en être le témoin & m'en réjouir ! Le bonheur de mes semblables, à quelque distance qu'ils existassent de moi, ne m'a jamais été indifférent : mais je me suis senti remué d'un vif intérêt en faveur de ceux que la superstition ou la tyrannie ont chassé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorsqu'ils se sont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'est mêlée au bruit des vents & des flots qui les portoient au-delà des mers, & je me suis écrié, à plusieurs reprises, qu'ils prospèrent ! qu'ils prospèrent ! qu'ils trouvent dans les régions désertes & sauvages qu'ils vont habiter, une félicité égale ou même supérieure à la nôtre ; & s'ils y fondent un Empire, qu'ils songent à se garantir eux-mêmes & leur postérité, des fléaux dont ils ont senti les coups.

Fin du dix-septième Livre.

T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

A.

ABÉNAQUIS, non général des nations qui habitoient l'Acadie & les forêts du continent voisin lors de l'arrivée des François, qui leur inspirèrent la haine contre les Anglois, 269. Dont le gouvernement d'Angleterre ne put pas les ramener, 270.

Acadie, contrée de l'Amérique septentrionale, tombée au pouvoir des Anglois à la fin du regne de Louis XIV, 86. Fut nommée Nouvelle-Ecosse par les Anglois; désignation de son étendue, 267. Les François s'y étoient établis en 1604-268. Etat de la colonie Françoisé quand celle de la Nouvelle-Angleterre commença à s'élever, 269. Elle étoit habitée par les Abénaquis quand les François s'y établirent, *ibid.* & n'étoit défendue que par Port-Royal, 270. Raisons qui engagerent les Anglois à s'en emparer, *ibid.* Cependant ses anciens colons y restèrent. 271. Les Anglois sentent en 1749 l'avantage qu'ils peuvent tirer de sa possession; établissemens qu'ils y forment, 275 & *suiv.*

Acadiens, colonie Françoisé dans l'Amérique septentrionale, préférèrent de rester sous la domination Angloise après la cession de l'Acadie aux Anglois, 92. Passent en 1749 à l'isle St. Jean, 98. Forment au nombre de 800 un établissement à la Louysiane, 125. Témoignage d'attachement qu'ils donnent dans la Nouvelle-Ecosse à leur ancien Souverain, 271 & *suiv.* Ils ne furent point soumis aux loix Angloises, 272. Simplicité de leurs mœurs, 273. La crainte d'être inquiétés, sur-tout pour la religion, détermine une partie à passer dans la Nouvelle-France; le reste conduit par trahison des Anglois dans d'autres colonies, y périt, 277.

Acanzas, peuple de l'Amérique septentrionale dans la Louysiane, 125. Sont à 300 lieues des Illinois, 126.

X ij

- Adayes*, (les) fort Espagnol du nouveau-Mexique dans l'Amérique septentrionale, 125.
- Albani*, citadelle nommée auparavant Fort-Orange, dans la Nouvelle-Yorck, avoit été élevée par les Hollandois pour être l'entrepôt de leur commerce avec les Iroquois, quand ils possédoient cette contrée sous le nom de Nouvelle-Belge, 307. Beauté de la rivière navigable depuis Albani jusqu'à l'Océan, 316.
- Algonquine*, (l') langue mere dans le Canada, son caractère, 16.
- Algonquins*, peuple de l'Amérique septentrionale, étoient chasseurs, & vivoient confédérativement avec les Iroquois, 47. Origine de leurs guerres avec ceux-ci, *ibid.* Contrée qu'ils habitoient, 48.
- Algue-Marine*, végétal qui se trouve abondamment à la baie d'Hudson, 223.
- Alimabous*, peuple de l'Amérique septentrionale près la Louysiane, 121.
- Amboi*, capitale de la Nouvelle-Jersey dans l'Amérique septentrionale, dont le port est assez bon, 320.
- Américains*, (les) sont malheureux de ne pas aimer leurs femmes, 23. Dédaignent de s'occuper à l'agriculture, *ibid.* Exercer la polygamie & le divorce : maniere dont ils pratiquent ce dernier, *ibid.* Raisons que donne un Ecrivain illustre du peu de penchant qu'ils ont à l'amour, 24. Réflexions à ce sujet, 25, 26. C'est le soin de leur nourriture qui les rend indifférents pour les femmes, *ibid.* & *suiv.* Sont-ils un peuple nouveau? Difficultés sur l'origine de la population de l'Amérique, 211 & *suiv.*
- Amérique*, (l') ou le Nouveau-Monde; réflexions physiques sur le parallele qui se trouve entre sa disposition & ses productions & celles du Monde Ancien, 206 & *suiv.* Correspondance de l'isthme de Panama avec celui de Suez, entre le cap de Bonne-Espérance & le cap de Horn, 208 & *suiv.* Raisons de croire l'Amérique un monde nouveau & abandonné depuis peu de siècles par les eaux, 209 & *suiv.* Autres raisons tirées de la différence du climat, 210 & *suiv.* & de l'indifférence des hommes pour le sexe, *ibid.* L'imperfection de sa nature ne prouve pas sa nouveauté, mais sa renaissance, 212. Preuves incontestables qu'il fut habité très-anciennement, *ibid.* & que c'est depuis bien des siècles que cette renaissance a eu lieu, 213. Il subit le joug de l'homme peu après l'arrivée des premiers Européens dans l'Amérique septentrionale sur le même pied que l'ancien, 222 & *suiv.*
- Amérique méridionale*, presque toute dépendante de l'Espagne, 2.
- Amérique septentrionale*, choisie par les François pour y faire des établissemens, pourquoi, 9. Différentes especes de pelletteries qu'elle fournit à l'Europe, 64. Sa prospérité tire

son origine des calamités des isles Britanniques, 194 & *suiv.*
 Son état quand les premiers Européens vinrent y former les colonies Angloises, 221 & *suiv.* Changements subits qu'elle éprouva à cette époque, 222.

Amiraux Anglois, ont la fermeté de défendre aux pêcheurs François la poursuite de la morue sur le Grand-Banc le jour du dimanche, 263.

Amitié, les liaisons en sont très-étroites entre les sauvages, 17 & *suiv.* Sa définition, *ibid.* Tous les hommes n'en sont pas susceptibles, pourquoi, *ibid.* Raisons de ce qu'elle n'éprouve aucune altération chez les sauvages, 28 & *suiv.*

Angleterre ou Isles Britanniques; réflexions sur les avantages ou désavantages qu'elle a pu retirer de l'acquisition en 1760 du Canada, 190 & *suiv.* N'étoit connue en Amérique, avant Raleigh, que par ses pirateries, 194. Les Druides étoient les chefs de la religion des Bretons ses anciens habitants, 197. Ils en disparurent au septieme siecle à l'établissement du christianisme, 199. Les Papes s'y emparent de tout le pouvoir ecclésiastique, 200. Elle devient feudataire de Rome moderne jusques sous le regne d'Henri VIII, 202. Fut sous Charles I^{er}. un théâtre d'horreur & de sang, 205. A promis en 1745 une récompense considérable à ceux qui découvriront un passage dans la mer du Sud par la baie d'Hudson, 234. Moyens qu'elle employa, vers la fin du regne de Charles II, pour partager avec les Hollandois la pêche de la baleine, 303 & *suiv.* Elle n'avoit pas de grandes liaisons avec la Hollande au commencement du XVII^e. siecle, 308.

Anglois, s'emparent en 1664 de la Nouvelle-Belge sur les Hollandois, & la nomme Nouvelle-Yorck, 55. Envoyent en 1690 une flotte pour faire le siege de Quebec que la politique des Iroquois leur fit lever, 58 & *suiv.* Jaloux du commerce des pelleteries des François en Canada, ils ne négligent rien pour l'établir à la Nouvelle-Yorck, 77. Avantages qu'ils avoient sur les François pour ce commerce, *ibid.* Ils ne purent point engager les sauvages du Canada dans une guerre contre les François à l'occasion de celle qui s'alluma en Europe pour la succession au trône de Charles-Quint, 82. Etablis dans l'Amérique septentrionale, ne se sont embarrassés que de la culture, 115. Quelle fut la cause de leur guerre avec les François dans le Canada, 173. Leurs premieres expéditions dans l'Amérique septentrionale, 194.

Annapolis, capitale de la Nouvelle-Ecosse dans l'Amérique septentrionale, s'appelloit Port-Royal avant que les Anglois fussent maîtres de l'Acadie, 271.

Anne, Reine d'Angleterre; sa modération laisse établir les François au cap Breton, 89.

Antilles, (les) archipel de l'Amérique, tradition ancienne chez les Indiens qui les habitoient, 4, 5.

Apalaches, montagnes très-hautes de l'Amérique septentrionale près du Mississipi, 118. La Maubile y prend sa source, 121. *Autorité des Rois*, ce qu'elle étoit, 3.

B.

BACKER, (Polly) habitante de la Nouvelle-Angleterre, son discours aux Magistrats à l'occasion de sa cinquième grossesse illégitime, 293 & *suiv.* Ce discours produit une si grande révolution, qu'elle fut absoute, & qu'un de ses juges l'épousa, 297.

Baleine, le plus grand poisson connu de l'univers, dont la pêche est abondante au détroit de Davis en Canada, & dans le Groënland, 169. Le nombre qui s'en trouve dans la baie d'Hudson, à la fin de l'été, est une raison de croire qu'elles y ont un chemin pour se rendre dans la mer du Sud, 234. & *suiv.* La pêche s'en fait dans le golphe St. Laurent & les parages voisins, 304.

Baye d'Hudson, (la) au Nord de l'Amérique septentrionale, cédée par la France aux Anglois sur la fin du regne de Louis XIV, 86. Sa description, son climat, 222 & *suiv.* Phénomène qui y est habituel, 223. Effets que le froid y produit sur les animaux & sur les liquides, *ibid.* Minéraux qu'on y trouve, 224. Nature du sol & des hommes qui l'habitent, *ibid.* Description de ceux de la baie d'Hudson; ils sont ressemblants à ceux du Groënland, 225. Elle fut découverte en 1607 par Henri Hudson, navigateur Anglois, qui cherchoit par le Nord un passage à la mer du Sud, 227. Deux François mécontents engagent les Anglois à y former un établissement pour le commerce des pelleteries. 228. Ne peut être, à cause du climat, qu'un entrepôt du commerce, 229. Les fourrures y sont supérieures & à meilleur compte que plus au Midi; marchandises qu'on y donne en échange, *ibid.* Ce commerce y est soumis au monopole, 230. Son principal mérite est d'être le passage le plus court pour se rendre aux Indes orientales, 231. Observations qui démontrent que la baie d'Hudson ne doit point être un golphe enclavé dans les terres, mais appartenir à une mer qui conduit à celle du Sud, 232 & *suiv.*

Beaujeu, Commandant des vaisseaux accordés à La Sale pour l'établissement d'une colonie sur les rives de Mississipi, se brouille avec lui; résultat de leur haine, 101.

Biloxi, canton de l'Amérique septentrionale, entre le Mississipi & la Floride, la plus mauvaise contrée de la Louysiane, 103. Où furent conduits & périrent la plus grande partie des malheureux qui s'étoient engagés pour former la colonie du Mississipi, 108.

Boston, capitale du Massachusset, l'une des quatre provinces de

la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale; horrible massacre qu'un de ses habitants fait de dix Indiens, 292 & *suiv.* Les principales expéditions du Massachusset se font dans son port, 305. Sa situation, ses signaux, 306. Sa rade, *ibid.* Nombre de ses habitants avant les troubles, & leurs usages, *ibid.* & *suiv.*

Bretons, (les) anciens habitants des isles Britanniques avoient des Druides pour prêtres. Notions des mysteres & du pouvoir de ces chefs de leur religion, 197.

Buckingham, (le Duc de) premier Ministre en Angleterre; sa haine, par jalousie avec le Cardinal de Richelieu, occasionne la guerre entre les Anglois & les François, 51.

C.

CABOT, (Jean) navigateur Vénitien, est le premier qui eut l'idée d'un passage par le Nord-Ouest à la mer du Sud, 231. Il fit en 1497 la découverte de l'isle de Terre-Neuve, 247.

Canada, ou Nouvelle-France, grande partie de l'Amérique septentrionale, 10. Idée de sa situation, de ses rivières, de ses lacs, de la fécondité de son terroir & de la température de son climat, *ibid.* & *suiv.* Raisons du grand froid qui y regne, 11. Habillements, mœurs & coutumes des naturels qui l'habitoient, *ibid.* & *suiv.* La culture y étoit abandonnée aux femmes, & les hommes ne s'y occupoient que de la guerre, de la chasse & de la pêche, 12. Occupations de ces sauvages dans les intervalles des chasses, *ibid.* & *suiv.* Différents langages qu'on trouva chez les naturels du pays, 16. Il n'est pas dépeuplé par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ses habitants, 25. Sous quelle condition il fut remis à une société par le gouvernement François, 50 & *suiv.* Pris par les Anglois en 1629, & rendu aux François en 1631 par le traité de St. Germain-en-Laye, 52. Le gouvernement y fit passer de bonnes troupes en 1662; ce qui y ramena la paix avec les sauvages, l'industrie & le commerce, 53 & *suiv.* Il étoit couvert de forêts pleines de bêtes fauves, avant l'arrivée des Européens, 61. Il se trouvoit à la paix d'Utrecht dans l'état de misère le plus déplorable, pourquoi, 149. Résultats des dénombremens faits en 1753 & 1758 de ses habitants, 150. Faute du gouvernement qui en retarda la prospérité, qui fut remédié en 1745. 153. La nature y dirigeoit les travaux du cultivateur, 154. Nombre des François établis sur les rives du fleuve St. Laurent, 155. Mœurs des François du Canada, 156 & *suiv.* Vices du gouvernement qui y étoit établi, 158. Abus qui en résulterent, *ibid.* & *suiv.* Etat de ses exportations pendant les deux dernières guerres, 162. Variations

qu'éprouva le Canada pour les monnoies pendant plusieurs années, 163 & *suiv.* On s'y servit de cartes frappées aux armes de France, 164. Suites de cette opération, *ibid.* Avantages que la France eût pu tirer du Canada en profitant de la bonne nature de cette région pour l'agriculture, 166 & *suiv.* Ce qui auroit donné lieu à élever des troupeaux de divers bestiaux, *ibid.* Le Jésuite Lafitau découvrit en 1718 le Ginseng dans les forêts du Canada. *ibid.* Les mines de fer y sont communes, 167. La Cour de Versailles y fait construire des vaisseaux de guerre, 168. Avantages que ce pays auroit pu retirer de la préparation du castor; causes qui l'en priverent, 169 & *suiv.* Les mêmes fautes du gouvernement lui firent aussi manquer la pêche de la baleine, *ibid.* Ses établissemens auroient dû prospérer, s'ils eussent été bien secondés, 171. Il est attaqué en 1759 par les Anglois, après qu'ils se furent emparés de l'Isle-Royale: principe de cette guerre, 178. Il passe au pouvoir des Anglois en 1760, après la capitulation de Montréal, 189. Réflexions sur les avantages ou désavantages qu'a pu recevoir l'Angleterre de cette acquisition, 190 & *suiv.* Son état depuis qu'il a passé sous la domination Britannique, 238 & *suiv.* On en démembra en 1764 la côte du Labrador, *ibid.* On y établit les loix criminelles d'Angleterre, *ibid.* Les loix civiles y furent mal reçues, 239. Le Parlement lui rend au premier Mai 1775 ses premières limites, 240. Sa population, ses manufactures, son commerce depuis son assujettissement aux Anglois, 241 & *suiv.* Les troupeaux & la culture s'y sont augmentés: état de ses exportations en 1769 & en 1770. 242 & *suiv.* Depuis 1772, ses dettes sont entièrement payées, 243. Son étendue, sa fertilité, son climat l'appellent à de grandes prospérités, *ibid.*

Cap de Horn, est la voie la plus sûre pour entrer dans la mer du Sud, 235.

Carillon, fort du Canada, aux François, attaqué le huit Juillet 1758 par les Anglois, 181. qui y sont repoussés avec perte, 182. Réflexions sur les causes de leurs mauvais succès, *ibid.* & *suiv.*

Caroline, (la) province de l'Amérique septentrionale, établissement Anglois, frontière de la Floride, 4.

Castor, animal du Canada, vivant en société, son naturel, sa description, 65 & *suiv.* Sa familiarité, 66. Manière dont les castors rassemblés forment des bourgades au moyen des bâtimens réguliers qu'ils construisent, 67 & *suiv.* Réunion du mâle avec la femelle, & soin qu'ils ont de leur progéniture, 69 & *suiv.* Manière dont s'en fait la chasse, 72 & *suiv.* Comparé avec le Sauvage, il étoit plus près de la sociabilité que lui quand les Européens découvrirent le Canada, 73. Réflexions sur sa manière de travailler à la construction

- de ses bâtimens , 74 & suiv. Il y en a de diverses especes , 75 & suiv. Degré de latitude où on les trouve , 76.
- Cataracoui* , ou le fort de Frontenac , dans le Canada , fut bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario , pour s'opposer aux incursions des Anglois & des Iroquois , & fut le premier établissement François dans cette contrée , 155.
- Chahtas* , peuple de l'Amérique septentrionale près la Louysiane , 121.
- Champlain* , (Samuel de) remonté en 1608 le fleuve St. Laurent , & fonde sur ses bords la ville de Quebec , 10. Au lieu de pacifier les Iroquois avec leurs ennemis , il se joignit à ces derniers pour leur faire la guerre , 48. Ayant tué à coups d'arquebuse les chefs de l'armée Iroquoise , elle prit la fuite , 49.
- Champlain* , lac de l'Amérique septentrionale , & son territoire au Sud , ajouté en 1764 par le Ministère Anglois à la Nouvelle-Yorck , 238.
- Charles IX* , Roi de France ; son ministère ne venge point le massacre des Protestans François de la Floride , 7.
- Charles I* , Roi d'Angleterre , séduit par Buckingham son favori , veut détruire le Presbytérianisme dans son Royaume , dans l'espérance de parvenir au despotisme par l'établissement de la puissance épiscopale , 203. Il empêcha , par la rétention de huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise , le même Cromwel , qui le conduisit à l'échafaud , de passer dans l'Amérique septentrionale , 205. Révolutions qui suivirent sa mort , 287.
- Charles II* , Roi d'Angleterre , son caractère voluptueux ramene la tranquillité dans ce Royaume. Il fait finir la persécution des Quakers , 289. On décharge , vers la fin de son regne , le produit de la pêche de la baleine des droits de douane , 303. Malgré son goût pour le plaisir , il adopte vivement le plan de s'emparer des possessions de ses voisins dans l'Amérique septentrionale , 308. Il attaque , en conséquence , les vaisseaux Hollandois sans déclaration de guerre , *ibid.* Réflexions sur ce genre d'hostilité , 309.
- Charlotte-Town* , autrefois Port-la-joie , capitale de l'île St. Jean dans l'Amérique septentrionale , 245 & suiv.
- Chat-cervier* du Canada , le lynx des anciens , appelé loup-cervier en Sybérie , où il est plus grand ; sa maniere de vivre , son utilité , sa fourrure suivant le climat qu'il habite , 63.
- Chicaças* , peuple de l'Amérique septentrionale , dans le voisinage de la Louisiane , remporte une pleine victoire en 1736 sur les François , 121.
- Chouéguen* , ville du Canada sur le lac Ontario , entrepôt du commerce des pelleteries des Anglois avec les Sauvages , 80.
- Christianisme* (le) abolit au septieme siècle la religion des Druis.

- des, chefs de celle des Bretons, anciens habitants des îles Britanniques, 199. Influence sur les peuples qui en fut la suite, *ibid.* & *suiv.* Rome en profite pour s'y enrichir par le commerce des reliques, 200.
- Coligny*, Amiral de France, envoyé en 1562 à la découverte de la Floride, 4. Négligence des François à y suivre ses ordres pour l'agriculture, 5.
- Colonies Angloises de l'Amérique septentrionale*; raisons de leur jalousie contre les établissements François dans la même contrée, 179 & *suiv.* Quelle en fut la suite, 180. Les premiers Européens qui vinrent s'y établir y trouverent d'immenses forêts, 221. Pleines de bêtes féroces, mais habitées d'un petit nombre de sauvages couverts de la peau de ces monstres, *ibid.* Mais changerent de face au moment que l'Européen y parut, 189.
- Colonies Françaises du Canada*, tombent au pouvoir des Anglois en 1760, après la capitulation de Montréal, 189.
- Commerce des pelleteries du Canada*; où se faisoit par les François, 77. & par les Anglois, *ibid.* Fut accordé exclusivement aux Commandants des forts François, 79. Abus qui en résulterent, 80. Combien étoit peu avantageux au Roi. *ibid.* Comment & contre quoi se faisoit avec les Sauvages, 81.
- Compagnie Française du Canada*, combien favorisée par le Roi, 50. Ses premiers vaisseaux tombent entre les mains des Anglois lors du siège de la Rochelle, 51. Abus du monopole en Canada après la paix de St. Germain-en-Laye, 52.
- Connecticut*, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale. Nombre actuel de ses habitants, 301.
- Cook*, fameux navigateur, se porte au Nord de la Californie pour y chercher un passage du Nord-Ouest, 237. Près du terme de ses travaux, il est tué par un sauvage, *ibid.* & *suiv.*
- Couvents*; combien est déraisonnable leur institution, comparée avec la belle forme de société de castors, 70 & *suiv.*
- Cromwel*, Anglois Presbytérien, fut retenu en Angleterre par Charles I, qu'il fit ensuite décapiter, au moment où il s'embarquoit pour passer dans l'Amérique septentrionale, 205. Sa mort rétablit le calme en Angleterre, 287.
- Crozat*, négociant François, obtient en 1712 le commerce exclusif de la Louysiane. Caractère de cet homme célèbre, 104 & *suiv.* Désabusé de ses espérances, il cède en 1717 son privilège à une compagnie, *ibid.*

D.

DAUPHIN, fort de l'Isle-Royale, autrefois le cap Breton, principal établissement des François dans cette île, son havre, 90. Avantages de cet emplacement, *ibid.*

- Dénonville*, Gouverneur du Canada, se faifit par trahifon des chefs des Iroquois, 55 & *fuiv.* Il manquoit d'activité, 56.
- Détroit*, (le) contrée du Canada, au-delà du lac Erié, qui furpaffe tout le Canada par la douceur de fon climat, la fertilité, la beauté du pays & l'abondance de la chaffe & de la pêche, 156.
- Détroit à l'Anglois*, paffage de la Louyfiane au Miffiffipi, 144.
- Détroit de Davis*, au Nord du Canada, un des meilleurs endroits pour la pêche de la baleine, 169.
- Détroit de Magellan*, à la pointe méridionale de l'Amérique, eft un paffage pour entrer dans la mer du Sud, mais très-dangereux pour le naufrage, 235. Il fera abandonné fi l'on trouve un paffage au Nord-Oueft de l'Amérique, 238.
- Deux Siciles*, (les) ou le Royaume de Naples, objet des prétentions de la France, 3.
- Dominique de Gourgue*, (Gafcon) venge le mafacre des Pro-
teftants François fait par les Efpagnols dans la Floride, 7.
En raifon de quoi il ufe de cette repréfaille, *ibid.* Détruit les forts de la Floride, & retourne en France, 8.
- Drake*, (François) Amiral Anglois, fameux navigateur, après s'être emparé de nombre d'établiffements & de vaiffeaux Efpagnols, va former une colonie Angloife dans l'Amérique feptentrionale, 195 & *fuiv.*
- Drucourt*, (Madame de) femme du Gouverneur de Louisbourg, capitale de l'Ifle-Royale, fait des actions de la plus grande valeur au fiege qu'en firent les Anglois en 1758. 178.
- Druïdes*, étoient les prêtres des Bretons, anciens habitants des ifles Britanniques, 197. Idée de leurs pouvoirs & de leurs myfteres religieux, 198. Le Chriftianifme les abolit au feptieme fiecle, 199.
- Duquesne*, fort du Canada, aux François, attaqué en 1755 par les Anglois, fous la conduite du Général Braddock, repouffé par un petit nombre de François, 180.

E.

- E***AU-DE-VIE*, principal objet du commerce avec les Sauvages du Canada, combien leur étoit préjudiciable, 81. Il fut alternativement défendu & permis de leur en porter, 82.
- Edit de Nantes*, combien étoit favorable à la France, 129 & *fuiv.* Combien fa révocation lui fut préjudiciable, 131 & *fuiv.* Cette révocation eut lieu en 1685. 132. Funeftes effets qui en furent la fuite, *ibid.* & *fuiv.*
- Edouard*, Roi d'Angleterre, fuccelfeur d'Henri VIII, fait de nouveaux changements dans la religion du Royaume, d'où naît la religion Anglicane, 202.
- Elifabeth*, Reine d'Angleterre, trouvant la religion Anglicane,

- établie par Edouard, trop spirituelle, y ajoute des cérémonies religieuses, 202.
- Erié*, lac de l'Amérique septentrionale qui ser voit de limites au pays des Iroquois, 48.
- Eskimaux*, peuple du Labrador, dans l'Amérique septentrionale; description de leur figure, 225. Il n'y en a point de noirs, ni qui ayent leurs habitations sous terre, mais ils passent l'hyver sous des huttes, *ibid.* Ils vivent constamment au bord de la mer, sur laquelle ils sont intrépides pour la pêche, mais ils sont sujet à perdre la vue & au scorbut, 226 & *suiv.* Aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie, 227.
- Espagne* (l') est maîtresse du Mexique & du Pérou, 2. Son intolérance donne un grand empire au clergé, 6.
- Espagnols* (les) s'opposoient à tout établissement de quelqu'autre nation dans le golfe du Mexique, 9. Leurs entreprises pour éloigner du Mexique les maîtres de la Louysiane, ont une issue très-funeste, 115 & *suiv.*
- Esprit de bigotterie*, combien fut funeste à la France sur la fin du regne de Louis XIV, 83.
- Établissements de trois cents Allemands* sur la rive occidentale du Mississipi, 123. Cultures qu'ils y établissent, *ibid.*
- Européens*, exhortés à la réflexion sur la différence entre les mœurs des Sauvages du Canada & les leurs, 22.

F.

- F**ANATISME, jusqu'où il fut porté dans la Nouvelle-Angleterre, 286 & *suiv.* Il fut détruit en Angleterre après la mort de Cromwel, 287. Horreurs dans lesquelles il plonge la ville de Salem dans la Nouvelle-Angleterre à l'occasion de deux filles convulsionnaires, 289 & *suiv.* Et à Massachusset en 1721 à l'occasion de l'inoculation de la petite-vérole, 291. Il est poussé en 1724 jusqu'à promettre une forte récompense à ceux qui tueroient les Indiens dans la Nouvelle-Angleterre; affreuse suite de cette promesse, 292 & *suiv.*
- Femmes d'Amérique*, belles avant le mariage, deviennent laides bientôt après; pourquoi, 23, 24.
- Floride*, (la) province de l'Amérique septentrionale, son étendue, 4. Pourquoi fut méprisée par les Espagnols, 5. Avec quelle barbarie ils y détruisent les Protestants, 7. Dominique de Gourgue en tire vengeance, *ibid.* Détruit les forts Espagnols, & abandonne la Floride, 8.
- Fort Guillaume*, citadelle régulière dans la province de Massachusset, dans la Nouvelle-Angleterre, à peu de distance de Boston, 305.
- Fouine*, (la) animal du Canada, ses diverses especes, particularités de cet animal, 62 & *suiv.*

France, (la) son ambition tournée vers l'Italie, 2. Comment se gouvernoient ses provinces, 3. Ses troubles font négliger les établissemens de la Floride, 6. Avoit élevé nombre de forts dans l'Amérique septentrionale, 79. Sa déclinaison malgré le succès éclatant des armes de Louis XIV, 85. Combien déchue à la mort de ce Prince, 86 & *suiv.* Pouvoit retirer de grands avantages de la Louysiane, comment, 129 & *suiv.*

Francklin, Docteur Anglo-Américain, remarque qu'il fit en 1756 sur le calme qui régnoit autour de deux vaisseaux, & les vagues qui en battoient d'autres, qu'il reconnut provenir de quelques gouttes d'huile, 253 & *suiv.*

François, (les) tombés en 1567 dans les fureurs du fanatisme, oublièrent, après que Gourgue eut abandonné la Floride, tout-à-fait le Nouveau-Monde, 8. Contraste extraordinaire dans le caractère de cette nation, qui rentra en elle-même sous Henri IV, *ibid.* & *suiv.* Arriverent dans l'Amérique septentrionale, à l'époque de la rupture des Algonquins avec les Iroquois, 47. N'avoient en 1627 que trois mauvais établissemens en Canada, 50. Perdirent le Canada en 1629. 52. Y avoient mal formé leurs établissemens, pourquoi, *ibid.* Leur nouvelle guerre avec les Iroquois, dans laquelle ils essuient des pertes, 56 & *suiv.* Entrepôt de leur commerce de pelleteries en Canada, 76. Usage qu'ils y avoient établi pour ce commerce, 77. Abus qu'on en fit, & suites fâcheuses qui en résulterent, 78. Accueil qu'ils reçurent dans le pays des Natchez, 118. Un grand nombre est massacré par ce peuple qu'ils avoient tyrannisé. 119. Ils sont entièrement défaits en 1736 par les Chicachas, 121. Les premiers qui arriverent près du Mississipi s'établirent chez les Natchez, 124. Y cultivèrent le tabac, *ibid.* Eleverent en arrivant dans la Louysiane des palissades sur les terres des Natchitoches, à quel dessein, 125. Ont eu mal-à-propos la cupidité de courir les bois pour acheter les pelleteries des Sauvages, au lieu d'établir des cultures de grains, 126 & *suiv.* Origine de leur guerre avec les Anglois dans le Canada, 173 & *suiv.*

François I, Roi de France, envoie en 1523 Verrazani à la découverte de l'Amérique septentrionale, 9. Réponse qu'il fit aux plaintes des Espagnols & des Portugais, *ibid.*

Frontenac, Gouverneur du Canada, entre dans le projet de La Sale pour aller reconnoître le Mississipi, 100.

G.

GALISSONNIERE, (la) Amiral François, nommé en 1747 Gouverneur du Canada, s'oppose au dessein des Anglois d'étendre leurs établissemens jusqu'à la rive méridionale du fleuve St. Laurent, 173.

George II, Roi d'Angleterre, déclare la guerre en 1754 à la France, à l'occasion des démêlés entre les Anglois & les François dans l'Amérique septentrionale, 174.

George, fort du Canada, aux Anglois, sur le lac Saint-Sacrement, attaqué en 1756 par les François, 181. Est réduit à capituler, *ibid.*

Ginseng, plante dont la racine est extrêmement estimée à la Chine, fut trouvée en 1718 par le Jésuite Lafitau dans les forêts du Canada, 166. Faute qui fit perdre les avantages de cette découverte, 167.

Golette, (la) fort de l'Amérique septentrionale, au Nord de la Nouvelle-Yorck, est laissé, avec l'immense territoire entre lui & le lac Nissiping, sans gouvernement en 1764 par le Ministère Anglois, 238.

Golphe de Mexique; la jalousie des Espagnols s'oppose à tout établissement d'autre nation dans son étendue, 9.

Gosnold, navigateur Anglois, entreprend en 1602 de reconnoître l'Amérique septentrionale sans toucher aux Canaries & aux isles Caraïbes. Succès de cette entreprise, 196.

Gouvernement féodal, ses traces, ses abus, 3.

Grand-banc, espace considérable de mer sur un banc de sable le long des côtes de Terre-Neuve, où se fait la pêche de la morue, 10. Description particulière du Grand-banc, 252. Temps où se fait la pêche de la morue, *ibid.* Maniere dont elle s'y fait, *ibid.* & *suiv.*

Groënland, (le) pays du Nord, de la dépendance du Danemarck; est une des sources les plus abondantes de la pêche de la baleine, 169.

Guerre pour la succession d'Espagne, 87. Causes qui en furent l'origine, 88.

H.

HALLIFAX, au Sud-Est de l'Acadie, dans l'Amérique septentrionale, établissement qu'y font les Anglois dans un lieu nommé Chibouctou, 276. But de cet établissement, & obstacles qu'il rencontre, *ibid.* Est aujourd'hui entouré de bonnes fortifications, 279.

Hamsphire, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique septentrionale. Nombre de ses habitants, 301.

Henri IV, Roi de France, arrache ses sujets aux horreurs du fanatisme, 8.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, Prince capricieux & violent, affranchit la Grande-Bretagne de l'asservissement où l'avoit plongée Rome moderne, 202. Il envoie deux vaisseaux en 1527 pour reconnoître l'isle de Terre-neuve, 247.

Hermine (l') du Canada, sa description, son naturel, 63 & *suiv.*

Hollandois (les) établirent en 1610, dans le voisinage des Iroquois, une colonie qu'ils appellerent la Nouvelle-Belge, 49. Dont ils furent chassés en 1664 par les Anglois, 55. Avoient peu de liaisons avec l'Angleterre au commencement du XVII^e. siecle; elles furent cimentées par l'ambition de Louis XIV, 308. Leur nation se distingue par l'esprit d'ordre & d'économie, 317.

Homme (l') comparé dans les situations de fauvage, demi-fauvage & civilisé, 214 & *suiv.* Il faut chercher ses moyens de bonheur dans sa nature, 215. Etat de l'homme fauvage, *ibid.* Etat de l'homme civilisé, 216 & *suiv.* Est l'auteur des gouvernements & de la tyrannie, *ibid.* Le fauvage court au Midi quand la disette est dans le Nord, 217. Triste situation de l'homme civilisé dans l'état de colon serf de la glebe, *ibid.* Dans celui d'ouvrier & d'artisan, 218. Exemple de la préférence que mérite l'état de fauvages sur la sociabilité par celui d'un Ecoissois abandonné dans une isle, 219 & *suiv.* Véritable état de bonheur pour l'homme, 220. Moyen de décider de quel côté est le bonheur, *ibid.*

Hofilités, sans déclaration de guerre, réflexions sur cette perfidie, 309.

Hudson, (Henri) navigateur Anglois, découvre en 1607 le pays des Eskimaux, en cherchant par le Nord un passage à la mer du Sud, & donne son nom à la baie célèbre qu'il y rencontre, 227. Il y fut abandonné en 1611, sans provisions, avec sept matelots, par les scélérats qui conduisoient son vaisseau, au troisieme voyage qu'il y faisoit, *ibid.* Il découvrit la Nouvelle-Yorck au commencement du dix-septieme siecle, étant au service de la Hollande, 307.

Huile, (l') suivant diverses expériences, & d'après celle qu'en fit en 1756 le Docteur Francklin, appaise les vagues autour d'un vaisseau, au moyen de quelques gouttes, 253 & *suiv.* Divers pêcheurs lui ont connu cette propriété, & de rendre à la mer sa transparence, 254. Plin & Aristote ne l'ignorerent pas, 255.

Huron, lac de l'Amérique septentrionale, autour duquel habitoit la nation du même nom, 48.

Huronne, (la) langue-mere du Canada, son caractère, 16.

Hurons, peuple de l'Amérique septentrionale, habitant autour du lac qui porte leur nom, 48.

I.

IBERVILLE, (d') Gentilhomme Canadien, découvre en 1699 le Mississipi, & construit un fort à son embouchure, 102. Etablit sa colonie dans un mauvais canton nommé Biloxi, 103. Meurt en 1706 devant la Havane, *ibid.*

Iberville, rivière de la Louysiane dans l'Amérique septentrionale, 117. Etoit appelée auparavant le Manchac, 122.

Illinois, peuple nombreux de l'Amérique septentrionale, 100. qui auroit été détruit si les François n'avoient pas été ses défenseurs, 126.

Immortalité, chimère toujours précieuse aux hommes, 4.

Indiens des Antilles, objets d'une ancienne tradition chez eux, 4, 5.

Inoculation de la petite-vérole, produit en 1721 à Massachusset, dans la Nouvelle-Angleterre, une scène d'horreurs qu'occasionna le fanatisme, 291.

Inquisition (l') empêcha l'introduction du Protestantisme en Espagne, 6.

Iroquois, peuple de l'Amérique septentrionale, principe de leur système de religion, 31. Etoient cultivateurs, & vivoient autrefois en confédération avec les Algonquins, 46. Origine de la guerre entr'eux, 47. Etendue du pays qu'habitoient les Iroquois, 48. Effrayés de la mort de leurs chefs tués à coups d'arquebuse par Champlain, leur armée prend la fuite, 49. S'étant retranchés, ils sont vaincus une seconde fois, à cause des François armés de fusils qui s'étoient joints à leurs ennemis, *ibid.* & *suiv.* Mais ayant été fournis d'armes à feu par les Hollandois de la Nouvelle-Belge, ils continuèrent la guerre, se détruisirent en grande partie, & anéantirent les plus foibles nations leurs ennemies, *ibid.* & *suiv.* Ayant découvert le vice de constitution des établissemens François du Canada, ils les attaquent, & les forcent de se renfermer dans des palissades garnies de canon, 53. Firent un accommodement en 1668 avec les François, 54. Se lient avec les Anglois de la Nouvelle-Yorck pour se venger de quelques mauvais procédés des François, 55 & *suiv.* Leurs chefs sont saisis par la trahison de Dénonville, Gouverneur du Canada, 56. Leur discours à leur Missionnaire le Jésuite Lambreville, *ibid.* Exemple du raffinement de leur politique à l'égard des Anglois & des François, 58 & *suiv.* & de leur bravoure, ainsi que de leur fermeté dans les supplices, 60 & *suiv.* La paix de Ryfwick ayant pacifié les Anglois & les François dans le Canada, les Iroquois font aussi la paix avec les Hurons, 61. Empêcherent entre les Anglois & les François du Canada la guerre qui s'étoit allumée en Europe à l'élévation du Duc d'Anjou sur le trône d'Espagne, 82. De quelle maniere, 83.

Isles de la Madeleine, à l'embouchure du fleuve St. Laurent, dans l'Amérique septentrionale, deviennent, depuis 1772, partie de l'Etat particulier que forma l'isle de St. Jean, 245. Idée de leurs habitants, *ibid.*

Isle-Royale, vers l'Amérique septentrionale, avoit été jusqu'en 1713, qu'elle fut cédée à la France, nommée Cap-Breton, 90.

Les

Les pêcheurs François quittent Terre-Neuve en 1714 pour s'y établir, 92. N'est pas propre à l'agriculture, pourquoi, *ibid.* & *suiv.* Quoique couverte de forêts, son bois ne fut point l'objet de commerce, 93. Quelle étoit la traite de ses pelleteries, *ibid.* Etoit abondante en charbon de terre, *ibid.* & 246. Ses colons se vouerent uniquement à la pêche de la morue, 94. Avantages & commerce que lui valoit cette pêche, 95. Misere de ses colons, *ibid.* Causes de cette misere, 96. Fut attaquée en 1745 par Pepperel, négociant de Boston, qui s'étoit mis à la tête de six mille hommes, 174. La prise de Louisbourg, occasionnée par le désordre de la garnison, entraîne celle de l'isle entiere par les Anglois, 175. Rendue aux François par le traité d'Aix-la-Chapelle, est attaquée de nouveau en 1758. *ibid.* Et prise par les Anglois ensuite de la reddition de Louisbourg après un siege mémorable, 177 & *suiv.* Devint, depuis 1772, partie de l'Etat particulier que forma dès-lors l'isle Saint-Jean, 245.

J.

JACQUES CARTIER, habile marin de St. Malo, entreprend en 1534 la découverte de l'Amérique septentrionale, entre dans le fleuve St. Laurent, y négocie avec les Sauvages, & retourne en France, 9.

Jalousies nationales; horreur dans lesquelles elles entraînent, 277 & *suiv.*

Jacques I, Roi d'Angleterre, élevé par les Presbytériens, frappé de la majesté & du culte Catholique, & de la juridiction épiscopale, tente inutilement de l'introduire en Ecosse & chez les Anglois, 202 & *suiv.*

Joliet, François habitant de Quebec, envoyé en 1673 avec le Jésuite Marquette à la découverte du Mississipi, 92.

L.

LABRADOR, contrée de l'Amérique septentrionale au Nord du Canada, & qui, en 1764, en fut démembrée & jointe à Terre-Neuve par le Ministère Britannique, 238. Il y fut réintégré en Mai 1775, 240. A des pêcheries avantageuses, 242. Sa côte est séparée de l'isle de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Isle, 246.

Lambreville, Jésuite, missionnaire chez les Iroquois, aide Dénonville, Gouverneur du Canada, à se saisir par trahison des chefs de cette nation, 56. Comment en fut congédié, *ibid.* Ramena la paix entre les deux nations, 57.

La Sale, Normand, habitant de la Nouvelle-France, reconnoît, le 9 Avril 1682, l'embouchure du Mississipi, 101. Il vient en France proposer l'établissement d'une colonie sur

- les rives fertiles du fleuve : quelles en furent les suites , *ibid.* & *suiv.* Il est massacré en 1687 par ses compagnons , 102.
- Law* , Ecoffois , forme une compagnie pour l'établissement d'une colonie dans la Louysiane , sur les rives du Mississipi , 104. Il crée une association en 1717 , sous le nom de compagnie d'Occident , 105. Espoir qui l'animoit , *ibid.* Il persuade aux François que les mines de la Louysiane sont découvertes , 107. Ses marchandises , en Louysiane , sont confisquées après sa disgrâce , 125.
- Le Tellier* , Ministre de Louis XIV , homme dur & fanatique , 131.
- Liberté* (la) substituée au monopole dans le Canada , y eut fait fleurir les établissements François , 50.
- Lovewel* , (John) habitant de Boston , dans la Nouvelle-Angleterre ; cruauté exécrable envers dix Indiens à laquelle le porte la récompense offerte en 1724 à ceux qui tueroient ces malheureux sauvages , 292 & *suiv.*
- Louis XIII* , Roi de France , son Conseil ne sentit point , en 1629 , l'importance de la perte du Canada , 52.
- Louis XIV* , Roi de France ; étalage du succès de ses armes pendant 40 ans , 84. Raisons de son déclin , 85. Fin de son regne , 86 & *suiv.* Fut-il excusable à l'égard des Protestants , 130. Quelles en furent les suites , *ibid.* Son ambition cimentait les liaisons de l'Angleterre avec la Hollande , 308.
- Louis XV* , la fermeté de son caractère , outre beaucoup d'autres changements , en apportera sans doute de très-grands relativement aux pêcheries pour ses sujets , 263.
- Louisbourg* , ville & port de l'Isle-Royale ; nature & description du port & de la ville , 90 & *suiv.* Fut fortifiée en 1720. *ibid.* Comment , & dépense faite pour cela , 92. Etoit l'entrepôt du commerce de la pêche avec le Canada , 95. L'état & la disposition dans laquelle se trouvoit sa garnison , quand Pepperel vint pour l'attaquer avec six mille hommes , fut cause que les Anglois s'en rendirent maîtres , ainsi que de toute l'Isle-Royale , 175. Relation du siège qu'elle soutint en 1758 , & actions de valeur de Madame de Droucourt , femme du Gouverneur , 178.
- Louysiane* , (la) contrée de l'Amérique septentrionale , entre le fleuve Mississipi & la Floride , 99. D'Iberville y fonde une colonie dans le plus mauvais canton nommé Biloxi , 103. Elle devient célèbre par le système de Law , 104 & *suiv.* Triste sort des colons qui y furent envoyés , 108. Son étendue , 110. Son climat & qualités de son air , *ibid.* & *suiv.* Ses productions , 111. Sol & productions de la Basse-Louysiane , 124. Celui de la Haute-Louysiane est bien différent , *ibid.* Sa population dans sa plus grande prospérité , 127. Ses exportations à la France , 128. Comment se faisoient , ainsi que les importations , *ibid.* Les Protestants demandent à y former un établissement , moyennant la liberté d'y professer

leur religion ; proposition rejetée par Louis XIV , 134. Raisons de la langueur où tomba cette colonie , 135. Avantages qu'elle auroit pu retirer de la culture du tabac , 136. Productions diverses dont on auroit pu y tirer grand parti , *ibid.* & *suiv.* Cette colonie étoit à la veille d'une grande prospérité , & de recevoir un grand accroissement de population , 137 & *suiv.* La Cour de France en cede , en 1762 , la propriété à celle d'Espagne , 139. Réflexions morales sur cette cession , *ibid.* & *suiv.* Conduite des Espagnols à la Louysiane , 144 & *suiv.* La colonie fait des représentations inutiles à la Cour de France , 145. Cruautés qu'y commirent les Espagnols après en avoir pris possession , 146. Nouvelles réflexions sur l'illégitimité de cette cession , 147 & *suiv.* Nombre de colons quittent la Louysiane , quoique plusieurs y eussent de riches plantations , 148. Les autres intérêts de la Cour de Madrid l'empêcherent de veiller à la prospérité de la Louysiane , 149.

Loup marin , (le) objet essentiel de pêche dans le Canada , sa description , 161. On en distingue deux especes , *ibid.* Comment ils élèvent leurs petits , *ibid.* Usage qu'on fait de leur peau , 162.

Loutre , (la) animal amphibie du Canada ; sa description , 62.

Louvois , Ministre de Louis XIV , homme cruel & sanguinaire , opinait à submerger la Hollande , & fit réduire le Palatinat en cendres , 131.

M.

MANAHATAN , île de l'Amérique septentrionale , à l'embouchure d'une rivière qui traverse la Nouvelle-Yorck , 308. Etendue , climat & population de cette île , 316.

Marquette , Jésuite François , demeurant à Quebec , part avec Joliet , habitant de la même ville , pour la découverte du Mississipi , 99.

Marte du Canada , sa grandeur , qualité de sa fourrure , 63.

Massachusset , partie de la Nouvelle-Angleterre , dans l'Amérique septentrionale ; scene étonnante de fanatisme qu'y cause en 1721 l'inoculation de la petite-vérole , 291. C'est la plus florissante des quatre Provinces qui constituent la Nouvelle-Angleterre , 300. Nombre de ses habitants , 301.

Maubile , (la) rivière de l'Amérique septentrionale , dans le canton Biloxi , où s'établit une colonie Françoisse , 103. Nature des terres qu'elle arrose , *ibid.* Elle prend sa source dans les Apalaches , 121.

Maubile , fort de l'Amérique septentrionale , dans la Louysiane , élevé par les François sur la rivière de ce nom , 121.

A quel usage , *ibid.*

Mexique , (le nouveau) Empire appartenant à l'Espagne , 2.

- Frontiere de la Floride, 3. Les Espagnols ne veulent souffrir aucun établissement étranger dans son golphe, 9.
- Michillimakinac*, établissement François entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur dans le Canada, 156.
- Mikmacks*, peuple sauvage de l'Isle-Royale, 93. S'opposent en 1749 à l'établissement Anglois d'Hallifax, qui se trouvoit dans leur pays de chasse le plus fréquenté, 276.
- Milanois*, (le) partie d'Italie, objet de prétention de la France, 2.
- Mines de Sainte-Barbe*, fabuleuses, 102.
- Miquelons*, (les) deux isles de l'Amérique septentrionale, dans le golphe St. Laurent, assurées à la France par la paix d'Utrecht, 264. Propres à la pêche de la morue, 265. Nombre de leurs habitants, *ibid.* Etat de leur pêche en 1773, *ibid.* Changement qui, en 1776, améliora leur pêche, 266.
- Mississipi*, fleuve de l'Amérique septentrionale, découvert en 1673 par Joliet, habitant de Quebec, & par le Jésuite Marquette, 86. Devient le centre des espérances de toute la France, 107. Et bientôt après la terreur des hommes libres, 108. On n'en connoît point encore la source, 112. Description de ce fleuve & de son embouchure, 113 & *suiv.* Défendue autrefois par le fort la Balize, 122.
- Missouri*, fleuve de la Louysiane, dans l'Amérique septentrionale, 112.
- Missouris*, peuple de l'Amérique septentrionale, entre le Nouveau-Mexique & la Louysiane, 115.
- Montagnez*, peuple de l'Amérique septentrionale, qui habitoit le bas du fleuve St. Laurent, 47.
- Montlouis*, havre du Canada, à l'embouchure d'une jolie rivière, où l'on pourroit établir une pêcherie de morue, qui y est abondante, 170.
- Montréal*, ville de l'Amérique Septentrionale, au Canada, dans la contrée qu'habitoient autrefois les Algonquins, 48. Fut une fois le seul entrepôt du commerce François des pelleteries du Canada, 76. Comment y fut intercepté par les Anglois, 77. Sa situation, son climat, nature de son sol, 151. Nombre de ses habitants, *ibid.* Beauté de ses environs, 152. Il y a six cataraçtes entre Montréal & le lac Ontario, 172. Est obligée de capituler en 1760, & de se rendre aux Anglois, 189.
- Monuments*; réflexions de l'Auteur sur le vice d'en élever dans une capitale, qui peuvent insulter les nations vaincues, 264.
- Morue*, grand & excellent poisson de mer, dont la pêche, qui fait un objet de commerce des plus importants, se fait particulièrement sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, 10. Elle se plaît aussi à l'embouchure du fleuve St. Laurent jusqu'à 80 lieues en mer, 170. Sa pêche est ce qui

rend la possession de l'isle de Terre-Neuve la plus intéressante, 250. Description de ce poisson, 251. Idée de la pêche qui s'en fait, nombre des œufs d'une morue, *ibid.* Se distingue en sèche & en verte, *ibid.* Maniere de la pêcher, 252 & *suiv.* Phénomene qui accompagne cette pêche, 253. Maniere de préparer la morue sèche, 258 & *suiv.* Etat de la pêche qu'en firent en 1773 les habitants François, 258. Etonnement de l'Auteur sur le peu d'importance que le gouvernement a mis à la pêche de la morue, d'une si grande ressource pour le Royaume & pour ses colonies, 260 & *suiv.* Le sel est un article très-capital de la pêche de la morue, *ibid.* Le commerce de la morue étoit tombé en entier au pouvoir des Anglois, depuis qu'ils s'étoient emparés du Nord de l'Amérique, 266.

N.

NATCHEZ, peuple de l'Amérique septentrionale, sur les rives du Mississipi, 103. Etoient la nation la plus remarquable de la Louysiane; leur chef, leur religion, 116 & *suiv.* Occupoient la rive orientale du Mississipi, pays délicieux, 117. Réception qu'ils firent aux François, 118. Tyrannisés par eux, ils forment en 1729 une ligue qui fut découverte, *ibid.* Anecdote des buchettes qui servoient d'époque au terme de la conjuration, 119. Massacre qu'ils firent des François dans la Louysiane, *ibid.* La division occasionne leur perte, 120.

Natchitoches, peuple de la Louysiane dans l'Amérique septentrionale, 125.

Nations anciennes & modernes; leur splendeur s'est toujours accrue aux dépens de leur félicité, 320. Réflexions qui prouvent cette assertion, *ibid.*

New-Haven, principale ville du Connecticut, l'une des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, d'où se font les principales expéditions, 305.

New-Porth, ville principale de Rhode-Island, l'une des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, d'où se font les principales expéditions, 314.

Niagara, fameux saut entre le lac Ontario & le lac Erié dans le Canada. Description de cette surprenante cascade, 155. Les François y construisirent un fort en 1726 pour servir d'entrepôt au commerce des fourrures, 314.

Nassiping, lac de l'Amérique septentrionale, au Nord de la Nouvelle-Yorck, 238.

Nouvelle-Amsterdam, ville construite par les Hollandois dans l'isle de Manahatan, dépendante de la Nouvelle-Yorck, dans l'Amérique septentrionale, dans le temps que cette contrée appartenoit encore à la Hollande sous le nom de

Nouvelle-Belge , 308. Et qui fut appelée Nouvelle-Yorck quand les Anglois se furent emparés de cette contrée , 316. Sa description , *ibid.*

Nouvelle-Angleterre , contrée de l'Amérique septentrionale , tira beaucoup de charbon de terre de l'Isle-Royale , 93. Ses colons enlevoient le superflu des retours que recevoit l'Isle-Royale contre ses objets d'exportation , 95. Contre quoi , *ibid.* Etat de la colonie Françoisse de l'Acadie lors de l'établissement de la Nouvelle-Angleterre , 269. Elle s'est signalée comme l'ancienne par des fureurs sanglantes , 279. Historique de son établissement , *ibid.* & *suiv.* Gouvernement qui s'y établit , 282. L'intolérance y fut admise , *ibid.* Le fanatisme y attira les plus grandes calamités ; étrange délibération qu'il fit coucher sur les registres de la colonie , 286 & *suiv.* Il s'y déchaîna contre les Quakers ; persécutions qu'ils essuyèrent , 287. Horreurs que le fanatisme déploie à Salem à l'occasion de deux filles convulsionnaires , 289 & *suiv.* Les habitants de la Nouvelle-Angleterre ont toujours conservé leur fanatisme ; exemple terrible qui s'en déploya en 1721 à Massachusset à l'occasion de l'inoculation de la petite-vérole , 291. Malgré l'extinction du fanatisme , les loix y sont restées trop sévères ; discours tenu aux magistrats à cette occasion par une fille qui portoit un cinquième enfant illégitime , 293 & *suiv.* Elle a par sa constitution des ressources contre les mauvaises loix , 298. Il s'y établit un village aussi-tôt que soixante familles offrent de bâtir une église , *ibid.* Climat de cette contrée , 299. Elle est divisée en quatre Provinces , *ibid.* qui prirent le nom de Colonies-Unies , *ibid.* Tableau du nombre actuel des habitants de la Nouvelle-Angleterre , 301 & *suiv.* L'insuffisance des récoltes dut y exciter l'industrie , *ibid.* Manufactures , branches de commerce & genre de pêches qui y prospèrent , 302 & *suiv.* Nombre d'hommes & des bâtimens qu'elle emploie à la pêche de la morue. 303. & à celle de la baleine , *ibid.* & *suiv.* Etat de ses productions vénales , 305. Elle a de grands rapports avec l'ancienne Angleterre , 307.

Nouvelle-Belge , colonie établie en 1610 par les Hollandois , dans le voisinage des Iroquois , 49. Prise par les Anglois en 1664 , & nommée Nouvelle-Yorck , 55. Elle fut découverte au commencement du dix-septième siècle par Henri Hudson , navigateur Anglois , alors au service de la Hollande , 307. & ne fut d'abord qu'un comptoir , 308. Une escadre Angloise s'en empare en 1664 ; elle est restituée en 1673 , 310. Un nouveau traité la rend aux Anglois , qui lui donnent le nom du frere du Roi , *ibid.*

Nouvelle-Ecosse , son étendue ; avoit été nommée Acadie par les François , 267. Cet établissement languit après l'émigration des Acadiens : état de sa population en 1769 ; expéditions

qu'elle fit à cette époque, 278 & *suiv.* Cette Province deviendra très-importante aux Anglois, si elle continue à ne prendre aucune part aux troubles avec la mere-patrie, 279. A de grands avantages pour l'agriculture & pour la pêche, *ibid.*

Nouvelle-France, dans l'Amérique septentrionale, étoit composée, dans les beaux temps du regne de Louis XIV, de l'Acadie, de la Baie d'Hudson & de Terre-Neuve, 86. Les François neutres, craignant d'être inquiétés pour leur religion, quittent l'Acadie pour s'y transporter, 277.

Nouvelle-Jersey, Province de l'Amérique septentrionale, dans le voisinage de la Nouvelle-Yorck, avoit porté d'abord le nom de Nouvelle-Suede : elle fut découverte en 1638 par des aventuriers, & conquise en 1655 par les Hollandois, 318. Révolutions qu'elle a éprouvées, nombre actuel de ses habitants; ses productions, 319 & *suiv.* Conseils de l'Auteur à ses habitants sur son état présent & futur, 321 & *suiv.* Elle doit construire elle-même ses navires. Vœux de l'Auteur pour sa prospérité, 322.

Nouvelle-Orléans, colonie Françoisse vers le Mississipi, 114. Année de sa fondation; sa situation, nombre de ses habitants, 122.

Nouvelle-Yorck, Province de l'Amérique septentrionale, ser voit de limites au pays des Iroquois, 48. Appartint aux Hollandois sous le nom de Nouvelle-Belge jusqu'en 1664, époque à laquelle les Anglois s'en emparerent, 55. & y attirerent le commerce des pelleteries, 77. Le Ministère Britannique l'augmente en 1764 du lac Champlain & de tout son territoire au Sud, 238. Sa situation dans le voisinage de la Nouvelle-Angleterre, 307. Elle fut découverte par Henri Hudson, Anglois, alors au service de la Hollande, *ibid.* Maniere dont elle fut administrée après avoir été remise au Duc d'Yorck. 310 & *suiv.* Mœurs de cette colonie lors de son établissement par les Hollandois, 317. Changements survenus dès 1763 par les mœurs introduites par les Anglois, 318.

Nouvelle-Yorck, voyez *Nouvelle-Amsterdam.*

O.

OCCUPATIONS; lesquelles contribuent plus ou moins à la durée de la vie humaine, 16.

Ohio, fleuve de la Louysiane, dans l'Amérique septentrionale, 117. S'appelloit aussi Belle-Riviere, 173.

Onnontagué, titre d'un chef des Iroquois. Exemple de la fermeté d'un de ces chefs âgé de cent ans, au milieu du supplice, 60. Son discours à un de ses bourreaux, *ibid.*

Ontario, lac de l'Amérique septentrionale, qui ser voit de li.

mites au pays des Iroquois, 48. A l'entrée duquel fut bâti, en 1671, Cataracoui soit le fort Frontenac, 155. Il y a six cataractes entre le lac Ontario & Montréal, 172.

Osages, peuple de l'Amérique septentrionale, près du nouveau-Mexique, 115.

Ours du Canada, sa description; maniere dont les Sauvages en font la chasse, 65.

P.

P*APES* (les) voyant l'influence du crédit de Rome en Angleterre, s'y attribuent tous les pouvoirs ecclésiastiques, 200.
Passage à la mer du Sud par la Baie d'Hudson; raisons qui paroissent le certifier & dénoter même sa brièveté, 233 & *suiv.*
 La Grande-Bretagne a promis en 1745 une forte récompense à ceux qui en feront la découverte, 234. On regarde comme supposée, l'assurance répandue en 1646 que l'Amiral Espagnol de Fuente, parti de Callao, port de la mer du Sud, étoit parvenu à la baie d'Hudson, & avoit regagné heureusement ensuite la mer du Sud, 236. Si Clerke, Lieutenant de Cook, découvre le passage cherché par le Nord-Ouest, celui par le détroit de Magellan, ou par le cap de Horn, seront abandonnés, 238.

Passion (la) de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Conséquences qui en résulterent, 193 & *suiv.*

Patrie, (la) véritable est le pays où l'on vit, 307.

Pêche du Grand-Banc, dans le droit naturel, devoit être libre à toutes les nations, 256. Etat de celle qu'y fit la France en 1773, *ibid.* Celle des Anglo-Américains fut plus considérable, 257.

Pensacole, ville & fort élevé par les Espagnols dans la Floride, 103. Avoit relations de commerce avec les François du fort Maubile, 121.

Pensilvanie, contrée de l'Amérique septentrionale, qui borroit autrefois le pays des Iroquois, 48.

Pepperel, négociant Anglois de Boston, avoit attaqué l'Isle-Royale en 1645 à la tête de six mille hommes, 174.

Pérou, (le) Empire appartenant à l'Espagne, 2.

Philippe II, Roi d'Espagne, fait massacrer les Protestants de la Floride, 7.

Pointe-coupée, établissement François dans la Louysiane, à 45 lieues de la Nouvelle-Orléans, 123. Ses principales productions, 124.

Pointe-riche, cap au Nord de l'Isle de Terre-Neuve, d'où la Cour de Versailles s'est réservée la pêche de la morue à ses sujets jusqu'au cap Bonaviste, 261. Difficultés élevées par les Anglois à cet égard, qui finiront avec la présente guerre, *ibid.* & *suiv.*

Ponce de Léon, navigateur Espagnol, rêverie dont il s'infatua, 5.

Pontchartrain, lac à l'embouchure du Mississipi, près la Nouvelle-Orléans, 123.

Port-la-joie, appelé aujourd'hui Charlotte-Town, capitale de l'île St. Jean, dans l'Amérique septentrionale, 245.

Port-Royal, dans l'Acadie, contrée de l'Amérique septentrionale. Avantages de ce port, 268. Quoique mal fortifié, il étoit la seule défense de l'Acadie, 270. Les Anglois s'étant emparés de l'Acadie, fortifient Port-Royal, & lui donnent le nom d'Annapolis, 271.

Portsmouth, principale ville du Hampshire, l'une des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où se font les principales expéditions de la Province, 305.

Portugais; leurs plus beaux établissements sont en Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil, 2.

Presbytériens, voyez *Puritains*.

Protestants, sont empêchés par l'Inquisition de s'introduire en Espagne, 6. Comment traités dans la Floride, 7. Contribuoient à la gloire & à la puissance de la France, 129. Furent abandonnés par Louis XIV à la haine de Le Tellier & de Louvois, ses Ministres, leurs ennemis, 131. Sont persécutés vivement en 1685 à la révocation de l'Edit de Nantes, 132. Leurs temples sont détruits, *ibid.* Offrent de se retirer dans la Louysiane, moyennant la liberté de leur culte, 134.

Puritains, nom que prirent en Angleterre les Presbytériens, lors des persécutions que fit essuyer Charles I^{er}. à la religion Anglicane : origine de cette dénomination, 204. Une partie passe dans l'Amérique septentrionale, 205.

Q.

QUAKERS, secte religieuse en Angleterre, qui a des mœurs, des sentiments & des coutumes religieuses particulières, dont un grand nombre avoit passé dans la Nouvelle-Angleterre, où ils souffrent une persécution violente, 287. Charles II la fait cesser en 1661. *ibid.*

Quebec, capitale du Canada, sur le fleuve St. Laurent, fondée en 1608 par Samuel de Champlain, 10. Affiégée en 1690 par une flotte Angloise, 58. Menacée par une autre flotte Angloise, comment sauvée, 84. Sa situation & sa description, 151 & *suiv.* Sa population en 1758, *ibid.* Le fleuve depuis Quebec à Montréal n'est praticable qu'à des bâtimens de 300 tonneaux, 171. Est attaquée & bombardée en Juin 1759 par l'Amiral Saunders, 185. Est rendue par capitulation le 17 Décembre, 187. Les François s'y présentent le 20 Avril 1760 pour la reprendre, mais sont obligés de lever le siège le 16 Mai suivant, après des actions de grande valeur, 189.

R.

RACE HUMAINE, actuelle, conjectures sur sa dégradation, 212.

Raleigh, (Walther) Anglois, obtient en 1584 des vaisseaux pour faire des découvertes au Nord de l'Amérique, 194.

Triste succès du premier établissement formé à Roénouque, 195.

Rat, (le) un des plus braves sauvages parmi les Hurons, excite, par sa politique, une guerre entre les François & les Iroquois, 58.

Rat du Canada, ses diverses especes, ses propriétés, ses inclinations, 62.

Religion Anglicane, autrement appelée Presbytérianisme, fut instituée en Angleterre par Edouard, fils d'Henri VIII, Roi de la Grande-Bretagne, 202 & suiv.

Révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, ses suites funestes, 132.

Rhode-Island, l'une des quatre Provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, 301. Population de cette contrée, *ibid.*

Ribaut, (Jean) Capitaine François, envoyé en 1562 en Floride, 3.

Richelieu, (le Cardinal de) Ministre en France sous le regne de Louis XIII, jaloux & ennemi du Duc de Buckingham, occasionna la guerre entre les François & les Anglois, 52.

Riverin, de la colonie François du Canada, voulut établir, en 1697, une association pour la pêche de la morue à Montlouis, qui ne réussit pas, 170 & suiv.

Riviere rouge, (la) dans la Haute Louysiane, en Amérique septentrionale, se décharge dans le Mississipi, 125 & suiv.

Rochelle, (la) grand port de France sur l'Océan, dont le siège, du temps de Louis XIII, occasionna une guerre avec les Anglois, 52. qui avoit été attisée par l'inimitié du Cardinal de Richelieu, premier Ministre de Louis XIII, contre le Duc de Buckingham, premier Ministre d'Angleterre, *ibid.*

Roénouque, premier établissement des Anglois en 1584, sous la conduite de Walther Raleigh, dans l'Amérique septentrionale, 195. Triste succès de cet établissement, *ibid.* Il est relevé en 1589 par François Drake, 196.

Rome Chrétienne, encouragée par le succès des Apôtres du Christianisme en Angleterre, s'y enrichit par le commerce des reliques, 200. Elle y aspira au pouvoir suprême, 201. Moyens qu'elle mit en œuvre, *ibid.*

S.

SAINTE-AUGUSTIN, fort dans la Floride, Province de l'Amérique septentrionale, fut construit par les Espagnols, 8.

Saint-Charles, rivière du Canada, vers la péninsule où est située Québec, 151.

Saint-Jean, île de l'Amérique septentrionale, à l'embouchure du fleuve St. Laurent, 93. Son étendue, sa description, 97. Son climat, son sol, *ibid.* Une compagnie Française y forme en 1619 des établissements, *ibid.* Emploi de ses colons, 98. Les objets de l'Europe lui venoient par Louisbourg, 99. Productions qu'elle donnoit en échange, *ibid.* Les Anglois firent une grande faute d'en chasser plus de 3000 François quand ils s'en emparèrent, 244. On en partage les terres aux officiers après la guerre, *ibid.* St. Jean fut jusqu'en 1772 une dépendance de la Nouvelle-Ecosse; mais dès cette époque elle a formé un état particulier, dont Charlotte-Town est la capitale, 245 & *suiv.* Isles qui furent jointes à cet état, *ibid.*

Saint-Laurent, grand fleuve de l'Amérique septentrionale, 10. Jacques Cartier y entra en 1534, & négocia avec les Sauvages, *ibid.* Samuel de Champlain le remonta en 1608, & jeta sur ses bords les fondements de Québec, *ibid.* Les Montagnez habitoient le bas du fleuve, 47. & les Algonquins ses rives depuis Québec jusqu'à Montréal, *ibid.* Il ser voit de limites au pays des Iroquois, 48. Nombre de François établis en 1745 sur ses rives, 155. La morue se plaît & peut se pêcher avantageusement depuis son embouchure jusqu'à 80 lieues de la mer, 170. Il est fermé six mois de l'année par les glaces, 171.

Saint-Pierre, île de l'Amérique septentrionale, à l'embouchure du fleuve St. Laurent, assurée aux François par la paix de 1763. 264. Son étendue, son port; ses côtes sont propres pour sécher la morue, 265. Etat de la pêche qui s'y fit en 1777 de concert avec les Miquelons, *ibid.* & *suiv.*

Saint-Pierre, bourg de l'île St. Jean dans le golfe St. Laurent, où la colonie Française ne laisse établir que les pêcheries de la morue, 98.

Santa-Fé, ville Espagnole du nouveau-Mexique, 115

Saunders, Amiral Anglois, paroît en Juin 1759 sur le fleuve St. Laurent avec une flotte Angloise : efforts mal conduits des François pour la détruire, 185. Il attaque & bombarde Québec, *ibid.* & *suiv.*

Sauvages d'Amérique; quelle sorte d'hommes ils sont; leurs occupations, 2.

Sauvages du Canada; idée de leurs mœurs, gouvernements, us & coutumes, 11 & *suiv.* Leur figure, leur stature, leur couleur & leur manière de se peindre diverses parties du corps, 13. S'oignoient d'un vernis pour se parer de la piquure des insectes, *ibid.* Avoient les sens très-subtils, & jouissoient d'une santé très-robuste, 14. Leur population étoit peu nombreuse : raisons de ce qui pouvoit y donner lieu, *ibid.*

& de ce qui devoit les rendre plus cruels que les peuples frugivores, 15. Pourquoi périssent prématurément en raison des autres peuples, *ibid.* Quelles étoient leurs manières de parler & de haranguer, 16. Exemple, 17. Formoient diverses nations sous le même gouvernement, 18. Leur manière de vivre & leurs égards entr'eux dans le particulier & en public, *ibid.* Les mêmes égards qui regnent entre les particuliers d'une bourgade, ont lieu en temps de paix d'une nation à l'autre, 19. Quels sont les gages de paix & d'union qu'ils se donnent, *ibid.* Degrés d'importance des coquillages qu'ils se donnent, & leur usage, 20. Témoignages de leur inclination à la bienfaisance, *ibid.* Prévention des historiens à cet égard, *ibid.* Idée qu'ils ont des titres & des distinctions entre les Européens, ainsi que des arts, des manières & des usages de l'Europe, 21 & *suiv.* Exemple de leur bienveillance & de leur humanité, 22 & *suiv.* Aiment mieux leurs enfants que ne font les Européens, 26. Education de leur enfance, *ibid.* Combien sont sensibles à la mort de leurs enfants, 27. Sont susceptibles de beaucoup d'amitié, *ibid.* Raisons pourquoi ce sentiment ne s'éteint point chez eux, 28 & *suiv.* Ont beaucoup de sagacité & de pénétration, *ibid.* Ils ont des chansons en place de méditations profondes, 29. Description de leurs danses, & réflexions sur l'origine de la danse, *ibid.* & *suiv.* Sont passionnés pour le jeu, & sur-tout pour les jeux de hasard, 30. Quels sont les êtres particulièrement adorés par diverses nations de cette contrée, *ibid.* Ont quelque notion de l'immortalité de l'ame, & à quoi ils la rapportent, 31 & *suiv.* Ont beaucoup de foi aux songes, 32. Réponse qu'ils font aux reproches des Chrétiens sur leur crédulité aux songes, 33. Cause ordinaire de leurs guerres, 34. Leur manière de délibérer & de se décider pour une guerre, & de choisir le chef digne de les commander, *ibid.* Leur amour pour l'indépendance ne les empêche pas d'obéir au chef militaire, 35 & *suiv.* Qualités qui les déterminent dans cette élection, *ibid.* & *suiv.* Harangues ordinaires de ce chef, 36. Eprouves qu'ils font subir aux jeunes soldats, 37. Comparaison avec l'enrôlement des milices en France, *ibid.* Description de leurs armes, *ibid.* Marche de leur armée & manière qu'ils ont de faire la guerre, 38 & *suiv.* Nature du trophée du vainqueur, 39. Sort de leurs prisonniers, *ibid.* & *suiv.* Exemple de l'intrépidité de ceux qui doivent périr, 40. Manière dont s'exécute le supplice de ces derniers, 41, 42. Constance avec laquelle ils le supportent ordinairement, *ibid.* & *suiv.* Raisons apparentes de cette fermeté, 43 & *suiv.* Réflexions sur l'esprit & les causes de vengeance qui excitent leurs bourreaux, *ibid.* & *suiv.* Réflexions sur la possibilité que la haine qui regne entr'eux d'une horde à l'autre puisse anéantir la na-

tion entiere, & sur le jugement que porteroient ensuite les nations policées de l'impossibilité de l'existence des nations sauvages, 44. Avantages pour les générations futures d'avoir le tableau de la vie & des mœurs des sauvages qui ont existé, 45. Raisons de la guerre entre les Algonquins & les Iroquois, 47. Ces sauvages ne virent pas sans inquiétude les établissement François en Canada, 172. Exemple de leur haine contre les Anglois, 185.

Sauvages de la Louysiane, étoient divisés en plusieurs nations foibles & ennemies, 116. La plus considérable étoit celle des Natchez, *ibid.* Les Chicachas étoient le peuple le plus intrépide, 121. Les Chactas & les Alimabous, alliés des François, étoient contenus par le fort Maubile, *ibid.* Les Nat-chithoches habitoient près du Nouveau-Mexique, 125. Les Akafas étoient à 300 lieues des Illinois, 126.

Sel (le) est un article très-principal de la pêche de la morue, 260.

Sioufe, (la) langue-mere du Canada, son caractère, 16.

Société (la) est plutôt faite pour le bonheur de l'homme méchant que pour celui de l'homme en général, 278.

Superstition, (la) combien est funeste, 2. Caractere des malheurs dont elle est devenue l'origine, 283 & *suiv.* Remede qu'on pourroit y apporter, 284.

T.

TADOUSSAC, port du Canada, à 30 lieues de Quebec, où se fait le commerce des pelleteries de la colonie Française, 76. est à l'embouchure du Saguenay, dans le golfe St. Laurent, 170.

Terre-Neuve, île de l'Amérique septentrionale, observée en 1523 par Verazzani, 9. Fut cédée aux Anglois sous le regne de Louis XIV, 86. Le Ministère Anglois lui joint le Labrador, qu'il démembre en 1764 du Canada, 238. Sa situation, sa forme, & conjectures sur son intérieur qui est inconnu, 246. Son climat, 247. Fut découverte en 1497 par Jean Cabat, navigateur Vénitien, *ibid.* Devient successivement fameuse pour la pêche de la morue, 248. Etat des navires, nombre de tonneaux & étendue de cette pêche, *ibid.* Les François obtinrent de Charles I^{er}, avant 1634, la liberté d'y pêcher moyennant un droit, 249. Différence de cette établissement avec tous les autres de l'Amérique, *ibid.* Combien peu la Cour de Versailles y avoit mis d'intérêt, 250. La Cour d'Angleterre en obtint la possession à la paix d'Utrecht, *ibid.* Désignation des endroits de pêche que la Cour de Versailles s'est réservée pour ses sujets après la cession de l'île aux Anglois, 261.

Tetanos, maladie ordinaire aux enfants nouveaux nés, noirs ou blancs, dans la Louysiane, 111.

Tracadie, partie de l'isle St. Jean, dans l'Amérique septentrionale, où s'établirent les pêcheurs de morue, 98.

Trois-Rivieres, (les) ville du Canada à 25 lieues de Quebec, entrepôt du commerce de pelletterie des François, 76. Fut bâtie dix ans après Quebec; nombre de ses habitants, 151.

Tyrannie (la) est l'ouvrage des peuples, & non celui des Rois, 216.

V.

VANE, (Henri) habitant de la Nouvelle-Angleterre, y élève des troubles, 289.

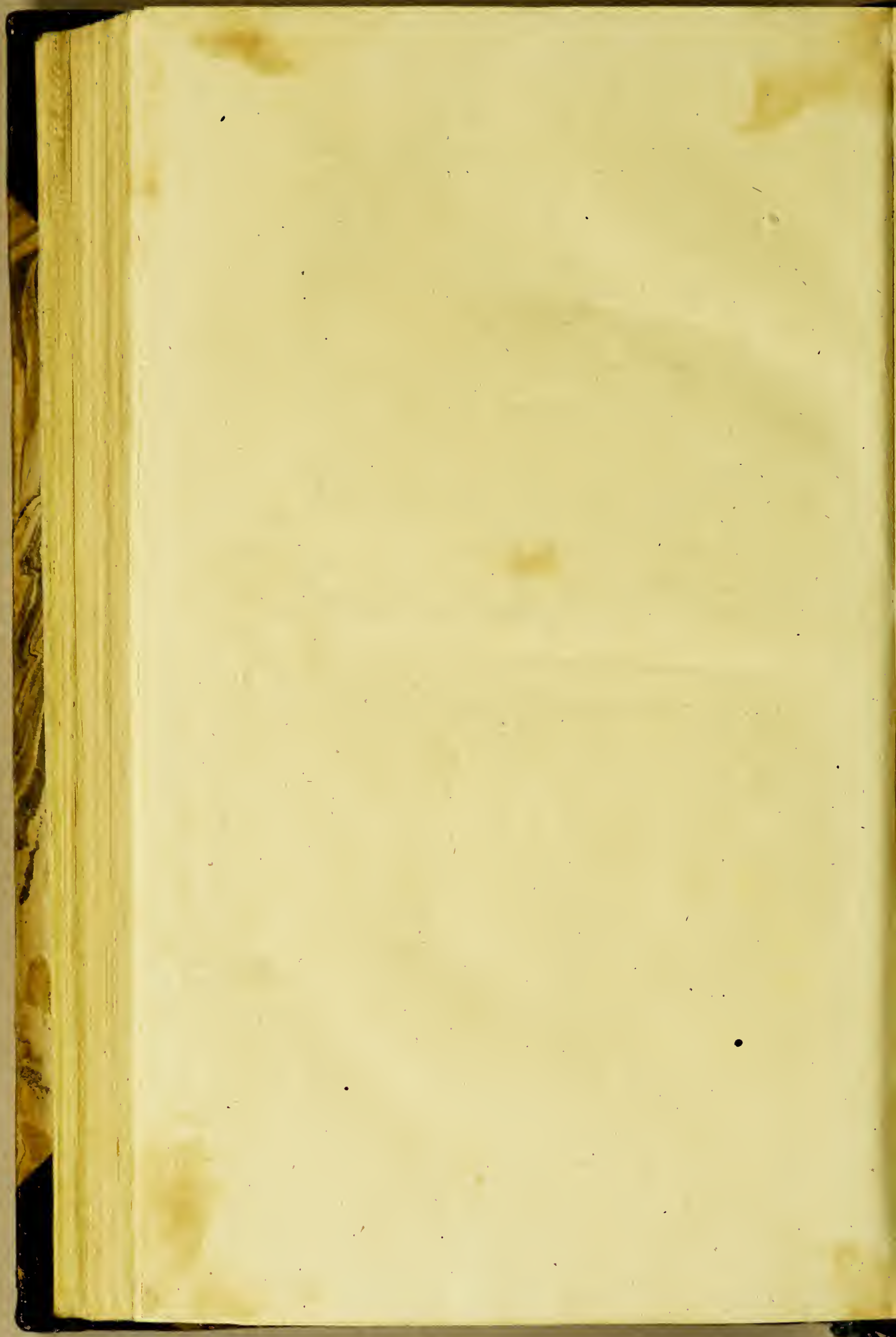
Verrazani, (Florentin) envoyé par François I^{er}. à la découverte de l'Amérique septentrionale, observe en 1523 l'isle de Terre-Neuve, 9.

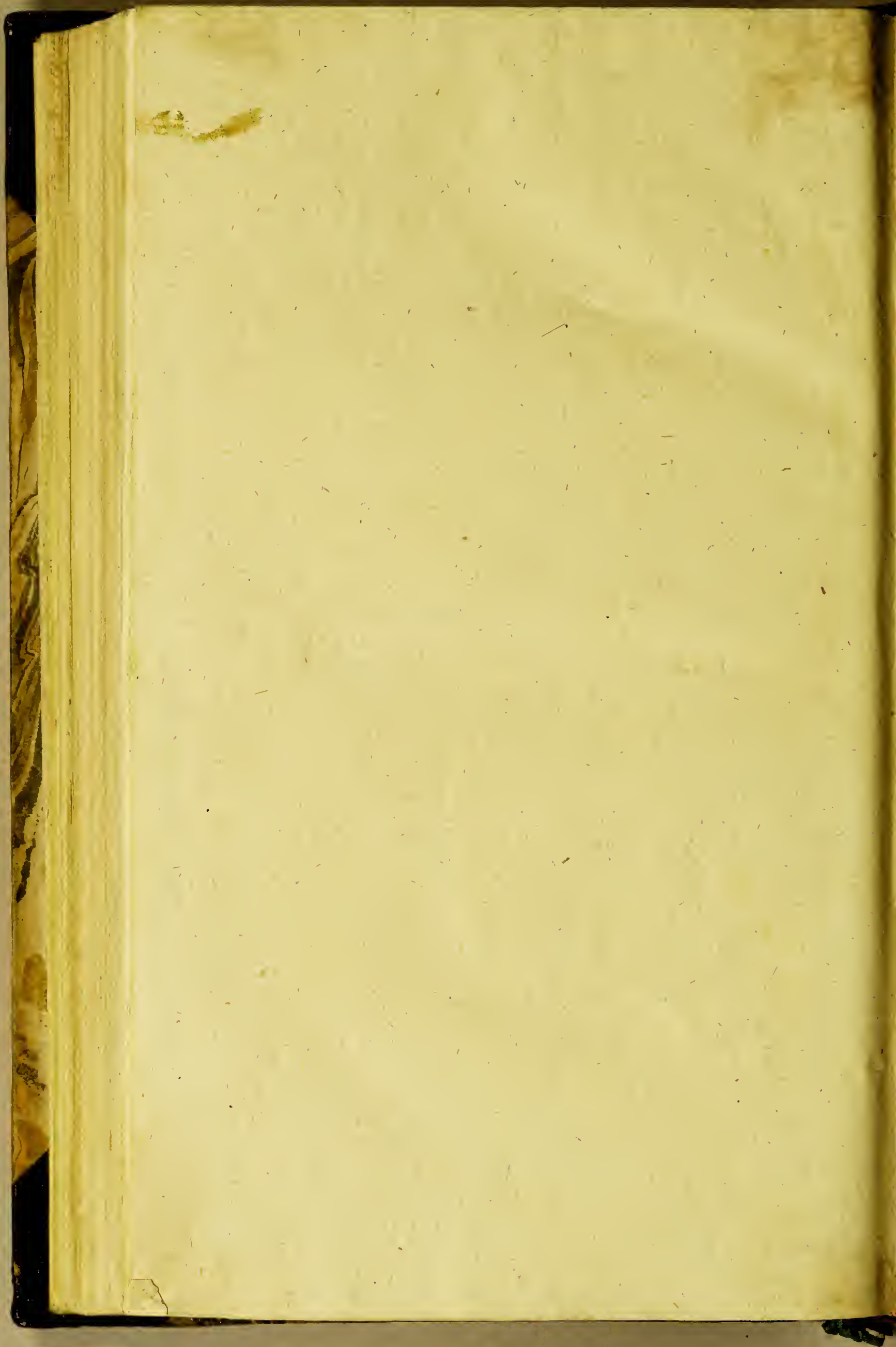
Virginie, nom sous lequel étoit connue, en Angleterre, la contrée découverte en 1606 par ses navigateurs, dans l'Amérique septentrionale. Division qui en fut faite, 197.

W.

WOLFF, Général Anglois, tué le 13 Décembre 1759 dans une bataille sous les remparts de Quebec, 187.

Fin de la Table des Matieres du Tome huitieme.





E 783

R 274h

v. 8

